

MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN



LE TRIANGLE D'OR

2ME PARTIE
LA VICTOIRE D'ARSÈNE LUPIN

Editions



Pierre Lafitte

IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE

COLLECTION ILLUSTRÉE PIERRE LAFITTE
POUVANT ÊTRE LUE PAR TOUT LE MONDE

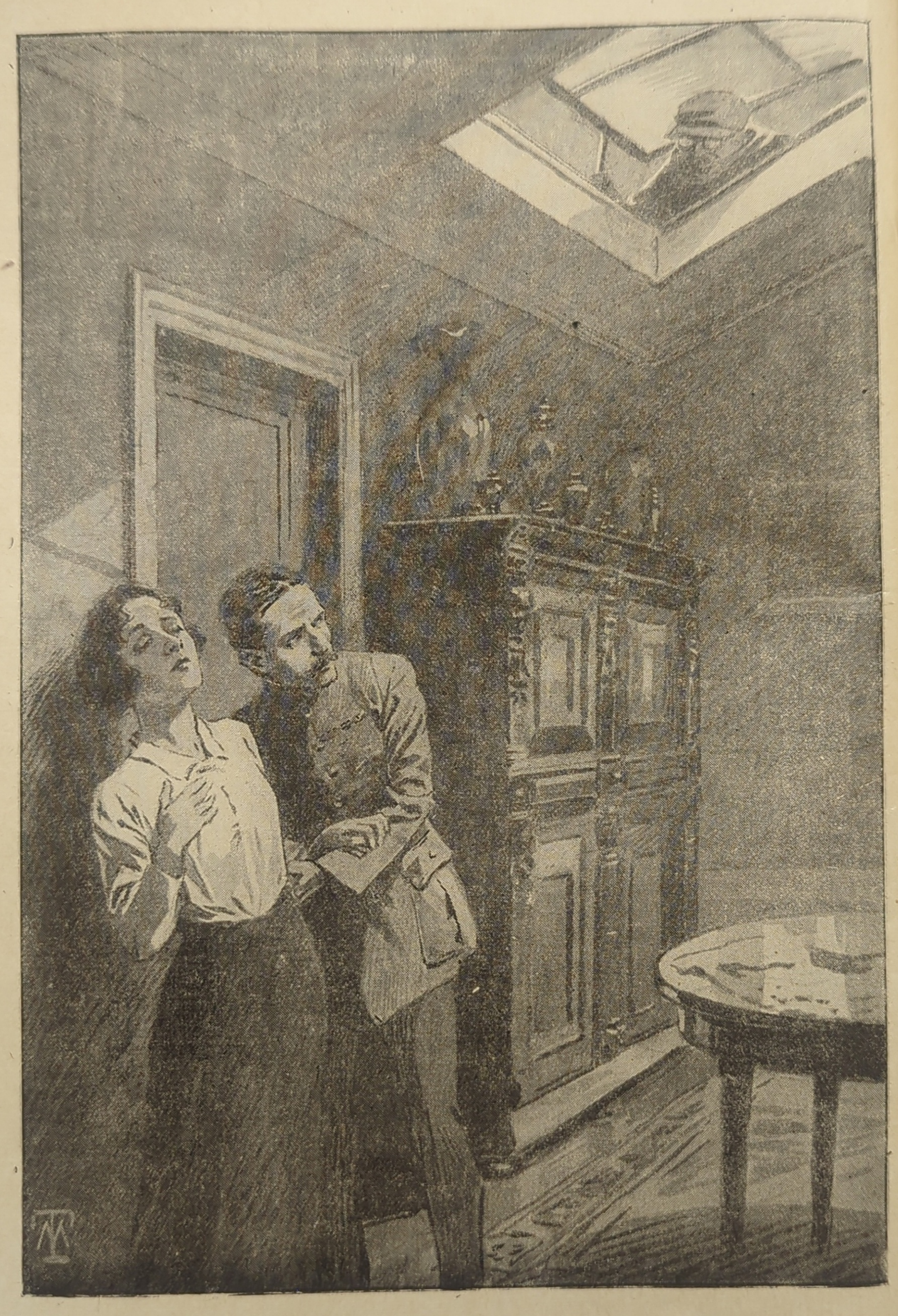
ABOUT (Edmond)....	L'Homme à l'oreille cassée
»	Le Roi des Montagnes.
»	Trente et quarante.
ADAM (Paul)	La Force.
»	La Ruse.
»	L'Enfant d'Austerlitz.
»	Au Soleil de Juillet.
»	Robes Rouges.
BALZAC (H. de).......	Eugénie Grandet.
»	L'Auberge Rouge
»	Le Cousin Pons.
»	Le Médecin de Campagne.
»	Une Ténébreuse Affaire.
BERTHEROY (Jean)....	Le Journal de Marguerite Plantin.
»	Les trois Filles de Pieter Waldorp.
»	Le Frisson sacré.
BOISSIÈRE (A.)..... ..	La Tragique Aventure du Mime Properce.
»	Un Crime a été commis.
BRUNO-RUBY..........	Madame Cotte.
CAPUS (Alfred)	Années d'Aventures.
CLARETIE (Jules)....	Le Petit Jacques.
»	Moi et l'Autre.
CONAN DOYLE.	Du Mystérieux au Tragique
»	La Grande Ombre.
»	Raffles Haw.
»	La Main Brune.
»	Un Crime Étrange.
»	La Marque des Quatre.
DAUDET (Alphonse) .	Le Petit Chose.
DES GACHONS (J.) . . .	Le Chemin de Sable.
»	La Maison des Dames Renoir.
DICKENS Charles)...	Conte de Noël.
DICKENS et COLLINS.	L'Abime.
DOSTOIEVSKI.........	Netochka.
DUVERNOIS (H.)......	Popote.
ERCKMANN-CHATRIAN	L'Ami Fritz.
»	Hist. d'un Conscrit de 1813.
»	Madame Thérèse.
»	L'Invasion.
»	Waterloo.
»	Contes des Bords du Rhin.
»	Maître Daniel Rock.
ESPARBÈS (G. d')..	Le Briseur de Fers
»	Le Vent du Boulet.
FABRE (Ferd.)........	Julien Savignac.
FÉVAL (Paul)...... .	Madame Eliane.
»	Le Mari Embaumé.
FLAUBERT (G.)......	Un Cœur simple.
FOLEY (Ch.)	Guilleri-Guilloré.
»	Kowa la Mystérieuse.
GAUTIER (Théoph.)...	Jettatura.
GÉNIAUX (Ch.)........	Notre petit Gourbi.
GONCOURT (E. de) ...	Les Frères Zemganno.
GOLSWORTHY (A.)....	Un Cri dans la Nuit.
GREENE (A.-K.)......	Le Crime de Gramercy Park.
HARAUCOURT (Ed.)...	La Peur.
HORNUNG (E.-W.).....	Raffles, cambrioleur pour le bon motif.
JALOUX (Ed.)....	L'Éventail de Crêpe.
JOSEPH-RENAUD (J.)...	Le Meurtre de Miss Elliott.
»	Un Amateur de Mystères.
KIPLING (R.)	Capitaines Courageux.
LEBLANC (M.).	La Robe d'Écailles Roses.
»	La Frontière.
LE GOFFIC	Le Pirate de l'Ile Lern.
LEMONNIER (Ed.). ...	Comme va le Ruisseau
»	La Chanson du Carillon.
LE ROUX (Hugues) ...	O mon Passé.
»	Le Maître de l'Heure.
LESUEUR (Daniel) ..	Une Ame de vingt ans.
LICHTENBERGER (A.)	La Folle Aventure.
LORRAIN (Jean).......	Ellen.
MAIZEROY (René).....	Trop Jolie.
»	Joujou.
MANDELSTAMM (V.). .	Un Aviateur.
MARGUERITTE (P. et V.)	L'eau Souterraine.
MARRIOTT...........	L'Ile des Vaisseaux perdus.
MENDÈS (Catulle).. ..	Grande-Maguet.
»	Luscignole.
MIOMANDRE (F. de)...	Les Mirages de l'Argent.
MUSSET (Alf. de)	Mimi Pinson.
PARN (Franc.)	La Bête dans les Neiges.
POE (Edgar)	Contes Etranges.
»	Nouveaux Contes Étranges.
»	Aventures de Gordon Pym.
RENARD (Maurice)...	L'Homme Truqué.
RICHEPIN (Jean)	Braves Gens.
ROSNY (J.-H.) Aîné ..	Le Testament volé.
»	Vers la Toison d'Or.
»	La Guerre du Feu.
SANDEAU (J.).	Mlle de la Seiglière.
SIENKIEWICZ (H.). .	Quo Vadis.
»	Barteck le Vainqueur.
STEVENSON (R.).....	L'Ile au Trésor.
THEURIET (A.).... ..	Le Fils Maugars.
TOLSTOI (L)	Sébastopol.
TOUDOUZE (G.)..	Le Vertige de l'Inconnu.
VAUCAIRE (Maur.) .	La Demoiselle du Cinéma.
VAUTEL (Clém.).... .	La Machine à fabriquer des Rêves.
VILLETARD (Pierre) .	Le Droit d'aimer.
VIGNY (Alf. de)	Servitude et Grandeur Militaires.
WALTER SCOTT ...	Quentin Durward.
WELLS (H.-G.) .... .. (Trad. A. Savine et M. Georges-Michel)	L'Etrange Aventure de M. Hoopdriver.
ZOLA (E.)...	Le Rêve.

LE TRIANGLE D'OR



DEUXIÈME PARTIE

LA VICTOIRE D'ARSÈNE LUPIN



ET TOUT A COUP ILS VIRENT UNE TÊTE QUI SE GLISSAIT SOUS LE CHASSIS ENTR'OUVERT (P. 10).

MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

LE TRIANGLE D'OR

DEUXIÈME PARTIE : *LA VICTOIRE D'ARSÈNE LUPIN*

ILLUSTRATIONS DE M. TOUSSAINT ET R. BRODERS



ÉDITIONS PIERRE LAFITTE

90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90

P A R I S





Toutes les Aventures d'Arsène Lupin

Arsène Lupin, héros mystérieux et charmant, si vivant, qu'il semble faire partie du monde réel qui nous entoure, si populaire, que ses aventures prodigieuses, racontées par MAURICE LEBLANC avec tout le talent d'un véritable écrivain, sont connues dans tous les pays! On ne se lasse pas de les lire et de les relire. Elles forment un *enchaînement d'histoires* qu'il faut et que l'on veut connaître toutes; elles nous proposent une suite d'énigmes toutes passionnantes à déchiffrer. C'est l'épopée la plus étrange qui soit, tragique et bouffonne, pleine d'humour et d'amour, de fantaisie et de gaîté, et si diverse qu'à chaque épisode de ces *Aventures* vraiment *extraordinaires*, Arsène Lupin nous apparaît comme un nouveau personnage, chaque fois plus pittoresque, plus ingénieux et plus déconcertant.

Cet ouvrage :

LE TRIANGLE D'OR

en deux volumes :

1re Partie. — **LA PLUIE D'ÉTINCELLES**

2e Partie. — **LA VICTOIRE D'ARSÈNE LUPIN**

est la continuation des

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

dont le lecteur trouvera les titres au verso de la couverture.





ILS FEUILLETAIENT LES LIVRES, LES BROCHURES QUE LEURS PARENTS AVAIENT LUS (p. 6.)

LE TRIANGLE D'OR

DEUXIÈME PARTIE

LA VICTOIRE D'ARSÈNE LUPIN

I

L'ÉPOUVANTE

« Ah ! non, non, s'écria Patrice, cela ne sera pas ! »

Il se rejeta contre les fenêtres et contre les portes, saisit un chenet avec lequel il frappa le bois des battants, ou le mur de moellons. Gestes stériles ! C'étaient les mêmes que son père avait exécutés jadis, et il ne pouvait faire dans le bois des battants ou le moellon des murs que les mêmes éraflures, inefficaces et dérisoires.

« Ah ! maman Coralie, maman Coralie, dit-il en un cri de désespoir, c'est de ma faute. Dans quel abîme vous ai-je entraînée ! Mais c'est de la folie d'avoir voulu lutter seul. Il fallait demander le secours de ceux qui savent, qui ont l'habitude !... Non, j'ai cru que je pourrais... Pardonnez-moi, Coralie. »

La jeune femme était tombée sur un fauteuil. Lui, presque à genoux, l'entourait de ses bras et la suppliait.

Elle sourit, pour le calmer, et dit doucement :

« Voyons, mon ami, ne perdons pas courage. Peut-être nous trompons-nous... Car enfin, rien ne prouve que tout cela ne soit pas l'effet d'un hasard.

— La date ! prononça-t-il, la date de cette année, la date de ce jour, tracée par



une autre main ! c'étaient nos parents qui avaient écrit l'autre... mais celle-ci, Coralie, celle-ci ne montre-t-elle pas la préméditation et la volonté implacable d'en finir avec nous? »

Elle frissonna. Cependant elle dit encore, s'obstinant à le réconforter :

« Soit, je veux bien. Mais enfin, nous n'en sommes pas là. Si nous avons des ennemis, nous avons des amis... Ils nous chercheront...

— Ils nous chercheront, mais comment pourraient-ils nous trouver, Coralie? Nous avons pris toutes nos mesures pour qu'on ne sache pas où nous allions, et nul ne connaît cette maison.

— Le vieux Siméon?

— Siméon est venu, et il a déposé la couronne, mais un autre est venu avec lui, un autre qui le domine, et qui s'est peut-être déjà débarrassé de lui, maintenant que Siméon a joué son rôle.

— Et alors, Patrice? »

Il la sentit bouleversée et eut honte de sa propre faiblesse.

« Alors, dit-il en se maîtrisant, attendons. Somme toute, l'attaque peut ne pas se dessiner. Le fait d'être enfermés ne signifie pas que nous soyons perdus. Et puis, quand même, nous lutterons, n'est-ce pas? et croyez que je ne suis pas à bout de forces ni de ressources. Attendons, Coralie, et agissons. L'essentiel est de s'enquérir s'il n'existe pas quelque entrée qui permît une agression imprévue. »

Après une heure de recherches, ils n'en découvrirent point. Les murailles rendaient partout le même son. Sous le tapis, qu'ils défirent, c'était du carrelage, dont les carreaux n'offraient rien d'anormal.

Décidément, il n'y avait que la porte, et, comme ils ne pouvaient empêcher qu'on l'ouvrît, puisqu'elle s'ouvrait vers l'extérieur, ils accumulèrent devant elle la plupart des meubles de la pièce, formant ainsi une barricade qui les mettait à l'abri d'une surprise.

Puis Patrice arma ses deux revolvers, et les plaça bien en vue, près de lui.

« Comme cela, dit-il, nous sommes tranquilles. Tout ennemi qui se présente est un homme mort. »

Mais le souvenir du passé pesait sur eux de tout son poids formidable. Toutes leurs paroles et toutes leurs actions, d'autres les avaient déjà dites et déjà accomplies, dans des conditions analogues, avec les mêmes pensées et les mêmes appréhensions. Le père de Patrice avait dû préparer ses armes. La mère de Coralie avait dû joindre les mains et prier. Tous deux ensemble, ils avaient barricadé la porte, et, tous deux ensemble, interrogé les murs et soulevé le tapis.

Quelle angoisse que celle qui se double d'une angoisse pareille !

Pour chasser l'horrible idée, ils feuilletèrent les livres, romans et brochures que leurs parents avaient lus. Sur certaines pages, en fin de chapitre ou en fin de volume, des lignes étaient écrites. C'étaient des lettres que le père de Patrice et la mère de Coralie s'écrivaient.

« Mon Patrice bien aimé, j'ai couru
« jusqu'ici ce matin pour revivre notre
« vie d'hier et pour rêver à notre vie de
« tantôt. Comme tu arriveras avant
« moi, tu liras ces lignes. Tu liras que
« je t'aime... »

Et, sur un autre livre :

« Ma Coralie bien-aimée,
« Tu viens de partir, je ne te verrai
« pas avant demain, et je ne veux pas
« quitter le refuge où notre amour a
« goûté tant de joies, sans te dire, une
« fois de plus... »

Ils feuilletèrent ainsi la plupart des livres, n'y trouvant d'ailleurs, au lieu des indications qu'ils cherchaient, que de la tendresse et de la passion.

Et plus de deux heures s'écoulèrent dans l'attente et dans le tourment de ce qui pouvait survenir.

« Rien, dit Patrice, il n'y aura rien. Et voilà peut-être le plus redoutable, car si rien ne se produit, c'est que nous sommes condamnés à ne pas sortir d'ici. Et en ce cas... »

La conclusion de la phrase que Patrice n'achevait point, Coralie la comprit, et ils eurent ensemble cette vision de la mort par la faim qui semblait les menacer. Mais Patrice s'écria :

« Non, non, nous n'avons pas à craindre cela. Non. Pour que des gens de notre âge meurent de faim, il faut des journées entières, trois jours, quatre jours, davantage. Et d'ici là, nous serons secourus.

— Comment? fit Coralie.

— Comment? Mais par nos soldats, par Ya-Bon, par M. Desmalions. Ils s'inquiéteront d'une absence qui se prolongerait au-delà de cette nuit.

— Vous l'avez dit vous-même, Patrice, ils ne peuvent pas savoir où nous sommes.

— Ils le sauront. C'est facile. La ruelle seule sépare les deux jardins. Et, d'ailleurs, tous nos actes ne sont-ils pas consignés sur le journal que je tiens, et qui est dans le bureau de ma chambre? Ya-Bon en connaît l'existence. Il ne peut manquer d'en parler à M. Desmalions. Et puis... et puis, il y a Siméon... Qu'est-il devenu, lui? Ne remarquera-t-on pas ses allées et venues? Ne donnera-t-il pas un avertissement quelconque? »

Mais les mots étaient impuissants à les rassurer. S'ils ne devaient pas mourir de faim, c'est que l'ennemi avait imaginé un autre supplice. Leur inaction les torturait. Patrice recommença ses investigations qu'un hasard curieux dirigea dans un sens nouveau.

Ayant ouvert un des livres qu'ils n'avaient pas encore feuilletés, un livre publié en l'année 1895, Patrice aperçut deux pages cornées ensemble. Il les détacha l'une de l'autre, et lut une note qui lui était adressée par son père :

« Patrice, mon fils, si jamais le hasard
« te met cette note sous les yeux, c'est
« que la mort violente qui nous guette
« ne m'aura pas permis de l'effacer.
« Alors, à propos de cette mort, Pa-
« trice, cherche la vérité sur le mur de
« l'atelier, entre les deux fenêtres.
« J'aurai peut-être le temps de l'y
« inscrire. »

Ainsi, à cette époque, les deux victimes avaient prévu le destin tragique qui leur était réservé, et le père de Patrice et la mère de Coralie connaissaient le danger qu'ils couraient en venant dans ce pavillon.

Restait à savoir si le père de Patrice avait pu exécuter son projet.

Entre les deux fenêtres il y avait, comme tout autour de la pièce, un lambris de bois verni, surmonté, à la hauteur de deux mètres, d'une corniche. Au-dessus de la corniche, c'était le simple mur de plâtre. Patrice et Coralie avaient déjà remarqué, sans y porter une attention particulière, que le lambris, à cet endroit, semblait avoir été refait, le vernis des planches n'ayant pas la même teinte uniforme. Patrice se servit comme d'un ciseau d'un des chenets, démolit la corniche et souleva la première planche.

Elle se cassa aisément. Sous cette planche, sur le plâtre même du mur, il y avait des lignes écrites.

« C'est le même procédé que, depuis, emploie le vieux Siméon. Ecrire sur les murs, puis recouvrir de bois ou de plâtre. »

Il cassa le haut des autres planches, et, de la sorte, plusieurs lignes complètes apparurent, lignes tracées au crayon, hâtivement, et que le temps avait fortement altérées.

Avec quelle émotion Patrice les déchiffra! Son père les avait écrites au moment où la mort rôdait autour de lui. Quelques heures plus tard, il ne vivait plus. C'était le témoignage de son agonie, et peut-être son imprécation contre l'ennemi qui le tuait et qui tuait sa bien-aimée.

Il lut à demi-voix :

« J'écris ceci pour que le dessein du
« bandit ne puisse s'exécuter jusqu'au
« bout et pour assurer son châtiment.
« Sans doute allons-nous mourir, Cora-
« lie et moi, mais du moins nous ne
« mourrons pas sans qu'on sache la
« cause de notre mort.

« Il y a peu de jours, il disait à Co-
« ralie :

« Vous repoussez mon amour, vous
« m'accablez de votre haine. Soit, mais
« je vous tuerai, votre amant et vous,
« et de telle façon que l'on ne pourra
« m'accuser d'une mort qui semblera un
« suicide. Tout est prêt. Défiez-vous,
« Coralie! »

« Tout était prêt, en effet. Il ne me
« connaissait point, mais devait savoir
« que Coralie avait ici des rendez-vous
« quotidiens, et c'est dans ce pavillon
« qu'il a préparé notre tombeau.

« Quelle sera notre mort? Nous
« l'ignorons. Le manque de nourriture,
« sans doute. Voilà quatre heures que
« nous sommes emprisonnés. La porte
« s'est refermée sur nous, une lourde
« porte qu'il a dû placer cette nuit.
« Toutes les autres ouvertures, portes
« et fenêtres, sont également bouchées
« par des blocs de pierre accumulés et
« cimentés depuis notre dernière entre-
« vue. Une évasion est impossible.
« Qu'allons-nous devenir? »

La partie découverte s'arrêtait là. Patrice prononça :

« Vous voyez, Coralie, ils ont passé par les mêmes affres que nous. Eux aussi, ils ont connu les longues heures d'attente où l'inaction est si douloureuse, et c'est un peu pour se distraire de leurs pensées qu'ils ont écrit ces lignes. »

Il ajouta après un instant d'examen.

« Ils pouvaient croire — et c'est ce qui est arrivé — que celui qui les tuait ne lirait pas ce document. Tenez, un seul grand rideau était tendu devant ces fenêtres et devant l'intervalle qui les sépare, un seul rideau comme le prouve l'unique tringle qui domine tout cet espace. Après la mort de nos parents, personne n'ayant songé à écarter ce voile, la vérité demeura cachée... jusqu'au jour où Siméon la découvrit, et, par précaution, la dissimula de nouveau sous une cloison de bois, et posa deux rideaux à la place de l'unique rideau. De la sorte, tout semblait normal. »

Patrice se remit à l'œuvre. Quelques lignes encore apparurent.

« Ah ! si j'étais seul à souffrir, seul « à mourir ! mais l'horreur de tout cela, « c'est que j'entraîne avec moi ma « chère Coralie. Elle s'est évanouie et « repose en ce moment, terrassée par « l'épouvante qu'elle cherche à dominer. Ma pauvre bien-aimée ! Je crois « voir déjà, sur son doux visage, la pâleur de la mort. Pardon, pardon, ma « bien-aimée. »

Patrice et Coralie se regardèrent. C'étaient les mêmes sentiments qui les agitaient, les mêmes scrupules, les mêmes délicatesses, le même oubli de soi devant la douleur de l'autre.

Patrice murmura :

« Il aimait votre mère comme je vous aime. Moi non plus, la mort ne m'effraie pas. Je l'ai bravée tant de fois, et en souriant ! Mais vous, vous Coralie, vous pour qui je subirais toutes les tortures... »

Il se mit à marcher. La colère le reprenait.

« Je vous sauverai, Coralie, je le jure. Et quelle joie ce sera alors de se venger ! Il aura le sort même qu'il nous réservait, vous entendez, Coralie. C'est ici qu'il mourra... C'est ici. Ah ! comme je m'y emploierai de toute ma haine ! »

Il arracha de nouveau des morceaux de planche avec l'espoir d'apprendre des choses qui pourraient lui être utiles, puisque la lutte reprenait dans des conditions identiques.

Mais les phrases suivantes étaient, comme celles qu'il venait de prononcer, des serments de vengeance :

« Coralie, il sera châtié. Si ce n'est « pas par nous, ce sera par la justice divine. Non, son plan infernal ne « réussira pas. Non, on ne croira pas « que nous avons recouru au suicide « pour nous délivrer d'une existence qui « n'était que joie et bonheur. On connaîtra son crime. Heure par heure, « j'en donnerai ici les preuves irrécusables... »

« Des mots ! Des mots ! s'écria Patrice exaspéré. Des mots de menace et de douleur. Mais aucun fait qui nous guide... Mon père, n'allez-vous rien me dire pour sauver la fille de votre Coralie? Si la vôtre a succombé, que la mienne échappe au malheur, grâce à vous, mon père ! Aidez-moi ! Conseillez-moi ! »

Mais le père ne répondait au fils que par d'autres mots d'appel et de désespoir.

« Qui va nous secourir? Nous sommes « murés dans ce tombeau, enterrés vivants, et condamnés au supplice sans « pouvoir nous défendre. J'ai là, sur « une table, mon revolver. A quoi « bon? L'ennemi ne nous attaque pas. Il « a pour lui le temps, le temps implacable qui tue par sa seule force, et par « cela seul qu'il est le temps. Qui va « nous secourir? Qui sauvera ma bien-aimée Coralie? »

Situation effrayante et dont ils sentaient toute l'horreur tragique. Il leur semblait qu'ils étaient déjà morts une fois, que l'épreuve, subie par d'autres, c'était eux qui l'avaient subie, et qu'ils la subissaient encore dans les mêmes conditions, et sans que rien leur permît d'échapper à toutes les phases par lesquelles avaient passé les autres — leur père et leur mère. L'analogie de leur sort et du sort de leurs parents était telle qu'ils souffraient deux souffrances et que leur deuxième agonie commençait.

Coralie, vaincue, se mit à pleurer. Patrice, bouleversé par la vue des larmes, s'acharna contre le lambris, dont les planches, consolidées par des traverses, résistaient à son effort.

Enfin il lut .

« Qu'y a-t-il? Nous avons l'impres-

« sion que quelqu'un a marché dehors,
« devant la façade du jardin. Oui, en
« collant notre oreille contre la muraille
« de moellons élevée dans l'embrasure
« de la fenêtre, nous avons cru entendre
« des pas. Est-ce possible? Oh! si cela
« pouvait être! Ce serait enfin la lutte...
« Et tout, plutôt que le silence étouf-
« fant et l'incertitude qui ne finit pas.

« ...C'est cela!... C'est cela!... Le
« bruit se précise... un autre bruit qui
« est celui que l'on fait quand on creuse
« la terre avec une pioche. Quelqu'un
« creuse la terre, non pas devant la mai-
« son, mais sur le côté droit, près de la
« cuisine. »

Patrice redoubla d'efforts. Coralie s'était approchée et l'aidait. Cette fois, il sentait qu'un coin du voile allait se soulever. Et l'inscription se poursuivait :

« Une heure encore, avec des alterna-
« tives de bruit et de silence... le même
« bruit de terre remuée et le même si-
« lence où l'on devine une œuvre qui
« se continue.

« Et puis on est entré dans le vesti-
« bule... Une seule personne... lui, évi-
« demment. Nous avons reconnu son
« pas... Il marche sans essayer de l'as-
« sourdir... Puis il s'est dirigé vers la
« cuisine, où il a travaillé comme au-
« paravant, avec une pioche, mais en
« pleine pierre. Nous avons entendu
« aussi le bruit d'un carreau cassé.

« Et maintenant, il est retourné
« dehors, c'est un autre bruit qui
« semble monter le long de la maison
« comme si le misérable était obligé de
« s'élever pour mettre son projet à
« exécution... »

Patrice s'arrêta de lire et regarda.

Tous deux, ils prêtèrent l'oreille. Il dit à voix basse :

« Ecoute...

— Oui, oui, dit-elle, j'entends... Des pas dehors... Des pas devant la maison ou dans le jardin... »

L'un et l'autre, ils avancèrent jusqu'à l'une des fenêtres dont la croisée n'avait pas été refermée sur les moellons, et ils écoutèrent.

On marchait réellement, et ils éprouvèrent, à deviner l'approche de l'ennemi, le soulagement que leurs parents avaient éprouvé.

On fit le tour de la maison deux fois. Mais ils ne reconnurent point, comme leurs parents, le bruit des pas. C'étaient les pas d'un inconnu, ou des pas dont on changeait la cadence.

Puis, durant quelques minutes, il n'y eut plus rien. Et soudain, un autre bruit s'éleva, et, quoique, au fond d'eux, ils s'attendissent à le percevoir, ils furent, malgré tout, confondus de l'entendre. Et Patrice prononça sourdement, en scandant la phrase inscrite par son père, vingt années auparavant :

« C'est celui que l'on fait quand on creuse la terre avec une pioche. »

Oui, ce devait être cela. Quelqu'un creusait la terre, non pas devant la maison, mais sur le côté droit de la cuisine.

Ainsi donc le miracle abominable du drame renouvelé continuait. Là encore le fait d'autrefois se représentait, fait tout simple en lui-même, mais qui devenait sinistre, parce qu'il était un de ceux qui s'étaient produits déjà, et qu'il annonçait et préparait la mort jadis annoncée et préparée.

Une heure s'écoula. La besogne s'achevait avec des répits et des recrudescences. On eût dit un tombeau que l'on creuse. Le fossoyeur n'est pas pressé. Il se repose, puis reprend son travail.

Patrice et Coralie écoutaient debout, l'un près de l'autre, les mains et les yeux mêlés.

« Il s'arrête, dit Patrice tout bas...

— Oui, dit-elle, seulement on dirait...

— Oui, Coralie, on entre dans le vestibule... Ah! il n'est même pas nécessaire d'écouter.. il n'y a qu'à se souvenir... Tenez... « Il se dirige vers la cui-
« sine, et il creuse comme tout à l'heure
« avec la pioche, mais en pleine
« pierre... » Et puis... et puis... Oh! Coralie, le même bruit de carreau cassé... »

C'étaient des souvenirs en effet, des souvenirs qui se mêlaient à la réalité macabre. Le présent et le passé ne faisaient qu'un. Ils prévoyaient les événements à l'instant même où ils se produisaient.

L'ennemi retourna dehors, et tout de suite « le bruit sembla monter le long
« de la maison, comme si le misérable
« était obligé de s'élever pour mettre
« son projet à exécution. »

Et puis... et puis... qu'allait-il advenir? Ils ne pensaient plus à interroger l'inscription du mur, ou peut-être ne l'osaient-ils pas. Toute leur attention

était portée sur les actes invisibles et, par moments, imperceptibles, qui s'accomplissaient en dehors d'eux et contre eux, effort sournois et ininterrompu, plan mystérieux dont les moindres détails étaient réglés comme un mouvement d'horlogerie, et cela depuis vingt ans!

L'ennemi entra dans la maison, et ils entendirent un frôlement au bas de la porte, un frôlement de choses molles que l'on paraissait accumuler et presser par-dessous le bois du battant. Ensuite, il y eut aussi des bruits confus dans les deux pièces voisines, contre les portes murées, et les mêmes bruits au dehors entre les moellons des fenêtres et les volets ouverts. Et ensuite, du bruit sur le toit.

Ils levèrent les yeux. Cette fois, ils ne pouvaient douter que le dénouement approchât, ou du moins une des scènes du dénouement. Le toit, pour eux, c'était le châssis vitré qui occupait le centre du plafond, et par où provenait la seule lumière dont la pièce s'éclairât.

Et toujours la même question angoissante se posait à eux. Qu'allait-il advenir? L'ennemi allait-il montrer son visage au-dessus de ce châssis et se démasquer enfin?

Assez longtemps, ce travail se poursuivit sur le toit. Les pas ébranlaient les plaques de zinc qui le recouvraient, selon une direction qui reliait le côté droit de la maison aux abords de la lucarne.

Et, tout à coup, cette lucarne, ou plutôt une partie de cette lucarne, un rectangle de quatre carreaux, fut soulevé très légèrement, par une main qui assujettit un bâton pour que l'entre-bâillement demeurât.

Et l'ennemi traversa de nouveau le toit et redescendit.

Ce fut presque une déception, et un tel besoin d'en savoir davantage les secoua que Patrice se remit à casser les planches du lambris, les derniers morceaux, la fin de l'inscription.

Et cette inscription leur fit revivre les dernières minutes qui venaient de s'écouler. La rentrée de l'ennemi, le frôlement contre les portes et contre les fenêtres murées, le bruit sur le toit, l'entre-bâillement de la lucarne, la façon de la maintenir, tout s'était arrangé suivant le même ordre, et, pour ainsi dire, dans les mêmes limites de temps. Le père de Patrice et la mère de Coralie avaient connu les mêmes impressions. Le destin s'appliquait à repasser par les mêmes sentiers, en faisant les mêmes gestes et en recherchant le même but.

Et cela continuait :

« Il remonte... il remonte... voilà son « pas encore sur le toit... Il s'approche « de la lucarne... Va-t-il regarder?... « Verrons-nous son visage abhorré?... »

« Il remonte... il remonte... » balbutia Coralie en se serrant contre Patrice.

Les pas de l'ennemi, en effet, martelaient le zinc.

« Oui, dit Patrice... il remonte comme autrefois, sans s'écarter du programme que l'autre a suivi. Seulement, nous ne savons pas quel visage va nous apparaître... Nos parents, eux, connaissaient leur ennemi. »

Elle frissonna en évoquant l'image de celui qui avait tué sa mère et demanda :

« C'était lui, n'est-ce pas?

— Oui, c'était lui... Voilà son nom que mon père a tracé. »

Patrice avait découvert l'inscription presque entièrement.

A moitié courbé, il montrait du doigt :

« Tenez... lisez ce nom... Essarès... vous voyez... là? C'est un des derniers mots que mon père avait écrits.... Lisez, Coralie :

« La lucarne s'est soulevée davan- « tage... une main la poussait... Et nous « avons vu... il nous a regardés en « riant... Ah! le misérable... Essarès... « Essarès...

« Et puis il a passé quelque chose par « l'ouverture, quelque chose qui a des- « cendu, qui s'est déroulé au milieu de « la pièce, sur nos têtes... une échelle, « une échelle de corde...

« Nous ne comprenons pas... Elle se « balance devant nous... Et puis, à la « fin, j'aperçois... Il y a, épinglée et en- « roulée autour de l'échelon inférieur, « une feuille de papier... Et, sur cette « feuille, je lis ces mots qui sont de « l'écriture d'Essarès :

« *Que Coralie monte seule. Elle aura* « *la vie sauve. Je lui donne dix minutes* « *pour accepter. Sinon...* »

« Ah! fit Patrice en se relevant, est-ce que cela également va recommencer? Et cette échelle... cette échelle de corde que j'ai trouvée dans le placard du vieux Siméon. »

Coralie ne quittait pas la lucarne des yeux, car les pas tournaient alentour. Il y eut un arrêt là-haut. Patrice et Coralie ne doutaient pas que la minute ne fût arrivée, et qu'eux aussi ne fussent sur le point de voir...

Et Patrice disait sourdement, d'une voix altérée :

« Qui? Il n'y a que trois êtres qui auraient pu jouer ce rôle sinistre, déjà joué autrefois. Deux sont morts : Essarès et mon père. Et le troisième, Siméon, est fou. Est-ce lui, qui, dans sa folie, a continué toute cette machination? Mais comment supposer qu'il eût pu le faire d'une manière si précise? Non... non... C'est l'autre, celui qui le dirige et qui, jusqu'ici, est resté dans l'ombre. »

Il sentit sur son bras les doigts crispés de Coralie.

« Taisez-vous, le voici...

— Non... non... dit-il.

— Si... j'en suis sûre... »

Elle devinait l'autre événement qui se préparait, et, de fait, comme jadis, la lucarne se souleva davantage... Une main la poussait. Et tout à coup ils virent...

Ils virent une tête qui se glissait sous le châssis entr'ouvert.

C'était la tête du vieux Siméon.

En vérité, ce qu'ils virent ne les étonna pas outre mesure. Que ce fût *celui-là* plutôt qu'un autre qui les persécutait, cela ne pouvait pas leur paraître extraordinaire, puisque *celui-là* était mêlé à leur existence depuis quelques semaines comme un acteur au drame qui se joue. Quoi qu'ils fissent, ils le retrouvaient toujours et partout, remplissant son rôle mystérieux et incompréhensible. Complice inconscient? Force aveugle du destin? Qu'importe! il était celui qui agit, qui attaque inlassablement, et contre lequel on ne peut pas de défendre. Patrice chuchota :

« Le fou... le fou... »

Mais Coralie insinua :

« Il n'est peut-être pas fou... Il ne doit pas être fou. »

Elle tremblait, secouée par un frisson interminable.

Là-haut, l'homme les regardait, caché derrière ses lunettes jaunes sans qu'aucune expression de haine ou de joie satisfaite parût sur son visage impassible.

« Coralie, dit Patrice, à voix basse... laisse-toi faire... viens... »

Il la poussait doucement, en ayant l'air de la soutenir et de la conduire vers un fauteuil. En réalité, il n'avait qu'une idée, se rapprocher de la table sur laquelle il avait posé son revolver, saisir cette arme et tirer.

Siméon ne bougeait pas, pareil à quelque génie du mal venu pour déchaîner la tempête... Coralie ne pouvait s'affranchir de ce regard qui pesait sur elle.

« Non, murmurait-elle en résistant, comme si elle eût peur que le projet de Patrice ne précipitât le dénouement redouté; non, il ne faut pas... »

Mais, plus résolu qu'elle, Patrice atteignait le but. Encore un effort et sa main touchait au revolver.

Il se décida rapidement. L'arme fut braquée d'un coup. La détonation retentit.

En haut, la tête disparut.

« Ah! fit Coralie, vous avez eu tort, Patrice, il va se venger...

— Non... peut-être pas... dit Patrice, le revolver au poing. Non, qui sait si je ne l'ai pas touché!... la balle a frappé le bord du châssis... Mais un ricochet peut-être, et alors... »

Ils attendirent, la main dans la main, avec un peu d'espoir.

Espoir qui dura peu. Sur le toit le bruit recommença.

Puis, *comme autrefois*, et cela, vraiment, ils eurent l'impression de l'avoir déjà vu, *comme autrefois quelque chose passa par l'ouverture, quelque chose qui descendait, qui se déroula au milieu de la pièce... une échelle... une échelle de corde...* celle-là même que Patrice avait avisée dans le placard du vieux Siméon.

Comme autrefois, ils regardaient, et ils savaient si bien que tout recommençait et que les faits s'enchaînaient les uns aux autres avec une rigueur implacable, que leurs yeux cherchèrent aussitôt l'inévitable feuille qui devait être épinglée à l'échelon inférieur.

Elle s'y trouvait, formant comme un rouleau de papier. Elle était jaunie, sèche, usée.

C'était la feuille d'autrefois, écrite vingt ans auparavant par Essarès, et qui servait *comme autrefois* à la même œuvre de tentation et de menace.

« *Que Coralie monte seule. Elle aura la vie sauve. Je lui donne dix minutes pour accepter. Sinon...* »

II

LES CLOUS DU CERCUEIL

Sinon... Ce mot, Patrice le répéta machinalement, à diverses reprises, tandis que la signification redoutable leur en apparaissait à tous deux. Sinon... cela voulait dire que si Coralie n'obéissait pas et ne se livrait pas à l'ennemi, si elle ne s'enfuyait pas de la prison pour suivre celui qui tenait les clefs de la prison, c'était la mort.

En cet instant, ils ne songeaient plus ni l'un ni l'autre au genre de mort qui leur était réservé, ni même à cette mort.

Ils ne songeaient qu'à l'ordre de séparation que l'ennemi leur adressait. L'un devait partir et l'autre mourir. La vie était promise à Coralie, si elle sacrifiait Patrice. Mais à quel prix, cette promesse? et par quoi se payerait le sacrifice imposé?

Il y eut entre les deux jeunes gens un long silence plein d'incertitude et d'angoisse. Maintenant quelque chose se précisait, et le drame ne se passait plus absolument en dehors d'eux et sans qu'ils y participassent autrement que comme victimes impuissantes. Il se passait en eux et ils avaient la faculté d'en changer le dénouement. Problème terrible! Déjà il avait été posé à la Coralie d'autrefois, et elle l'avait résolu dans le sens de l'amour, puisqu'elle était morte...

Il se posait de nouveau.

Patrice lut sur l'inscription, et les mots, tracés rapidement, devenaient moins distincts, Patrice lut :

« J'ai supplié Coralie... Elle s'est jetée « à mes genoux. Elle veut mourir avec « moi... »

Patrice observa la jeune femme. Il avait dit cela très bas, et elle n'avait point entendu.

Alors, il l'attira vivement contre lui, dans un élan de passion, et il s'écria :

« Tu vas partir, Coralie. Tu comprends bien que, si je ne l'ai pas dit tout de suite, ce n'est pas par hésitation. Non... seulement... je songeais à l'offre de cet homme... et j'ai peur pour toi... C'est épouvantable, ce qu'il demande, Coralie. S'il te promet ta vie sauve, c'est qu'il t'aime... Et alors, tu comprends... N'importe, Coralie, il faut obéir... il faut vivre... Va-t'en... Inutile d'attendre que les dix minutes soient écoulées... Il pourrait se raviser... te condamner à mort, toi aussi, Non, Coralie, va-t'en, va-t'en tout de suite. »

Elle répondit simplement :

« Je reste. »

Il eut un sursaut.

« Mais c'est de la folie! Pourquoi ce sacrifice inutile? As-tu donc peur de ce qui pourrait arriver si tu lui obéissais?

— Non.

— Alors, va-t'en.

— Je reste.

— Mais pourquoi? pourquoi cette obstination? Elle ne sert à rien. Pourquoi?

— Parce que je vous aime, Patrice. »

Il demeura confondu. Il n'ignorait pas que la jeune femme l'aimât, et il le lui avait dit. Mais qu'elle l'aimât jusqu'à mourir à ses côtés, c'était une joie imprévue, délicieuse et terrible en même temps.

« Ah! fit-il, tu m'aimes, ma Coralie... tu m'aimes...

— Je t'aime, mon Patrice. »

Elle lui entourait le cou de ses bras, et il sentait que cet enlacement était de ceux dont on ne peut se déprendre. Pourtant il ne céda pas, résolu à la sauver.

« Justement, dit-il, si tu m'aimes, tu dois obéir et vivre. Crois bien qu'il m'est cent fois plus douloureux de mourir avec toi que seul. Si je te sais libre et vivante, la mort me sera douce. »

Elle n'écoutait pas, et elle poursuivait son aveu, heureuse de le faire, heureuse de prononcer des paroles qu'elle gardait en elle depuis si longtemps.

« Je t'aime du premier jour, mon Patrice. Je n'ai pas eu besoin que tu me le dises pour le savoir, et, si je ne te l'ai pas dit plus tôt, c'est que j'attendais

un événement solennel, une circonstance où ce serait bon de te le dire en te regardant au fond des yeux et en m'offrant à toi tout entière. Puisque c'est au seuil de la mort que j'ai dû parler, écoute-moi et ne m'impose pas une séparation qui serait pire que la mort.

— Non, non, fit-il en essayant de se dégager, ton devoir est de partir.

— Mon devoir est de rester auprès de celui que j'aime. »

Il fit un effort et lui saisit les mains.

« Ton devoir est de fuir, murmura-t-il, et, quand tu seras libre, de tout tenter pour mon salut.

— Que dis-tu, Patrice?

— Oui, reprit-il, pour mon salut. Rien ne prouve que tu ne pourras pas t'échapper des griffes de ce misérable, le dénoncer, chercher du secours, avertir nos amis... Tu crieras, tu emploieras quelque ruse... »

Elle le regardait avec un sourire si triste et avec un tel air de doute qu'il s'interrompit.

« Tu essayes de m'abuser, mon pauvre bien-aimé, dit-elle, mais tu n'es pas plus que moi dupe de tes paroles. Non, Patrice, tu sais bien que si je me livre à cet homme, il me réduira au silence et me gardera dans quelque réduit, pieds et poings liés, jusqu'à ton dernier soupir.

— En es-tu sûre?

— Comme toi, Patrice, de même que tu es sûr de ce qui arrivera ensuite.

— Qu'arrivera-t-il?

— Voyons, Patrice, si cet homme me sauve, ce n'est pas par générosité. Son plan, n'est-ce pas, une fois que je serai sa captive, son plan abominable, tu le prévois? Et tu prévois aussi, n'est-ce pas, le seul moyen que j'aurai de m'y soustraire? Alors, mon Patrice, si je dois mourir dans quelques heures, pourquoi ne pas mourir maintenant, dans tes bras... en même temps que toi, tes lèvres sur mes lèvres? Est-ce la mort, cela? N'est-ce pas vivre en un instant la plus belle des vies? »

Il résistait à son étreinte. Il savait qu'au premier baiser de ces lèvres qui s'offraient il perdrait toute volonté.

« C'est affreux, murmura-t-il... Comment veux-tu que j'accepte ton sacrifice? Toi, si jeune... avec toutes les années de bonheur qui t'attendent...

— Des années de deuil et de désespoir, si tu n'es plus là...

— Il faut vivre, Coralie. De toute mon âme, je t'en supplie.

— Je ne puis vivre sans toi, Patrice. Tu es ma seule joie. Je n'ai plus d'autre raison d'être que de t'aimer. Tu m'as appris l'amour. Je t'aime... »

Oh! les divines paroles! Elles résonnaient pour la seconde fois entre les quatre murs de la pièce. Mêmes paroles d'amour prononcées par la fille, et que la mère avait prononcées avec la même passion et la même ardeur d'immolation! Mêmes paroles que le souvenir de la mort et que la mort imprégnaient d'une émotion doublement sacrée! Coralie les disait sans effroi. Toute sa peur semblait se perdre dans son amour, et l'amour seul faisait trembler sa voix et troublait ses beaux yeux.

Patrice la contemplait d'un regard exalté. Maintenant il jugeait, lui aussi, que de telles minutes valaient bien de mourir.

Cependant il fit un effort suprême.

« Et si je t'ordonnais de partir, Coralie?

— C'est-à-dire, murmura-t-elle, si tu m'ordonnais de rejoindre cet homme et de me livrer à lui? Voilà ce que tu voudrais, Patrice? »

Il frémit sous le choc.

« Oh! l'horreur! Cet homme... Cet homme... Toi, ma Coralie, si pure... si fraîche... »

Cet homme, ni elle ni lui ne se le représentaient sous l'image très précise de Siméon. L'ennemi gardait, même pour eux, malgré l'affreuse vision apparue là-haut, un caractère mystérieux. C'était peut-être Siméon. C'était un autre, peut-être, dont il n'était que l'instrument. En tout cas, c'était l'ennemi, le génie malfaisant accroupi au-dessus de leurs têtes, qui préparait leur agonie, et dont le désir infâme poursuivait la jeune femme.

Patrice demanda seulement :

« Tu ne t'es jamais aperçue que Siméon te recherchât?...

— Jamais... Jamais... Il ne me recherchait pas... Peut-être même m'évitait-il...

— C'est qu'il est fou alors...

— Il n'est pas fou... je ne crois pas... il se venge.

— Impossible. Il était l'ami de mon père. Toute sa vie, il a travaillé pour nous réunir, et maintenant, il nous tuerait volontairement?

— Je ne sais pas, Patrice, je ne comprends pas... »

Ils ne parlèrent plus de Siméon. Cela n'avait point d'importance que la mort leur vînt de celui-ci ou de celui-là. C'était contre elle qu'il fallait combattre, sans se soucier de ce qui la dirigeait. Or, que pouvaient-ils contre elle?

« Tu acceptes, n'est-ce pas, Patrice? » fit Coralie à voix basse.

Il ne répondit point. Elle reprit :

« Je ne partirai pas, mais je veux que tu sois d'accord avec moi. Je t'en supplie. C'est une torture de penser que tu souffres davantage. Il faut que notre part soit égale. Tu acceptes, n'est-ce pas?

— Oui, dit-il.

— Donne-moi tes deux mains. Regarde au fond de mes yeux, et sourions, mon Patrice. »

Ils s'abîmèrent un instant dans une sorte d'extase, éperdus d'amour et de désir. Mais elle lui dit :

« Qu'est-ce que tu as, mon Patrice? Te voilà encore bouleversé...

— Regarde... regarde... »

Il poussa un cri rauque. Cette fois, il était certain de ce qu'il avait vu.

L'échelle remontait. Les dix minutes étaient écoulées.

Il se précipita et saisit violemment un des barreaux.

Elle ne bougea plus.

Que voulait-il faire? Il l'ignorait. Cette échelle offrait la seule chance de salut pour Coralie. Allait-il y renoncer et se résigner à l'inévitable? Une minute, deux minutes se passèrent. En haut, on avait dû raccrocher de nouveau l'échelle, car Patrice sentait la résistance qu'offre une chose fixée solidement.

Coralie le supplia :

« Patrice, Patrice, qu'espères-tu?... »

Il regardait autour de lui et au-dessus de lui, comme s'il eût cherché une idée, et il semblait regarder aussi en lui-même, comme si cette idée, il l'eût cherchée parmi tous les souvenirs qu'il avait accumulés au moment où *son père tenait aussi l'échelle* dans une tension dernière de sa volonté.

Et soudain, d'un seul élan de sa jambe gauche, il posa le pied sur le cinquième échelon, tout en s'enlevant à bout de bras le long des montants de corde.

Tentative absurde! Escalader l'échelle? Atteindre la lucarne? S'emparer de l'ennemi, et, par là, se sauver et sauver Coralie? Etait-ce possible? Et si son père avait échoué, comment admettre que, lui, pût réussir?

Cela ne dura certes pas trois secondes. Brusquement Patrice retomba. L'échelle avait été aussitôt détachée de l'écrou qui, sans doute, la tenait suspendue à la lucarne et retombait également à côté de Patrice.

Et en même temps un éclat de rire strident jaillit là-haut. Puis aussitôt un bruit se fit entendre. La lucarne fut refermée.

Patrice se releva furieux, injuria l'ennemi, et, sa rage croissant, tira deux coups de revolver qui brisèrent deux vitres.

Il s'en prit ensuite aux fenêtres et aux portes, sur lesquelles il cogna à l'aide du chenet. Il frappa les murs, il frappa le parquet, il montra les poings au démon invisible qui se moquait de lui. Mais subitement, après quelques gestes dans le vide, il fut immobilisé. Quelque chose comme un voile épais avait glissé là-haut. Et c'était l'obscurité.

Il comprit. L'ennemi avait rabattu sur la lucarne un volet qui le recouvrait entièrement.

« Patrice! Patrice! cria Coralie que les ténèbres affolaient et qui perdit toute sa force d'âme. Patrice! Où es-tu, mon Patrice? Ah! j'ai peur... Où es-tu? »

Alors, ils se cherchèrent à tâtons, comme des aveugles, et rien ne leur avait paru encore plus affreux que d'être égarés dans cette nuit impitoyable

« Patrice! Où es-tu, mon Patrice? »

Leurs mains se heurtèrent, les pauvres mains glacées de Coralie, et celles de Patrice que la fièvre rendait brûlantes, et elles se pressaient les unes contre les autres, s'enlaçaient et s'agrippaient, comme si elles eussent été les signes palpables de leur existence.

« Ah! ne me quitte pas, mon Patrice, implorait la jeune femme.

— Je suis là, répondit-il, ne crains rien..., on ne peut pas nous séparer. »

Elle balbutia :

« On ne peut pas nous séparer, tu as raison..., nous sommes dans notre tombeau. »

Et le mot était si terrible, et Coralie le prononça d'une voix si douloureuse, que Patrice eut un sursaut de révolte.

« Mais non!... Que dis-tu? Il ne faut pas désespérer... Jusqu'au dernier moment, le salut est possible. »

Il dégagea une de ses mains et bra-

qua son revolver sur la clarté qui filtrait par des interstices autour de la lucarne. Il tira trois fois. Ils entendirent le craquement du bois et le ricanement de l'ennemi. Mais le volet devait être doublé de métal, car aucune fente ne se produisit.

Et tout de suite, d'ailleurs, les interstices furent bouchés, et ils se rendirent compte que l'ennemi exécutait le même travail qu'il avait accompli autour des fenêtres et des portes. Cela fut assez long et dut être fait minutieusement. Puis il y eut un autre travail qui compléta le premier. L'ennemi cloua le volet contre le châssis de la lucarne.

Bruit épouvantable! Les coups de marteau étaient légers et rapides, mais comme ils pénétraient profondément en leur cerveau! C'était leur cercueil que l'on clouait, leur grand cercueil qui faisait peser sur eux un couvercle clos hermétiquement. Plus d'espoir! Plus de secours possible! Chaque coup de marteau renforçait la prison noire et multipliait les obstacles, élevant, entre le monde et eux, des murs qu'aucune puissance humaine ne pouvait renverser.

« Patrice, bégaya Coralie, j'ai peur... Oh! ces coups me font mal. »

Elle défaillait entre les bras de Patrice. Il sentait que des pleurs coulaient sur ses joues.

L'œuvre s'achevait cependant là-haut. Ils avaient cette impression effarante que doivent éprouver les condamnés à l'aube de leur dernier jour. Du fond de leurs cellules, ils entendent les préparatifs, la machine sinistre que l'on monte, ou les batteries électriques qui fonctionnent déjà. Des hommes s'ingénient à ce que tout soit prêt, pour qu'aucune chance favorable ne demeure et que le destin s'accomplisse dans toute sa rigueur inflexible.

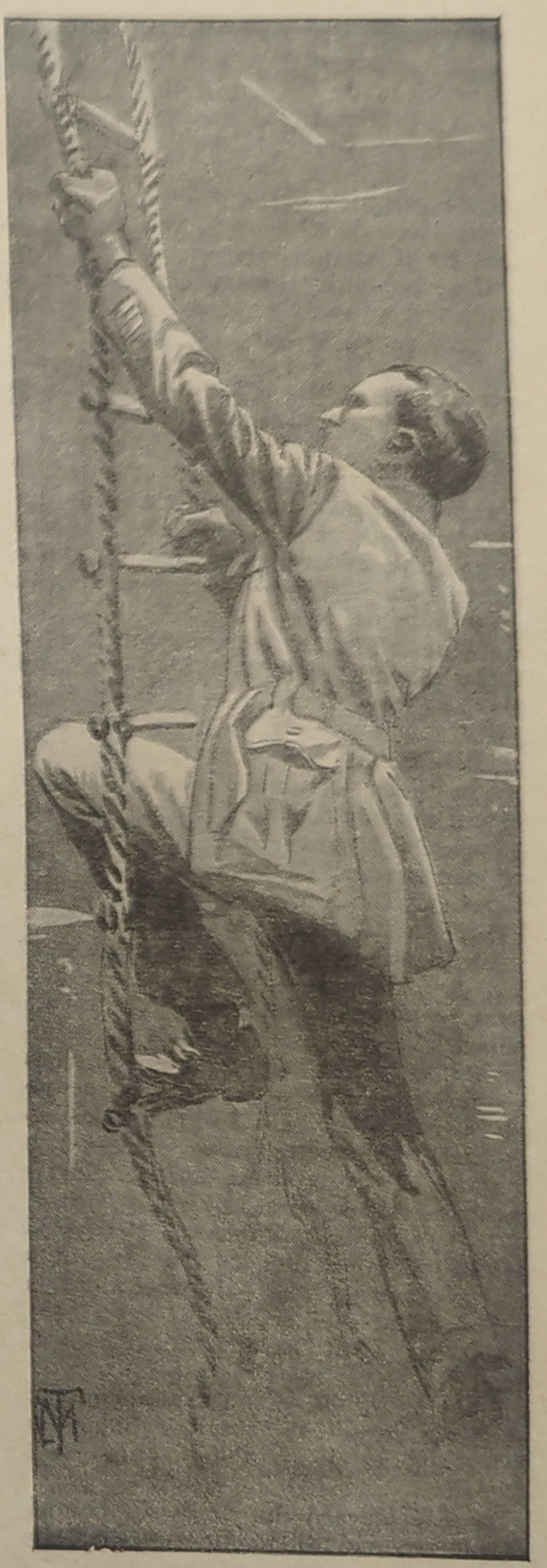
Le leur allait s'accomplir. La mort étant au service de l'ennemi; la mort et l'ennemi travaillaient ensemble. Il était la mort lui-même, agissant, combinant, et menant la lutte contre ceux qu'il avait résolu de supprimer.

« Ne me quitte pas, dit Coralie en sanglotant, ne me quitte pas...

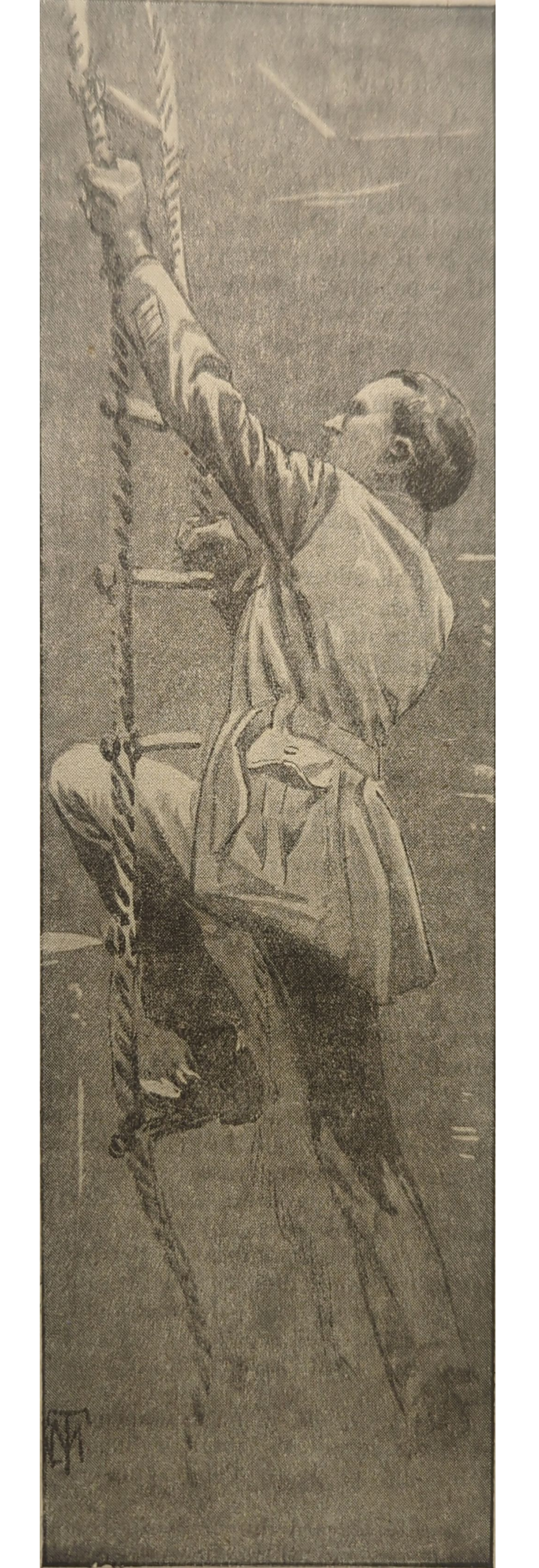
— Quelques secondes seulement, dit-il... il faut que nous soyons vengés plus tard.

— A quoi bon, mon Patrice, qu'est-ce que cela peut nous faire? »

Il avait quelques allumettes dans une



ET SOUDAIN, D'UN SEUL ÉLAN DE SA JAMBE GAUCHE, IL POSA LE PIED SUR L'ÉCHELON.
(p. 14.)



boîte. Tout en les allumant les unes après les autres, il conduisit Coralie vers le panneau de l'inscription.

« Que veux-tu? demanda-t-elle.

— Je ne veux pas que l'on attribue notre mort à un suicide. Je veux répéter ce que nos parents ont fait et préparer l'avenir. Quelqu'un lira ce que je vais écrire et nous vengera. »

Il se baissa et prit un crayon dans sa poche. Il y avait un espace libre, tout en bas, sur le panneau. Il traça :

« *Patrice Belval et sa fiancée Coralie meurent de la même mort, assassinés par Siméon Diodokis, le quatorze avril* 1915. »

Mais, comme il finissait d'écrire, il aperçut quelques mots de l'ancienne inscription, qu'il n'avait pas lus jusqu'ici parce qu'ils étaient, pour ainsi dire, placés en dehors, et qu'ils semblaient n'en point faire partie.

« Une allumette encore, prononça-t-il. Tu as vu?... Il y a là des mots... les derniers sans doute que mon père ait écrits. »

Elle alluma.

A la lueur vacillante, ils déchiffrèrent un certain nombre de lettres, mal formées, visiblement jetées à la hâte et qui composaient deux mots...

« *Asphyxiés... Oxyde...* »

L'allumette s'éteignit. Ils se relevèrent, silencieux. L'asphyxie... C'était de cette façon, ils le comprenaient, que leurs parents avaient péri et qu'eux-mêmes allaient périr. Mais ils ne saisissaient pas bien encore comment la chose se produirait. Le manque d'air ne serait jamais assez absolu pour les asphyxier, dans cette vaste pièce où la quantité d'air pourrait suffire durant des jours et des jours.

« A moins que, murmura Patrice, à moins que la qualité de cet air puisse être modifiée, et que, par conséquent...»

Il s'arrêta, puis reprit :

« Oui... c'est cela... je me souviens... »

Il dit à Coralie ce qu'il soupçonnait, ou plutôt ce qui s'adaptait si bien à la réalité que le doute n'était plus possible.

Dans le placard du vieux Siméon, il n'avait pas vu seulement cette échelle de corde que le fou avait apportée, mais aussi un rouleau de tuyaux en plomb et alors la conduite de Siméon, depuis l'instant même où ils étaient enfermés, ses allées et venues autour du pavillon, le soin avec lequel il avait bouché tous les interstices, son travail le long du mur et sur le toit, tout s'expliquait de la manière la plus précise. Le vieux Siméon avait tout simplement branché sur un compteur à gaz, placé probablement dans la cuisine, le tuyau qu'il avait ensuite amené contre le mur et couché sur le toit.

C'était donc ainsi, de même qu'avaient péri leurs parents, qu'ils allaient périr, eux, asphyxiés par le gaz d'éclairage.

Tous deux ensemble, ils eurent comme un accès d'effarement, et ils coururent dans la pièce au hasard, se tenant par la main, le cerveau en désordre, sans idées, sans volonté, pareils à de petites choses que secoue la plus violente des tempêtes.

Coralie disait des paroles incohérentes. Patrice, qui la suppliait d'être calme, était lui-même emporté dans la tourmente et impuissant à réagir contre l'épouvantable sensation de détresse que donne le poids des ténèbres où la mort vous guette. On veut fuir. On veut échapper à ce souffle froid qui déjà vous glace la nuque. Il faut fuir, il le faut. Mais où? Par où? Les murailles sont infranchissables et les ténèbres plus dures encore que les murailles.

Ils s'arrêtèrent, épuisés. Un sifflement fusait de quelque part, le léger sifflement qui sort d'un bec de gaz mal fermé. Ayant écouté, ils se rendirent compte que cela venait d'en haut.

Le supplice commençait. Patrice chuchota :

« Il y en a pour une demi-heure, une heure au plus. »

Elle avait repris conscience d'elle-même, et elle répondit :

« Soyons courageux, Patrice.

— Ah! si j'étais seul! mais toi, ma pauvre Coralie... »

Elle dit à voix très basse :

« On ne souffre pas.

— Tu souffriras, toi qui es si faible!

— On souffre d'autant moins qu'on est faible. Et puis, je le sais, nous ne souffrirons pas, mon Patrice. »

Elle semblait tout à coup si sereine qu'à son tour il fut empli d'une grande paix.

Ils se turent, les doigts toujours entrelacés, assis sur un large divan. Ils s'imprégnaient peu à peu du grand

calme qui se dégage des événements que l'on considère pour ainsi dire comme accomplis et qui est de la résignation, de la soumission aux forces supérieures. Des natures comme les leurs ne se révoltent plus lorsque l'ordre du destin est manifeste, et qu'il n'y a plus qu'à obéir et à prier.

Elle entoura le cou de Patrice et prononça :

« Devant Dieu, tu es mon fiancé. Qu'il nous accueille comme il accueillerait deux époux. »

Sa douceur le fit pleurer. Elle sécha ses larmes avec des baisers, et ce fut elle-même qui donna ses lèvres à Patrice.

« Ah ! dit-il, tu as raison, c'est vivre que de mourir ainsi. »

Un silence infini les baigna. Ils sentirent les premières odeurs de gaz qui descendirent autour d'eux, mais ils n'en éprouvèrent point de terreur.

Patrice chuchota :

« Tout se passera comme autrefois jusqu'à la dernière seconde, Coralie. Ta mère et mon père, qui s'aimaient comme nous nous aimons, sont morts aussi dans les bras l'un de l'autre, et les lèvres jointes. Ils avaient décidé de nous unir, et ils nous ont unis. »

Elle murmura :

« Notre tombe sera près de la leur. »

Leurs idées se brouillaient peu à peu et ils pensaient, ainsi qu'on voit à travers une brume croissante. Comme ils n'avaient pas mangé, la faim ajoutait son malaise à la sorte de vertige où leur esprit sombrait insensiblement, et ce vertige, à mesure qu'il augmentait, perdait tout caractère d'inquiétude ou d'anxiété. C'était plutôt une extase, une torpeur, un anéantissement, un repos où ils oubliaient l'horreur de n'être plus bientôt.

La première, Coralie fut prise de défaillance et prononça des paroles de délire qui d'abord étonnèrent Patrice.

« Mon bien-aimé, ce sont des fleurs qui tombent, des roses. Oh ! c'est délicieux ! »

Mais il éprouva, lui aussi, la même béatitude et une même exaltation qui se traduisait par de la tendresse, par de la joie et de l'émotion.

Sans effroi, il la sentit peu à peu fléchir entre ses bras et s'abandonner, et il eut l'impression qu'il la suivait dans un abîme immense, inondé de lumière, où ils planaient tous les deux, en descendant, doucement et sans effort, vers une région heureuse.

Des minutes ou des heures coulèrent. Ils descendaient toujours, lui la portant par la taille, elle un peu renversée, les yeux clos et souriants. Il se souvenait d'images où l'on voit ainsi des couples de dieux qui glissent dans l'azur, et, ivre de clarté et d'air, il faisait de larges cercles au-dessus de la région heureuse.

Cependant, comme il en approchait, il se sentit plus las. Coralie était lourde, sur son bras plié. La descente s'accéléra. Les ondes de lumière s'assombrirent. Il vint un nuage épais, et puis d'autres qui formèrent un tourbillon de ténèbres.

Et soudain, exténué, de la sueur au front et le corps tout grelottant de fièvre, il tomba dans un grand trou noir...

III

UN ÉTRANGE INDIVIDU

Ce n'était pas encore tout à fait la mort. En cet état d'agonie, ce qui persistait de sa conscience mêlait, dans une espèce de cauchemar, les réalités de la vie aux réalités imaginaires du monde nouveau où il se trouvait et qui était celui de la mort.

Dans ce monde, Coralie n'existait plus, ce qui lui causait un chagrin fou. Mais il lui semblait entendre et voir quelqu'un dont la présence se révélait par le passage d'une ombre devant ses paupières baissées.

Ce quelqu'un, il se le représentait, sans aucune raison d'ailleurs, sous l'apparence du vieux Siméon, lequel venait constater la mort de ses victimes, commençait par emporter Coralie, puis re-

venait vers lui, Patrice, l'emportait également et l'étendait quelque part. Et tout cela était si précis que Patrice se demandait s'il n'était pas réveillé.

Ensuite, il s'écoula des heures... ou des secondes. A la fin, Patrice eut l'impression qu'il s'endormait, mais d'un sommeil infernal, durant lequel il souffrait, physiquement et moralement, comme doit souffrir un damné. Il était revenu au fond du trou noir d'où il faisait des efforts désespérés pour sortir, comme un homme tombé à la mer et qui chercherait à regagner la surface. Il traversait ainsi — avec quelles difficultés! — des couches d'eau, dont le poids l'étouffait. Il devait les escalader, en s'accrochant des pieds et des mains à des choses qui glissaient, à des échelles de corde qui, n'ayant pas de points de support, s'affaissaient.

Pourtant les ténèbres devenaient moins épaisses. Un peu de jour glauque s'y mêlait. Patrice se sentait moins oppressé. Il entr'ouvrit les yeux, respira plusieurs fois et vit autour de lui un spectacle qui le surprit : l'embrasure d'une porte ouverte, auprès de laquelle il était couché, en plein air, sur un divan.

Sur un autre divan, à côté de lui, il aperçut Coralie, étendue. Elle remuait et semblait souffrir infiniment.

Il pensa :

« Elle remonte du trou noir... Comme moi, elle s'efforce... Ma pauvre Coralie... »

Entre eux, il y avait un guéridon, et, sur ce guéridon, deux verres d'eau. Très altéré, il en prit un. Mais il n'osa l'avaler. A ce moment, quelqu'un sortit par la porte ouverte qui était, Patrice s'en rendit compte, la porte du pavillon, et ce quelqu'un, Patrice constata que ce n'était pas le vieux Siméon, comme il l'avait cru, mais un étranger qu'il n'avait jamais vu.

Il se dit :

« Je ne dors pas... Je suis sûr que je ne dors pas et que cet étranger est un ami. »

Et il essayait de dire ces choses-là, à haute voix, pour que sa certitude en fût mieux établie. Mais il n'avait pas de force.

Pourtant l'étranger s'approcha de lui et prononça doucement :

« Ne vous fatiguez pas, mon capitaine. Tout va bien. Tenez, il faut boire. »

L'étranger lui présenta alors un des deux verres, que Patrice vida d'un trait, sans défiance, et il fut heureux de voir que Coralie buvait de même.

« Oui, tout va bien, dit-il. Mon Dieu! comme c'est bon de vivre! Coralie est bien vivante, n'est-ce pas? »

Il n'entendit pas la réponse et s'endormit d'un sommeil bienfaisant.

Lorsqu'il se réveilla, la crise était finie, bien qu'il éprouvât encore quelques bourdonnements dans le cerveau et du mal à respirer jusqu'au bout de son souffle. Cependant, il se leva, et il comprit que toutes ses sensations avaient été exactes, qu'il se trouvait à l'entrée du pavillon, que Coralie avait vidé le deuxième verre d'eau et qu'elle dormait paisiblement. Et il répéta, à haute voix :

« Comme c'est bon de vivre! »

Il voulait agir cependant, mais il n'osa pas pénétrer dans le pavillon, malgré les portes ouvertes. Il s'en éloigna, côtoya le cloître réservé aux tombes, puis — et sans but précis, car il ne savait encore la raison de ses actes, ne comprenait absolument rien à ce qui lui arrivait, et marchait au hasard — il revint vers le pavillon, sur l'autre façade, celle qui dominait le jardin, et, tout à coup, s'arrêta.

A quelques mètres en avant de la façade, au pied d'un arbre qui bordait le sentier oblique, un homme était renversé sur une chaise-longue en osier, la tête à l'ombre, les jambes au soleil. Il semblait assoupi. Un livre était entr'ouvert sur ses genoux.

Alors, et seulement alors, Patrice se rendit compte nettement que Coralie et lui avaient échappé à la mort, qu'ils étaient bien vivants tous deux, et que leur sauveur ce devait être cet homme dont le sommeil indiquait un état de sécurité absolue et de conscience satisfaite.

Il l'examina. Mince, les épaules larges, le teint mat, une fine moustache aux lèvres, quelques cheveux gris aux tempes, l'inconnu semblait avoir tout au plus une cinquantaine d'années. La coupe de ses vêtements indiquait un grand souci d'élégance. Patrice se pencha et regarda le titre du volume : *Les Mémoires de Benjamin Franklin*. Il lut aussi les initiales qui ornaient la coiffe d'un chapeau posé sur l'herbe : L. P.

« C'est lui qui m'a sauvé, se dit Pa-

trice, je le reconnais. Il nous a transportés tous les deux hors de l'atelier et il nous a soignés. Mais comment un tel miracle s'est-il produit? Qui nous l'a envoyé? »

Il lui frappa l'épaule. Tout de suite, l'homme fut debout et sa figure s'éclaira d'un sourire.

« Excusez-moi, mon capitaine, mais ma vie est si remplie que, quand j'ai quelques minutes, j'en profite pour dormir... n'importe où... comme Napoléon, n'est-ce pas? Mon Dieu, oui, cette petite ressemblance n'est pas pour me déplaire... Mais c'est assez parler de moi. Et vous, mon capitaine, comment ça va-t-il? Et madame « maman Coralie », son indisposition est finie? Je n'ai pas cru, après avoir ouvert les portes et vous avoir transportés dehors, qu'il fût utile de vous éveiller. J'étais tranquille, j'avais fait le nécessaire. Vous respiriez tous les deux. Le bon air pur se chargerait du reste. »

Il s'interrompit, et, devant l'attitude interloquée de Patrice, son sourire fit place à un rire joyeux.

« Ah! j'oubliais, vous ne me connaissez pas? C'est vrai, la lettre que je vous ai écrite a été interceptée. Il faut donc que je me présente : Don Luis Perenna, d'une vieille famille espagnole, noblesse authentique, papiers en règle... »

Son rire redoubla.

« Mais je vois que cela ne vous dit rien. Sans doute, Ya-Bon m'aura désigné autrement quand il écrivait mon nom sur le mur de cette rue, il y a une quinzaine de jours, un soir? Ah! ah! vous commencez à comprendre... Ma foi, oui, le monsieur que vous appeliez à votre secours... Dois-je prononcer le nom tout crûment?... Allons-y, mon capitaine. Donc, pour vous servir, Arsène Lupin. »

Patrice était stupéfait. Il avait complètement oublié la proposition de Ya-Bon et l'autorisation distraite qu'il avait donnée au Sénégalais de faire appel au fameux aventurier. Et voilà qu'Arsène Lupin était là devant lui, et voilà qu'Arsène Lupin, d'un seul effort de sa volonté, par un miracle incroyable, l'avait retiré, ainsi que Coralie, du fond même de leurs cercueils hermétiquement clos.

Il lui tendit la main et prononça :

« Merci.

— Chut! dit don Luis gaiement. Pas de merci! Une bonne poignée de main, ça suffit. Et l'on peut me serrer la main, croyez-le, mon capitaine. Si j'ai sur la conscience quelques peccadilles, j'ai commis en revanche un certain nombre de bonnes actions qui doivent me gagner l'estime des honnêtes gens... à commencer par la mienne. Donc... »

Il s'interrompit de nouveau, sembla réfléchir, et, tout en prenant Patrice par un des boutons de son dolman, il articula :

« Ne bougez pas... on nous espionne...

— Mais qui?

— Quelqu'un qui se trouve sur le quai, tout au bout du jardin... Le mur n'est pas haut. Il y a une grille en dessus. On regarde à travers les barreaux de cette grille et on cherche à nous voir.

— Comment le savez-vous? Vous tournez le dos au quai, et il y a les arbres en plus.

— Ecoutez.

— Je n'entends rien de spécial.

— Si, le bruit d'un moteur... le moteur d'une auto arrêtée. Or, que ferait une auto arrêtée sur le quai, en face d'un mur auprès duquel il n'y a point d'habitation?

— Et alors, selon vous, qui serait-ce?

— Parbleu! le vieux Siméon.

— Siméon?

— Certes. Il se rend compte si décidément je vous ai sauvés tous les deux.

— Il n'est donc pas fou?

— Fou, lui? Pas plus que vous et moi.

— Cependant...

— Cependant, vous voulez dire que Siméon vous protégeait, que son but était de vous réunir tous les deux, qu'il vous a envoyé la clef du jardin... etc... etc...

— Vous savez tout cela?

— Il le faut bien. Sans quoi, comment vous aurais-je secouru?

— Mais, dit Patrice avec anxiété, si ce bandit revient à la charge, ne devons-nous pas prendre certaines précautions? Retournons au pavillon. Coralie est seule.

— Aucun danger.

— Pourquoi?

— Je suis là. »

La stupeur de Patrice augmentait. Il demanda :

« Siméon vous connaît donc? Il sait donc que vous êtes ici?

— Oui, par une lettre que je vous ai écrite sous le couvert de Ya-Bon et qu'il a interceptée. J'annonçais mon arrivée et il s'est hâté d'agir. Seulement, suivant mon habitude en ces occasions, j'ai avancé mon arrivée de quelques heures, de sorte que je l'ai surpris en pleine action.

— A ce moment, vous ignoriez que ce fût lui l'ennemi... vous ne saviez rien...

— Rien du tout...

— C'était ce matin?

— Non, cet après-midi, à une heure trois quarts. »

Patrice tira sa montre.

« Et il en est quatre. Donc, en deux heures...

— Même pas, il y a une heure que je suis ici.

— Vous avez interrogé Ya-Bon?

— Si vous croyez que j'ai perdu mon temps! Ya-Bon m'a simplement répondu que vous n'étiez pas là, ce qui commençait à l'étonner.

— Alors?

— J'ai cherché où vous étiez.

— Comment?

— J'ai d'abord fouillé votre chambre, et, en fouillant votre chambre, comme je sais le faire, j'ai fini par découvrir qu'il y avait une fente au fond de votre bureau à cylindre, et que cette fente s'ouvrait en regard d'une autre fente pratiquée dans le mur de la pièce voisine. J'ai donc pu attirer le registre sur lequel vous teniez votre journal et prendre connaissance des événements. C'est ainsi, d'ailleurs, que Siméon était au courant de vos moindres intentions. C'est ainsi qu'il a su votre projet de venir ici, en pèlerinage, le 14 avril. C'est ainsi que, la nuit dernière, vous voyant écrire, il a préféré, avant de vous attaquer, savoir ce que vous écriviez. Le sachant, et apprenant, par vous-même, que vous étiez sur vos gardes, il s'est abstenu. Vous voyez combien tout cela est facile. M. Desmalions, inquiet de votre absence, aurait tout aussi bien réussi, mais il aurait réussi... demain.

C'est-à-dire trop tard, fit Patrice.

— Oui, trop tard. Ce n'est pas son affaire, ni celle de la police. Aussi j'aime mieux qu'elle ne s'en mêle pas. J'ai demandé le silence à vos mutilés sur tout ce qui peut leur paraître équivoque. De sorte que, si M. Desmalions vient aujourd'hui, il croira que tout est en ordre. Et puis, tranquille de ce côté, muni par vous des renseignements nécessaires, j'ai, en compagnie de Ya-Bon, franchi la ruelle et pénétré dans ce jardin.

— La porte en était ouverte?

— Non, mais au même moment, Siméon sortait du jardin. Malchance pour lui, n'est-ce pas? et dont j'ai profité hardiment. J'ai mis la main sur la clenche, et nous sommes entrés, sans qu'il osât protester. Et certes il a bien su qui j'étais.

— Mais vous, vous ignoriez alors que ce fût lui l'ennemi.

— Comment, je l'ignorais?... Et votre journal?

— Je ne me doutais pas...

— Mais, mon capitaine, chaque page est une accusation contre lui. Il n'y a pas un incident auquel il n'ait été mêlé, pas un forfait qu'il n'ait préparé!

— En ce cas, il fallait le prendre au collet.

— Et après? A quoi cela m'aurait-il servi? L'aurais-je contraint à parler? Non, c'est en le laissant libre que je le tiendrai le mieux. C'est alors qu'il se perdra. Vous voyez bien, le voilà déjà qui rôde autour de la maison, au lieu de filer. Et puis, j'avais mieux à faire, vous secourir d'abord tous les deux... s'il en était temps encore. Ya-Bon et moi, nous avons donc galopé jusqu'à la porte du pavillon. Elle était ouverte, mais l'autre, celle de l'escalier, était fermée à clef et au verrou. Je tirai les deux verrous, et ce fut un jeu pour nous de forcer la serrure.

« Alors, rien qu'à l'odeur du gaz, j'ai compris. Siméon avait dû brancher un vieux compteur sur quelque conduite extérieure, probablement celle qui alimente les réverbères de la ruelle, et il vous asphyxiait. Il ne nous restait plus qu'à vous sortir tous les deux et à vous donner les soins habituels, massages, tractions, etc. Vous étiez sauvés. »

Patrice demanda :

« Sans doute a-t-il enlevé toute son installation de mort?

— Non. Il se réservait évidemment de revenir et de mettre tout en ordre, afin que son intervention ne pût être établie et que l'on crût à votre suicide... suicide mystérieux, décès sans cause apparente, bref, le même drame d'autrefois, entre votre père et la mère de maman Coralie.

— Vous savez donc quelque chose?...

— Eh quoi, n'ai-je pas des yeux pour lire? Et l'inscription du mur, les révélations de votre père? J'en sais autant que vous, mon capitaine... et peut-être davantage.

— Davantage?

— Mon Dieu, l'habitude... l'expérience. Bien des problèmes, indéchiffrables pour les autres, me semblent à moi les plus simples et les plus clairs du monde. Ainsi...

— Ainsi?... »

Don Luis hésita, puis, à la fin, répondit :

« Non, non... il est préférable que je ne parle pas... L'ombre se dissipera peu à peu. Attendons. Pour l'instant... »

Il prêta l'oreille.

« Tenez, il a dû vous voir. Et, maintenant qu'il est renseigné, il s'en va. »

Patrice s'émut :

« Il s'en va! Vous voyez... Il eût mieux valu s'emparer de lui. Le retrouvera-t-on jamais, le misérable? Pourrons-nous nous venger? »

Don Luis sourit.

« Voilà que vous traitez de misérable l'homme qui veille sur vous depuis vingt ans, et qui vous a rapproché de maman Coralie! Votre bienfaiteur!

— Ah! est-ce que je sais! Tout cela est tellement obscur! Je ne puis que le haïr... Je suis désolé de sa fuite... Je voudrais le torturer, et cependant... »

Il avait eu un geste de désespoir et se tenait la tête entre les mains. Don Luis le réconforta.

« Ne craignez rien. Jamais il n'a été plus près de sa perte qu'à la minute actuelle. Je l'ai sous la main comme cette feuille d'arbre.

— Mais comment?

— L'homme qui conduit son automobile est à moi.

— Quoi? Que dites-vous?

— Je dis que j'ai mis l'un de mes hommes sur un taxi ; que ce taxi, selon mon ordre, rôdait au bas de la ruelle et que Siméon n'a pas manqué de sauter dedans.

— C'est-à-dire que vous le supposez... précisa Patrice, de plus en plus interloqué.

— J'ai reconnu le bruit du moteur au bas du jardin, quand je vous ai averti.

— Et vous êtes sûr de votre homme?

— Certain.

— Qu'importe! Siméon peut se faire conduire loin de Paris, donner un mauvais coup à cet homme... Et alors, quand serons-nous prévenus?

— Si vous croyez que l'on sort de Paris et qu'on se balade sur les grandes routes sans un permis spécial!... Non, s'il quitte Paris, Siméon se fera conduire d'abord à une gare quelconque, et nous le saurons vingt minutes après. Et aussitôt, nous filons.

— Comment?

— En auto.

— Vous avez donc un sauf-conduit, vous?

— Oui, valable pour toute la France.

— Est-ce possible?

— Parfaitement, et un sauf-conduit authentique encore : au nom de don Luis Perenna, signé par le ministre de l'intérieur et contresigné...

— Et contresigné?...

— Par le président de la République. »

L'ahurissement de Patrice se changea tout à coup en une violente émotion. Dans l'aventure terrible où il se trouvait engagé, et où, jusque-là, subissant la volonté implacable de l'ennemi, il n'avait guère connu que la défaite et les affres d'une mort toujours menaçante, il advenait soudain qu'une volonté plus puissante surgissait en sa faveur. Et, brusquement, tout se modifiait. Le destin semblait changer de direction, comme un navire qu'un bon vent imprévu amène vers le port.

« Vraiment, mon capitaine, lui dit don Luis, on croirait que vous allez pleurer, comme maman Coralie. Vous avez les nerfs trop tendus, mon capitaine... Et puis, la faim, peut-être... Il va falloir vous restaurer. Allons... »

Il l'entraîna vers le pavillon à pas lents, en le soutenant, et il prononça, d'une voix un peu grave :

« Sur tout cela, mon capitaine, je vous demande la discrétion la plus absolue. Sauf quelques anciens amis, et sauf Ya-Bon, que j'ai rencontré en Afrique et qui m'a sauvé la vie, personne, en France, ne me connaît sous mon véritable nom. Je m'appelle don Luis Perenna. Au Maroc, où j'ai combattu, j'ai eu l'occasion de rendre service au très sympathique roi d'une nation voisine de la France, et neutre, lequel, bien qu'obligé de cacher ses vrais sentiments, souhaite ardemment notre victoire. Il m'a fait venir, et, comme

conséquence, je lui ai demandé de m'accréditer et d'obtenir pour moi un sauf-conduit. J'ai donc officieusement une mission secrète, qui expire dans deux jours. Dans deux jours, je retourne... d'où je venais et où, pendant la guerre, je sers la France à ma façon... qui n'est pas mauvaise, croyez-le bien, comme on le verra un jour ou l'autre (1). »

Ils arrivaient tous deux près du siège où dormait maman Coralie. Don Luis arrêta Patrice.

« Un mot encore, mon capitaine. Je me suis juré, et j'ai donné ma parole à celui qui a eu confiance en moi, que mon temps, durant cette mission, serait exclusivement consacré à défendre, dans la mesure de mes moyens, les intérêts de mon pays. Je dois donc vous avertir que, malgré toute ma sympathie pour vous, je ne saurais prolonger mon séjour d'une seule minute à partir du moment où j'aurai découvert les dix-huit cents sacs d'or. Je n'ai répondu à l'appel de mon ami Ya-Bon que pour cette unique raison. Lorsque les sacs d'or seront en notre possession, c'est-à-dire au plus tard après-demain soir, je m'en irai. D'ailleurs, les deux affaires sont liées. Le dénouement de l'une sera la conclusion de l'autre. Et maintenant, assez de paroles, assez d'explications, présentez-moi à maman Coralie, et travaillons ! »

Il se mit à rire :

« Pas de mystère avec elle, mon capitaine. Dites-lui mon vrai nom. Je n'ai rien à craindre : Arsène Lupin a toutes les femmes pour lui. »

Quarante minutes plus tard, maman Coralie était dans sa chambre, bien soignée et bien gardée. Patrice avait pris un repas substantiel, tandis que don Luis se promenait sur la terrasse en fumant des cigarettes.

« Ça y est, mon capitaine? Nous commençons? »

Il regarda sa montre.

« Cinq heures et demie. Nous avons encore plus d'une heure de jour ; c'est suffisant.

— Suffisant?... Vous n'avez pas la prétention, je suppose, d'arriver au but en une heure?

— Au but définitif, non, mais au but que je m'assigne, oui... et même avant. Une heure? Pourquoi faire, mon Dieu? Dans quelques minutes, nous serons renseignés sur la cachette de l'or. »

Don Luis se fit conduire à la cave creusée sous la bibliothèque et où Essarès Bey enfermait les sacs d'or jusqu'au moment de leur expédition.

« C'est bien par ce soupirail que les sacs étaient jetés, mon capitaine?

— Oui.

— Pas d'autre issue?

— Pas d'autre que l'escalier qui monte à la bibliothèque et que le soupirail correspondant.

— Lequel ouvre sur la terrasse?

— Oui.

— Donc, c'est clair. Les sacs entraient par le premier et sortaient par le second.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, mon capitaine. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Voyez-vous, le tort qu'on a toujours, c'est d'aller chercher midi à quatorze heures. »

Ils regagnèrent la terrasse. Don Luis se posta près du soupirail et inspecta les alentours immédiats. Ce ne fut pas long. Il y avait, à quatre mètres en avant des fenêtres de la bibliothèque, un bassin rond, orné, à son centre, d'une statue d'enfant qui lançait un jet d'eau par l'entonnoir d'une conque.

Don Luis s'approcha, examina le bassin, et, se penchant, atteignit la statuette qu'il fit tourner sur elle-même, de droite à gauche.

Le piédestal tourna en même temps d'un quart de cercle.

« Nous y sommes, dit-il en se relevant.

— Quoi?

— Le bassin va se vider. »

De fait, très rapidement, l'eau baissa et le fond de la vasque apparut.

Don Luis descendit et s'accroupit. La paroi intérieure était recouverte d'une mosaïque de marbre à larges dessins blancs et rouges, composant ce que l'on appelle une grecque. Au milieu de l'un de ces dessins, s'encastrait un anneau que don Luis souleva et tira. Toute la portion de la paroi que formait l'ensemble du dessin, répondit à cet appel, et s'abattit, laissant un orifice d'environ trente centimètres sur vingt-cinq.

Don Luis affirma :

« Les sacs s'en allaient par là. Seconde étape. On les expédiait de la

(1) Voir le volume précédent : *Les dents du Tigre,* des **Aventures extraordinaires d'Arsène Lupin.**

même manière, au moyen d'un crochet qui glissait sur un fil de fer. Voilà, en haut de cette canalisation, le fil de fer.

— Crebleu! s'écria le capitaine Belval. Mais le fil de fer, nous ne pouvons le suivre!

— Non, mais il nous suffit de savoir où il aboutit. Tenez, mon capitaine, allez jusqu'au bas du jardin, près du mur, en suivant une ligne perpendiculaire à la maison. Là, vous couperez une branche d'arbre un peu haute. Ah! j'oubliais, il me faudra sortir par la ruelle. Vous avez la clef de la porte? Oui? Donnez-la-moi. »

Patrice donna la clef, puis se rendit auprès du mur qui bordait le quai.

« Un peu plus à droite, commanda don Luis. Encore un peu. Bien. Maintenant, attendez. »

Il sortit du jardin par la ruelle, gagna le quai, et, de l'autre côté du mur, appela :

« Vous êtes là, mon capitaine?

— Oui.

— Plantez votre branche d'arbre de façon que je la voie d'ici... A merveille! »

Patrice rejoignit alors don Luis, qui traversa le quai.

Tout le long de la Seine, en contrebas, s'étendent des quais, construits sur la berge même du fleuve, et réservés au cabotage. Les péniches y abordent, déchargent leurs cargaisons, en reçoivent d'autres, et souvent restent amarrées les unes auprès des autres.

A l'endroit où Patrice et don Luis descendaient, par les marches d'un escalier, le quai offrait une série de chantiers, dont l'un, celui auquel ils accédèrent, paraissait abandonné; sans doute depuis la guerre. Il y avait, parmi des matériaux inutiles, plusieurs tas de moellons et de briques, une cabane aux vitres brisées, et le soubassement d'une grue à vapeur. Une pancarte suspendue à un poteau portait cette inscription : « Chantier Berthou, construction ».

Don Luis longea le mur de soutènement, au-dessus duquel le quai formait terrasse.

Un tas de sable en occupait la moitié et l'on apercevait dans le mur, les barreaux d'une grille en fer dont le sable, maintenu par des planches, cachait la partie inférieure.

Don Luis dégagea la grille et dit en plaisantant :

« Avez-vous remarqué que, dans cette aventure, aucune porte n'est fermée... Espérons qu'il en sera de même pour celle-ci. »

L'hypothèse se trouva confirmée, ce qui ne manqua pas, malgré tout, d'étonner don Luis, et ils pénétrèrent dans un de ces réduits où les ouvriers serrent leurs instruments.

« Jusqu'ici, rien d'anormal, murmura don Luis, qui alluma une lampe électrique. Des seaux, des pioches, des brouettes, une échelle... Ah! ah! voilà bien ce que je pensais... Des rails... tout un système de rails à petit écartement... Aidez-moi, capitaine, débarrassons le fond. Parfait... nous y sommes. »

Au ras du sol, et face à la grille, s'ouvrait un orifice rectangulaire exactement semblable à celui du bassin. On apercevait le fil de fer en haut. Une suite de crochets y étaient suspendus.

Don Luis expliqua :

« Donc, ici, arrivée des sacs. Ils tombaient pour ainsi dire dans un de ces petits wagonnets que vous voyez en ce coin. Les rails étaient déployés, la nuit bien entendu, traversaient la berge, et les wagonnets étaient dirigés vers une péniche où ils déchargeaient leur contenu... simple mouvement de bascule!

— De sorte que? ...

— De sorte que l'or de la France s'en allait par là... je ne sais où... à l'étranger.

— Et vous croyez que les dix-huit cents derniers sacs ont été expédiés aussi?

— J'en ai peur.

— Alors, nous arrivons trop tard? »

Il y eut un assez long moment de silence entre les deux hommes. Don Luis réfléchissait. Patrice, bien que déçu par un dénouement qu'il ne prévoyait point, demeurait confondu de l'extraordinaire habileté avec laquelle, en si peu de temps, son compagnon était parvenu à débrouiller une partie de l'écheveau.

Il murmura :

« C'est un vrai miracle. Comment avez-vous pu? »

Sans un mot, don Luis sortit de sa poche le livre que Patrice avait avisé sur ses genoux, *les Mémoires de Benjamin Franklin*, et lui fit signe de lire quelques lignes qu'il montra du doigt.

Ces lignes avaient été écrites durant les dernières années du règne de Louis XVI. Elles disaient :

« Chaque jour, nous allons au village
« de Passy qui touche à mon habita-
« tion, et où l'on prend les eaux dans
« un jardin admirable. Les ruisseaux et
« les cascades y coulent de toutes parts,
« amenés et reconduits par des canaux
« fort bien aménagés.

« Comme on me sait amateur de belle
« mécanique, on m'a montré le bassin
« où toutes les eaux des sources sont
« recueillies. Il suffit de tourner d'un
« quart de cercle vers la gauche un pe-
« tit bonhomme de marbre, et tout s'en
« va, en droite ligne, jusqu'à la Seine,
« par un aqueduc qui s'ouvre dans la
« paroi... »

Patrice ferma le livre. Don Luis expliqua :

« Les choses ont changé depuis, sans doute du fait d'Essarès bey. L'eau s'échappe autrement, et l'aqueduc servait à l'écoulement de l'or. En outre, le lit du fleuve a été resserré. Des quais ont été construits, sous lesquels passe la canalisation. Vous voyez, mon capitaine, que tout cela était facile à trouver, étant donné que ce livre me renseignait. *Doctus cum libro*.

— Oui, certes, mais encore fallait-il le lire, ce livre.

— Un hasard. Je l'ai déniché dans la chambre de Siméon et je l'ai mis dans ma poche, curieux de savoir les raisons pour lesquelles il le lisait. »

Patrice s'écria :

« Eh! c'est justement ainsi qu'il aura découvert, lui également, le secret d'Essarès bey, secret qu'il ignorait. Il a trouvé le livre parmi les papiers de son maître, et il s'est documenté de cette façon. Qu'en pensez-vous? Non? On croirait que vous n'êtes pas de mon avis? Avez-vous quelque idée? »

Don Luis Perenna ne répondit pas. Il regardait le fleuve. Le long des quais et un peu à l'écart du chantier, il y avait une péniche amarrée, où il semblait qu'il n'y eût personne. Mais un mince filet de fumée commençait à monter d'un tuyau qui émergeait du pont.

« Allons donc voir », dit-il.

La péniche portait l'inscription : *La Nonchalante-Troyes*.

Il leur fallut enjamber l'espace qui la séparait du quai et franchir des cordages et des barriques vides dont étaient couvertes les parties plates du pont. Une échelle les conduisit dans une sorte de cabine qui servait de chambre et de cuisine. Un homme s'y trouvait, solide d'aspect, le buste large, les cheveux noirs et bouclés, la figure imberbe. Comme vêtements, une blouse et un pantalon de treillis, sales et rapiécés.

Don Luis lui tendit un billet de vingt francs que l'homme prit avec vivacité.

« Un renseignement, camarade. As-tu vu, ces jours-ci, devant le chantier Berthou, une péniche?

— Oui, une péniche à moteur qui est partie hier.

— Le nom de cette péniche?

— La *Belle-Hélène*. Les gens qui l'habitaient, deux hommes et une femme, étaient des gens de l'étranger qui causaient... je ne sais pas en quelle langue... anglais, je crois, ou espagnol... à moins que... bref, je ne sais pas...

— Le chantier Berthou ne travaille pourtant plus?

— Non, le patron est mobilisé, qu'on m'a dit... et puis les contremaîtres... Tout le monde y passe, n'est-ce pas, même moi. J'attends une convocation... quoique le cœur soit malade.

— Mais si l'on ne travaille plus au chantier, qu'est-ce que ce bateau faisait là?

— Je l'ignore. Cependant, ils ont travaillé toute une nuit. Ils avaient déployé des rails sur le quai. J'entendais les wagonnets, et on chargeait... quoi? j'ignore. Et puis, au petit matin, démarrage.

— Où allaient-ils?

— Ils descendaient la rivière du côté de Mantes.

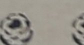
— Merci, camarade, c'est ce que je voulais savoir. »

Dix minutes plus tard, en arrivant à l'hôtel Essarès, Patrice et don Luis trouvaient le chauffeur de l'automobile où Siméon Diodokis avait pris place après sa rencontre avec don Luis. Selon la prévision de don Luis, Siméon s'était fait conduire à une gare, la gare Saint-Lazare, où il avait pris son billet.

« Pour quelle destination? » demanda don Luis.

Le chauffeur répondit :

« Pour Mantes! »



IV

LA « BELLE-HÉLÈNE »

« Pas d'erreur, fit Patrice. L'avertissement même qui fut donné à M. Desmalions que l'or était expédié... la rapidité avec laquelle le travail fut exécuté, de nuit, sans préparatifs et par les gens mêmes du bateau... la nationalité étrangère de ces gens... la direction qu'ils ont prise... tout concorde. Il est probable qu'il y a, entre la cave où on le jetait et le réduit où il aboutissait, une cachette intermédiaire où l'or séjournait, à moins que les dix-huit cents sacs aient pu attendre leur expédition, suspendus les uns derrière les autres le long de la canalisation?...

« Mais cela importe peu. L'essentiel est de savoir que la *Belle-Hélène*, blottie dans quelque coin de banlieue, attendait l'occasion propice. Jadis, Essarès Bey, par prudence, lui lançait un signal à l'aide de cette pluie d'étincelles que j'ai observée. Cette fois-ci, le vieux Siméon, qui continue l'œuvre d'Essarès, sans doute pour son propre compte, a prévenu l'équipage, et les sacs d'or filent du côté de Rouen et du Havre, où quelque vapeur les emmènera vers l'Orient. Après tout, quelques dizaines de tonnes à fond de cale sous une couche de charbon, ce n'est rien. Qu'en dites-vous? Nous y sommes, n'est-ce pas? Pour moi, il y a là une certitude...

« Et Mantes, cette ville pour laquelle il a pris son billet et vers laquelle navigue la *Belle-Hélène*? Est-ce clair? Mantes, où il rattrapera sa cargaison d'or, et où il s'embarquera sous quelque déguisement de matelot... Ni vu ni connu... L'or et le bandit s'évanouissent. Qu'en dites-vous? Pas d'erreur? »

Cette fois encore, don Luis ne répondit pas. Cependant, il devait acquiescer aux idées de Patrice, car, au bout d'un instant, il déclara :

« Soit, j'y vais. Nous verrons bien... »

Et il dit au chauffeur :

« File au garage, et ramène la quatre-vingts chevaux. Avant une heure, je veux être à Mantes. Quant à vous, mon capitaine...

— Quant à moi, je vous accompagne.

— Et qui gardera?...

— Maman Coralie? Quel danger court-elle? Personne ne peut plus l'attaquer maintenant. Siméon a manqué son coup et ne songe qu'à sa sûreté personnelle... et à ses sacs d'or.

— Vous insistez?

— Absolument.

— Vous avez peut-être tort. Mais enfin, cela vous regarde. Partons... Ah! cependant, une précaution... »

Il appela :

« Ya-Bon! »

Le Sénégalais accourut.

Si Ya-Bon éprouvait pour Patrice un attachement de bête fidèle, il semblait professer à l'égard de don Luis un culte religieux. Le moindre geste de l'aventurier le plongeait dans l'extase. Il ne cessait pas de rire en présence du grand chef.

« Ya-Bon, tu vas tout à fait bien? Ta blessure est finie? Plus de fatigue? Parfait. En ce cas, suis-moi. »

Il le conduisit jusqu'au quai, un peu à l'écart du chantier Berthou.

« Dès neuf heures, ce soir, tu prendras la garde ici, sur ce banc. Tu apporteras de quoi manger et boire, et tu surveilleras particulièrement ce qui se passe là, en contre-bas. Que se passera-t-il? Peut-être rien du tout. N'importe, tu ne bougeras pas avant que je sois revenu... à moins... à moins qu'il ne se passe quelque chose... auquel cas tu agiras en conséquence. »

Il fit une pause et reprit :

« Surtout, Ya-Bon, méfie-toi de Siméon. C'est lui qui t'a blessé. Si tu l'apercevais, saute-lui à la gorge... et amène-le-ici... Mais ne le tue pas, fichtre! Pas de blague, hein! Je ne veux pas que tu me livres un cadavre... mais un homme vivant. Compris, Ya-Bon? »

Patrice s'inquiéta :

« Vous craignez donc quelque chose de ce côté? Voyons, c'est inadmissible, puisque Siméon est parti...

— Mon capitaine, dit don Luis,

« Vous allez rester, mon capitaine, fit don Luis.

— Pourtant, protesta Patrice, l'ennemi ne semble pas sur ses gardes. Il ne se retourne pas.

— Il vaut mieux être prudent, mon capitaine. Mais quel dommage que nous ne puissions pas prendre connaissance du papier que Siméon a écrit.

— Et si je rejoignais...

— Si vous rejoigniez la dame? Non, non, mon capitaine. Sans vous offenser, vous n'êtes pas de force. C'est tout juste si moi-même... »

Il s'éloigna.

Patrice attendit. Quelques barques montaient ou descendaient la rivière. Machinalement, il regardait leurs noms. Et, tout à coup, une demi-heure après l'instant où don Luis l'avait quitté, il entendit la cadence très nette, le martèlement rythmé d'un de ces forts moteurs que l'on a, depuis quelques années, adaptés à certaines péniches.

De fait, une péniche débouchait au détour de la rivière. Quand elle passa devant lui, il lut distinctement, et avec quelle émotion : *Belle-Hélène!*

Elle glissait assez rapidement, dans un fracas d'explosions régulières. Elle était épaisse, ventrue, lourde, et assez profondément enfoncée, bien qu'elle ne semblât porter aucune cargaison.

Patrice vit deux mariniers, assis, et qui fumaient distraitement. Amarrée derrière, une barque flottait.

La péniche s'éloigna et atteignit le tournant.

Patrice attendit encore une heure avant que don Luis fût de retour. Il lui dit aussitôt :

« Eh bien! la *Belle-Hélène*?

— A deux kilomètres d'ici, ils ont détaché leur barque et sont venus chercher Siméon.

— Alors il est parti avec eux?

— Oui.

— Sans se douter de rien?

— Vous m'en demandez un peu trop, mon capitaine.

— N'importe! la victoire est gagnée. Avec l'auto, nous allons les rattraper, les dépasser, et, à Vernon, par exemple, prévenir les autorités, militaires et autres, afin qu'elles procèdent à l'arrestation, à la saisie...

— Nous ne préviendrons personne, mon capitaine. Nous procéderons nous-mêmes à ces petites opérations.

— Nous-mêmes? Comment? Mais... »

Les deux hommes se regardèrent. Patrice n'avait pu dissimuler la pensée qui s'était présentée à son esprit.

Don Luis ne se fâcha pas.

« Vous avez peur que je n'emporte les trois cents millions? Bigre, c'est un paquet difficile à cacher dans un veston.

— Cependant, dit Patrice, puis-je vous demander quelles sont vos intentions à cet égard?

— Vous le pouvez, mon capitaine; mais permettez-moi de retarder ma réponse jusqu'au moment où nous aurons réussi. A l'heure présente, il faut d'abord retrouver la péniche. »

Ils revinrent à l'hôtel des Trois-Empereurs, et repartirent en auto dans la direction de Vernon. Cette fois, tous deux se taisaient.

La route rejoignait le fleuve quelques kilomètres plus loin, au bas de la côte escarpée qui commence à Rosny. Au moment où ils arrivaient à Rosny, la *Belle-Hélène* entrait déjà dans la grande boucle au sommet de laquelle se trouve la Roche-Guyon et qui revient vers la route nationale à Bonnières. Il lui fallait au moins trois heures pour effectuer ce trajet, tandis que l'auto, escaladant la colline, et coupant droit, débouchait dans Bonnières quinze minutes après.

Ils traversèrent le village.

Un peu plus loin, à droite, il y avait une auberge. Don Luis s'y arrêta et dit à son chauffeur :

« Si, à minuit, nous ne sommes pas revenus, retourne à Paris. Vous m'accompagnez, capitaine? »

Patrice le suivit vers la droite et ils aboutirent, par un petit chemin, aux berges du fleuve qu'ils suivirent durant un quart d'heure. Enfin, don Luis trouva ce qu'il semblait chercher, une barque, attachée à un pieu, non loin d'une villa dont les volets étaient clos.

Don Luis défit la chaîne.

Il était environ sept heures du soir La nuit venait rapidement, mais un beau clair de lune illuminait l'espace.

« Tout d'abord, dit don Luis, un mot d'explication. Nous allons guetter la péniche, qui débouchera sur le coup de dix heures. Elle nous rencontrera en travers du fleuve et, à la lueur de la lune... ou de ma lampe électrique, nous lui ordonnerons de stopper, ce à quoi, sans doute, étant donné votre uniforme, elle obéira. Alors nous montons.

— Si elle n'obéit pas.

— C'est l'abordage. Ils sont trois, mais nous sommes deux. Donc...

— Et après?

— Après? Il y a tout lieu de croire que les deux hommes de l'équipage ne sont que des comparses, au service de Siméon, mais ignorants de ses actes, et ne sachant pas la nature de la cargaison. Siméon réduit à l'impuissance, eux-mêmes payés largement par moi, ils conduiront la péniche où je voudrai. Mais — et c'est là que je voulais en venir, mon capitaine — je dois vous avertir que je ferai de cette péniche ce qu'il me plaira. J'en livrerai le chargement à l'heure qui me conviendra. C'est mon butin, ma prise. Personne n'a de droit sur elle que moi. »

L'officier se cabra :

« Cependant, je ne puis accepter un tel rôle...

— En ce cas, donnez-moi votre parole d'honneur que vous garderez un secret qui ne vous appartient pas. Et alors, bonsoir, chacun de son côté. Je vais seul à l'abordage et vous retournez à vos affaires. Notez d'ailleurs que je n'exige nullement une réponse immédiate. Vous avez tout le temps de réfléchir et de prendre la décision que vous dicteront vos intérêts et vos très honorables scrupules.

— Pour ma part, excusez-moi, mais je vous ai confié mes petites faiblesses : quand les circonstances m'accordent un peu de répit, j'en profite pour dormir. « *Carpe sumnum* », a dit le poète. Bonsoir, mon capitaine. »

Et, sans un mot de plus, don Luis s'enveloppa dans son manteau, sauta dans la barque, et s'y coucha.

Patrice avait dû faire un violent effort pour refréner sa colère. Le calme ironique de don Luis, son intonation polie, où il y avait un peu de persiflage, lui donnaient d'autant plus sur les nerfs qu'il subissait l'influence de cet homme étrange, et qu'il se reconnaissait incapable d'agir sans son assistance. Et puis, comment oublier que don Luis lui avait sauvé la vie, ainsi qu'à Coralie?

Les heures passèrent. L'aventurier dormait dans la nuit fraîche. Patrice hésitait, cherchant un plan de conduite qui lui permît d'atteindre Siméon et de se débarrasser de cet ennemi implacable en empêchant don Luis de mettre la main sur l'énorme trésor. Il s'effarait d'être complice. Et pourtant, lorsque les premiers battements du moteur se firent entendre au loin et que don Luis s'éveilla, Patrice était auprès de lui, prêt à l'action.

Ils n'échangèrent aucune parole. Une horloge de village sonna onze heures. La *Belle-Hélène* avançait.

Patrice sentait grandir son émotion. La *Belle-Hélène* c'était la capture de Siméon, les millions repris, Coralie hors de danger, la fin du plus abominable cauchemar, l'œuvre d'Essarès à jamais abolie. Le moteur tapait, de plus en plus près. Son rythme régulier et puissant s'élargissait sur la Seine immobile. Don Luis avait pris les avirons et ramait vigoureusement pour gagner le milieu du fleuve.

Et tout à coup on vit au loin une masse noire qui surgissait dans la lumière blanche. Encore douze ou quinze minutes, et elle était là.

« Voulez-vous que je vous aide? murmura Patrice. On dirait que le courant vous entraîne et que vous avez du mal à vous redresser.

— Aucun mal, dit don Luis qui se mit à fredonner.

— Mais enfin... »

Patrice était stupéfait. La barque avait viré sur place et revenait vers la berge.

« Mais enfin... mais enfin... répéta-t-il... Enfin quoi? vous lui tournez le dos... Quoi? vous renoncez?... Je ne comprends pas... ou plutôt, c'est que nous ne sommes que deux, n'est-ce pas? deux contre trois... et vous craignez?... Est-ce cela? »

D'un bond, don Luis sauta sur la rive, et tendit la main à Patrice.

Celui-ci le repoussa et grogna :

« M'expliquerez-vous?...

— Trop long, répondit don Luis. Une seule question : ce livre que j'ai trouvé dans la chambre du vieux Siméon, les *Mémoires de Benjamin Franklin*, l'aviez-vous aperçu lors de vos investigations?

— Sacrebleu! il me semble que nous avons autre chose...

— Question urgente, capitaine.

— Eh bien! non, il n'y était pas.

— Alors, dit don Luis, c'est bien ça, nous sommes roulés, ou plutôt, pour être juste, j'ai été roulé. En route, mon capitaine, et rondement. »

Patrice n'avait pas bougé de la barque. D'un coup brusque, il la re-

poussa et saisit la rame en marmottant :

« Nom de Dieu ! je crois qu'il se fiche de moi, le client ! »

Et, à dix mètres du bord, déjà, il s'écria :

« Si vous avez peur, j'irai seul. Besoin de personne ! »

Don Luis répondit :

« A tout à l'heure, mon capitaine, je vous attends à l'auberge. »

L'expédition de Patrice ne se heurta à aucune difficulté. Au premier ordre qu'il lança d'une voix impérieuse, la *Belle-Hélène* stoppa, de sorte que l'abordage s'effectua de la manière la plus paisible.

Les deux mariniers, des hommes d'un certain âge, originaires de la côte basque et auxquels il se présenta comme agent délégué par l'autorité militaire, lui firent visiter leur péniche.

Il n'y trouva pas le vieux Siméon et pas davantage le plus petit sac d'or. La cale était à peu près vide.

L'interrogatoire fut bref.

« Où allez-vous?

— A Rouen. On est réquisitionné par le service de ravitaillement.

— Mais vous avez pris quelqu'un en cours de route?

— Oui, à Mantes.

— Son nom?

— Siméon Diodokis.

— Qu'est-il devenu?

— Il s'est fait descendre un peu après pour reprendre le train.

— Que voulait-il?

— Nous payer.

— De quoi?

— D'un chargement que nous avions fait à Paris il y a deux jours.

— Des sacs?

— Oui.

— De quoi?

— Nous ne savons pas. On nous payait bien. Ça suffisait.

— Et où est-il, ce chargement?

— Nous l'avons passé la nuit dernière à un petit vapeur qui nous a accosté en aval de Poissy.

— Le nom de ce vapeur?

— Le *Chamois*. Six hommes d'équipage.

— Et où est-il?

— En avant. Il filait vite. Il doit être plus loin que Rouen. Siméon Diodokis va le rejoindre.

— Depuis quand connaissez-vous Siméon Diodokis?

— C'était la première fois qu'on le voyait. Mais on le savait au service de M. Essarès.

— Ah ! vous avez travaillé pour M. Essarès?

— Plusieurs fois... Le même travail et le même voyage.

— Il vous faisait venir au moyen d'un signal?

— Une vieille cheminée d'usine qu'il allumait.

— Toujours des sacs?

— Oui, des sacs. On ne savait pas quoi. Il payait bien. »

Patrice n'en demanda pas davantage. En hâte il redescendit dans sa barque, regagna la rive et trouva don Luis attablé devant un souper confortable.

« Vite, dit-il. La cargaison est à bord d'un vapeur, le *Chamois,* que nous rattraperons entre Rouen et le Havre. »

Don Luis se leva et tendit à l'officier un paquet enveloppé de papier blanc.

« Voilà deux sandwiches, mon capitaine. La nuit va être dure. Je regrette bien que vous n'ayez pas dormi comme moi. Filons et, cette fois, je prends le volant. Ça va ronfler. Asseyez-vous près de moi, mon capitaine. »

Ils montèrent tous deux dans l'auto, ainsi que le chauffeur. Mais, à peine sur la route, Patrice s'écria :

« Eh ! dites donc, attention ! Pas de ce côté ! Nous retournons sur Mantes et sur Paris.

— C'est bien ce que je veux, ricana don Luis.

— Hein? Quoi? Sur Paris?

— Evidemment.

— Ah ! non ! non ! Cela devient un peu trop raide. Puisque je vous dis que les deux mariniers...

— Vos mariniers? Des fumistes.

— Ils m'ont affirmé que le chargement...

— Le chargement? Une charge.

— Mais enfin, le *Chamois*...

— Le *Chamois?* Un bateau. Je vous répète que nous sommes roulés, mon capitaine, roulés jusqu'à la gauche ! Le vieux Siméon est un bonhomme prodigieux ! Voilà un adversaire, le vieux Siméon ! On s'amuse avec lui ! Il m'a tendu un traquenard où je m'embourbais jusqu'au cou. A la bonne heure ! Seulement n'est-ce pas? la meilleure plaisanterie a des limites. Fini de rire !

— Cependant.

— Vous n'êtes pas content, mon capi-

taine? Après la *Belle-Hélène*, vous voulez attaquer le *Chamois?* A votre aise, vous descendrez à Mantes. Seulement, je vous en préviens, Siméon est à Paris, avec trois ou quatre heures d'avance sur nous. »

Patrice frissonna. Siméon à Paris! à Paris, où Coralie se trouvait. Il ne protesta plus, et don Luis continuait :

« Ah! le gueux! a-t-il bien joué sa partie? Un coup de maître, les *Mémoires de Franklin!*... Connaissant mon arrivée, il s'est dit : « Arsène Lupin? Voilà « un gaillard dangereux, capable de « débrouiller l'affaire et de me mettre « dans sa poche ainsi que les sacs d'or. « Pour me débarrasser de lui, un seul « moyen : faire en sorte qu'il s'élance « sur la vraie piste, et d'un tel élan « qu'il ne s'aperçoive pas de la minute « psychologique où la vraie piste de« vient une fausse piste. » Hein? Est-ce fort cela? Et alors, c'est le volume de Franklin tendu comme un appât, c'est la page qui s'ouvre toute seule, à l'endroit voulu, c'est mon inévitable et facile découverte de la canalisation, c'est le fil d'Ariane qui m'est offert en toute obligeance et que je suis docilement, conduit par la main même de Siméon, depuis la cave jusqu'au sentier Berthou. Et, jusque-là, tout est bien. Mais à partir de là, attention! Au chantier de Berthou, personne. Seulement, à côté, une péniche, donc une possibilité de renseignement, donc la certitude que je me renseignerai. Et je me renseigne. Et une fois renseigné, je suis perdu.

— Mais alors, cet homme?...

— Eh! oui, un complice de Siméon, lequel Siméon, se doutant bien qu'il serait suivi jusqu'à la gare Saint-Lazare, me fait ainsi donner par deux fois la direction de Mantes.

« A Mantes, la comédie continue. La *Belle-Hélène* passe, avec la double charge de Siméon et des sacs d'or; nous courons après la *Belle-Hélène*. Bien entendu, sur la *Belle-Hélène*, rien, ni Siméon, ni sacs d'or. « Courez donc après le *Chamois*. Nous avons transbordé tout cela sur le *Chamois*. » Nous courons après le *Chamois*, jusqu'à Rouen, jusqu'au Havre, jusqu'au bout du monde, et, bien entendu, poursuite vaine, puisque le *Chamois* n'existe pas. Mais nous croyons *mordicus* qu'il existe et qu'il a échappé à nos investigations. Et alors, le tour est joué. Les millions sont partis. Siméon a disparu. Et nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est de nous résigner et d'abandonner nos recherches. Vous entendez, l'abandon de nos recherches, voilà le but du bonhomme. Et ce but, il l'aurait atteint si... »

L'auto marchait à toute allure. De temps en temps, avec une adresse inouïe, don Luis l'arrêtait net. Un poste de territoriaux. Demande de sauf-conduit. Puis un bond en avant, et de nouveau la course folle, vertigineuse.

« Si... quoi?... demanda Patrice à moitié convaincu. Quel est l'indice qui vous a mis sur la voie?

— La présence de cette femme à Mantes. Indice vague d'abord. Mais, tout à coup, je me suis souvenu que, dans la première péniche, la *Nonchalante*, l'individu qui nous a donné ces renseignements... vous vous rappelez... le chantier Berthou! Eh bien, en face de cet individu... j'avais eu l'impression bizarre... inexplicable, que j'étais peut-être en face d'une femme déguisée. Cette impression a surgi de nouveau en moi. J'ai fait le rapprochement avec la femme de Mantes... Et puis... et puis, ce fut un coup de lumière... »

Don Luis réfléchit, et, à voix basse, il reprit :

« Mais qui diable ça peut-il bien être que cette femme-là? »

Il y eut un silence, et Patrice prononça instinctivement :

« Grégoire, sans doute...

— Hein? Que d'tes-vous? Grégoire?

— Ma foi, puisque ce Grégoire est une femme.

— Voyons, quoi! Qu'est-ce que vous chantez-là?

— Evidemment... Rappelez-vous... C'est ce que les complices m'ont révélé, le jour où je les ai fait arrêter, sur la terrasse d'un café.

— Comment! mais votre journal n'en souffle pas mot!

— Ah!... en effet... j'ai oublié ce détail.

— Un détail! il appelle ça un détail. Mais c'est de la dernière importance, mon capitaine! Si j'avais su, j'aurais deviné que ce batelier n'était autre que Grégoire, et nous ne perdions pas toute une nuit. Nom d'un chien, vous en avez de bonnes, mon capitaine! »

Mais ceci ne pouvait altérer la bonne humeur de don Luis. A son tour, et,

tandis que Patrice, assailli de pressentiments, devenait plus sombre, à son tour, il chantait victoire.

« A la bonne heure! La bataille prend de la gravité! Aussi, vraiment, c'était trop commode, et voilà pourquoi j'étais maussade, moi, Lupin! Est-ce que les choses marchent ainsi dans la réalité? Est-ce que tout s'enchaîne avec cette rigueur? Franklin, le canal d'or, la filière ininterrompue, les pistes qui se révèlent toutes seules, le rendez-vous à Mantes, la *Belle-Hélène*, non, tout cela me gênait. Trop de fleurs, madame, n'en jetez plus! Et puis aussi, cette fuite de l'or sur une péniche!... Bon en temps de paix, mais durant la guerre, en plein régime de sauf-conduits, de bateaux patrouilleurs, de visites, de prises... Comment se fait-il qu'un bonhomme comme Siméon risque un pareil voyage? Non, je me méfiais, et c'est pour cela, mon capitaine, qu'à tout hasard j'ai mis Ya-Bon de faction devant le chantier Berthou. Une idée comme ça... Ce chantier me semblait bien au centre de l'aventure! Hein? ai-je eu raison? Et M. Lupin a-t-il perdu son flair? Mon capitaine, je vous confirme mon départ pour demain soir. D'ailleurs, je vous l'ai dit, il le faut : vainqueur ou vaincu, je m'en vais... Mais nous vaincrons... Tout s'éclaircira... Plus de mystère... Pas même celui du triangle d'or... Ah! je ne prétends pas vous apporter un beau triangle en métal précieux. Non, il ne faut pas se laisser éblouir par les mots. C'est peut-être une disposition géométrique des sacs d'or, un entassement en forme de triangle... ou bien le trou dans la terre qui est creusé de la sorte. N'importe, on l'aura! Et les sacs d'or seront à nous! Et Patrice et Coralie iront devant M. le maire, et ils recevront ma bénédiction, et ils auront beaucoup d'enfants! »

On arrivait aux portes de Paris. Patrice, qui devenait de plus en plus soucieux, demanda :

« Ainsi donc, vous croyez qu'il n'y a plus rien à craindre?

— Oh! oh! je ne dis pas cela, le drame n'est pas fini. Après la grande scène du troisième acte, que nous appellerons la scène de l'oxyde de carbone, il y aura sûrement un quatrième acte, et peut-être un cinquième. L'ennemi n'a pas désarmé, fichtre! »

On longeait les quais.

« Descendons ici », fit don Luis.

Il donna un léger coup de sifflet, qu'il répéta trois fois.

« Aucune réponse, murmura-t-il, Ya-Bon n'est plus là. La lutte a commencé.

— Mais Coralie...

— Que craignez-vous pour elle? Siméon ignore son adresse. »

Au chantier Berthou, personne. Sur le quai en contre-bas, personne. Mais, au clair de la lune, on apercevait l'autre péniche, la *Nonchalante*.

« Allons-y, dit don Luis. Cette péniche est-elle l'habitation ordinaire de la dénommée Grégoire? Et y est-elle déjà revenue, nous croyant sur la route du Havre? Je l'espère. En tout cas, Ya-Bon a dû passer par là et, sans doute, laisser quelque signal. Vous venez, capitaine?

— Voilà. Seulement, c'est étrange comme j'ai peur!

— De quoi? fit don Luis, qui était assez brave pour comprendre cette impression.

— De ce que nous allons voir...

— Ma foi, peut-être rien. »

Chacun alluma sa lampe de poche et tâta la crosse de son revolver.

Ils franchirent la planche qui reliait le bateau à la berge. Quelques marches. La cabine.

La porte en était fermée.

« Eh! camarade, il faudrait ouvrir. »

Aucune réponse. Ils se mirent alors en devoir de la démolir, ce qui leur fut difficile, car elle était massive et n'avait rien d'une porte habituelle de cabine. Enfin, elle céda.

« Crebleu! fit don Luis, qui avait pénétré le premier, je ne m'attendais pas à celle-là!

— Quoi?

— Regardez... Cette femme qu'on nommait Grégoire... Elle semble morte... »

Elle était renversée sur un petit lit de fer, sa blouse d'homme échancrée, la poitrine découverte. La figure gardait une expression de frayeur extrême. Le désordre de la cabine indiquait que la lutte avait été furieuse.

« Je ne me suis pas trompé. Voici tout près d'elle les vêtements qu'elle portait à Mantes. Mais qu'y a-t-il, capitaine? »

Patrice avait étouffé un cri.

« Là... en face de nous... au-dessous de la fenêtre... »



AU PREMIER ORDRE QU'IL LANÇA D'UNE VOIX IMPÉRIEUSE,
LA « BELLE HÉLÈNE » STOPPA. (p. 30.)



C'était une petite fenêtre qui donnait sur le fleuve. Les carreaux en étaient cassés.

« Eh bien ! fit don Luis. Quoi? Oui, en effet, quelqu'un a dû être jeté par là...

— Ce voile... Ce voile bleu... bégaya Patrice, c'est son voile d'infirmière... le voile de Coralie... »

Don Luis s'irrita :

« Impossible ! Voyons, personne ne connaissait son adresse.

— Cependant...

— Cependant, quoi? Vous ne lui avez pas écrit? Vous ne lui avez pas télégraphié?

— Si... Je lui ai télégraphié... de Mantes...

— Qu'est-ce que vous dites? Mais alors... Voyons, voyons... c'est de la folie... Vous n'avez pas fait cela !

— Si...

— Vous avez télégraphié du bureau de poste de Mantes?

— Oui.

— Et il y avait quelqu'un dans ce bureau de poste?

— Oui, une femme.

— Laquelle? Celle qui est là, assassinée?

— Oui.

— Mais elle n'a pas lu ce que vous écriviez?

— Non, mais j'ai recommencé deux fois ma dépêche.

— Et le brouillon, vous l'avez jeté au hasard, par terre... De sorte que le premier venu... Ah ! vraiment, vous avouerez, mon capitaine... »

Patrice était déjà loin. A toute vitesse, il courait vers l'auto.

Une demi-heure plus tard, il revenait avec deux télégrammes en main, deux télégrammes trouvés sur la table de Coralie.

Le premier, envoyé par lui, contenait ces mots :

« *Tout va bien... Soyez tranquille et ne sortez pas. Vous envoie ma tendresse.* — CAPITAINE PATRICE. »

Le second, envoyé évidemment par Siméon, était ainsi conçu :

« *Evénements graves. Projets modifiés. Nous revenons. Vous attends ce soir neuf heures à la petite porte de votre jardin.* — CAPITAINE PATRICE. »

Cette seconde dépêche, Coralie l'avait reçue à huit heures. Elle était partie aussitôt.

V

LE QUATRIÈME ACTE

« Mon capitaine, nota don Luis, cela fait à votre actif deux jolies gaffes. La première, c'est de ne m'avoir pas prévenu que Grégoire était une femme. La seconde... »

Mais don Luis vit l'officier dans un tel état d'abattement qu'il n'acheva pas son réquisitoire. Il lui posa la main sur l'épaule et prononça :

« Allons, mon capitaine, ne vous déballez pas. La situation est moins mauvaise que vous ne croyez. »

Patrice murmura :

« Pour échapper à cet homme, Coralie s'est jetée par cette fenêtre. »

Don Luis haussa les épaules.

« Maman Coralie est vivante... entre les mains de Siméon, mais vivante.

— Eh ! qu'en savez-vous? Et puis, quoi, entre les mains de ce monstre, n'est-ce pas la mort, l'horreur même de la mort?

— C'est la menace de la mort. Mais c'est la vie, si nous arrivons à temps. Et nous arriverons.

— Vous avez une piste?

— Pensez-vous que je me sois croisé les bras? Et qu'une demi-heure n'ait pas suffi à un vieux routier comme moi pour déchiffrer les énigmes qui me sont posées dans cette cabine?

— Alors, allons-nous-en, s'écria Patrice déjà prêt à la lutte. Courons à l'ennemi.

— Pas encore, dit don Luis, qui continuait à chercher autour de lui. Ecoutez-moi. Voici ce que je sais, mon capitaine, et je vous le dirai sèchement,

sans essayer de vous éblouir par mes déductions, sans même vous dire les toutes petites choses qui me servent de preuves. La réalité toute nue. Un point, c'est tout. Donc...

— Donc?

— Maman Coralie est venue à neuf heures au rendez-vous. Siméon s'y trouvait avec sa complice. A eux deux, ils l'ont attachée et bâillonnée, et ils l'ont portée jusqu'ici. Remarquez qu'à leurs yeux la retraite était sûre, puisque, selon toute certitude, vous et moi n'avions pas découvert le piège. Cependant, il est à présumer que c'était une retraite provisoire, adoptée pour une partie de la nuit, et que Siméon comptait laisser maman Coralie aux mains de sa complice et se mettre en quête d'un refuge définitif, d'une prison. Mais heureusement — et de cela je conçois quelque fierté — Ya-Bon était là, Ya-Bon, perdu dans l'obscurité, veillait de son banc. Il dut voir ces gens traverser le quai, et, sans doute, de loin, reconnaître la démarche de Siméon.

« Aussitôt, poursuite, Ya-Bon saute sur le pont de la péniche, et il arrive ici en même temps que les deux agresseurs, et avant qu'ils aient pu s'y enfermer. Quatre personnes dans cette pièce exiguë, en pleine obscurité, ce dut être une bousculade effrayante. Je connais Ya-Bon en ces cas-là, il est terrible. Par malheur, ce ne fut pas Siméon qu'il accrocha au bout de sa main qui ne pardonne pas, ce fut... ce fut cette femme. Siméon en profita. Il n'avait pas lâché Coralie. Il la prit dans ses bras, remonta, la jeta au haut des marches, puis revint enfermer à clef les combattants.

— Vous croyez?... Vous croyez que c'est Ya-Bon, et non pas Siméon, qui a tué cette femme?

— Certain. S'il n'y avait pas d'autres preuves, il y a celle-ci, cette fracture du larynx, qui est la marque même de Ya-Bon. Ce que je ne comprends pas, c'est la raison pour laquelle Ya-Bon, son adversaire hors de combat, n'a pas renversé la porte d'un coup d'épaule afin de courir après Siméon. Je suppose qu'il a été blessé et qu'il n'a pas pu fournir l'effort nécessaire. Je suppose aussi que la femme n'est pas morte sur-le-champ, et qu'elle aura parlé, et parlé contre Siméon, qui l'avait abandonnée au lieu de la défendre. Toujours est-il que Ya-Bon cassa les carreaux...

— Pour se jeter dans la Seine, blessé, avec un seul bras? objecta Patrice.

— Nullement. Il y a un rebord tout le long de cette fenêtre. Il put y prendre pied et s'en aller par là.

— Soit, mais il avait bien dix minutes, vingt minutes de retard sur Siméon.

— Qu'importe, si cette femme a eu le temps avant de mourir, de lui dire où Siméon se réfugiait?

— Comment le savoir?

— C'est ce que je cherche depuis que nous bavardons, mon capitaine... et c'est ce que je viens de découvrir.

— Ici?

— A l'instant, et je n'attendais pas moins de Ya-Bon. Cette femme lui a indiqué un endroit de la cabine — tenez, sans doute ce tiroir, laissé ouvert — où se trouvait une carte de visite portant une adresse. Ya-Bon l'a prise, cette carte, et, pour me prévenir, l'a épinglée sur ce rideau. Je l'avais déjà vue mais c'est seulement à la minute que j'ai remarqué l'épingle qui la tenait. Une épingle en or avec laquelle j'ai moi-même accroché sur la poitrine de Ya-Bon la croix du Maroc.

— Et cette adresse?

— Amédée Vacherot, 18, rue Guimard. La rue Guimard est toute proche, ce qui confirme le renseignement. »

Ils s'en allèrent aussitôt, laissant le cadavre de la femme. Comme le dit don Luis, la police se débrouillerait.

En traversant le chantier Berthou, ils jetèrent un coup d'œil dans le réduit, et don Luis remarqua :

« Il manque une échelle. Retenons ce détail. Siméon a dû passer par là, et Siméon commence, lui aussi, à faire des gaffes. »

L'auto les conduisit rue Guimard, petite rue de Passy, dont le numéro 18 est une vaste maison de rapport, de construction déjà ancienne et à la porte de laquelle ils sonnèrent, à deux heures du matin.

On mit longtemps à leur ouvrir et lorsqu'ils franchirent la voûte cochère le concierge sortit la tête de sa loge.

« Qui est là?

— Nous avons absolument besoin de voir M. Amédée Vacherot.

— C'est moi.

— C'est vous?

— Oui, moi, le concierge. Mais de quel droit?

— Ordre de la préfecture, dit don Luis, qui exhiba une médaille quelconque. »

Ils entrèrent dans la loge.

Amédée Vacherot était un petit vieillard, à figure honnête, à favoris blancs, qui avait l'aspect d'un bedeau.

« Répondez nettement, ordonna don Luis d'une voix rude, et pas de faux détours, n'est-ce pas? Nous cherchons le sieur Siméon Diodokis. »

Le concierge s'effara.

« Pour lui faire du mal? Si c'est pour lui faire du mal, inutile de m'interroger. J'aimerais mieux la mort à petit feu que de nuire à ce bon M. Siméon. »

Le ton de don Luis se radoucit.

« Lui faire du mal? Au contraire, nous le cherchons pour lui rendre service, pour le préserver d'un grand danger.

— Un grand danger, s'écria M. Vacherot. Ah! cela ne m'étonne pas. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état d'agitation.

— Il est donc venu?

— Oui, un peu après minuit.

— Il est ici?

— Non, il est reparti. »

Patrice eut un geste de désespoir et demanda :

« Il a laissé quelqu'un peut-être?

— Non, mais il voudrait amener quelqu'un.

— Une dame? »

M. Vacherot hésita.

« Nous savons, reprit don Luis, que Siméon Diodokis essaye de mettre à l'abri une dame pour laquelle il professe la vénération la plus profonde.

— Vous pouvez me dire le nom de cette dame? interrogea le concierge toujours défiant.

— Certes, Mme Essarès, la veuve du banquier, chez qui Siméon remplissait les fonctions de secrétaire. Mme Essarès est persécutée, il la défend contre des ennemis, et, comme nous voulons nous-mêmes leur porter secours à tous deux, et prendre en main cette affaire criminelle, nous insistons auprès de vous...

— Eh bien, voilà, dit M. Vacherot, tout à fait rassuré. Je connais Siméon Diodokis depuis des années et des années. Il m'a rendu service du temps que je travaillais comme menuisier, il m'a prêté de l'argent, il m'a fait avoir cette place, et, très souvent, il venait bavarder dans ma loge, causant d'un tas de choses...

— De ses histoires avec Essarès bey? De ses projets concernant Patrice Belval?... » demanda don Luis négligemment.

Le concierge eut encore une hésitation et dit :

« D'un tas de choses. C'est un homme excellent, M. Siméon, qui fait beaucoup de bien et qui m'employait dans le quartier pour ses bonnes œuvres. Et, tout à l'heure encore, il risquait sa vie pour Mme Essarès...

— Un mot encore. Vous l'avez vu depuis la mort d'Essarès bey?

— Non, c'était la première fois. Il est arrivé sur le coup d'une heure. Il parlait à voix basse, essoufflé, écoutant les bruits de la rue. « On m'a suivi, « qu'il m'a dit... On m'a suivi... J'en « jurerais... — Mais qui? ai-je de« mandé. — Tu ne le connais pas... Il « n'a qu'une main, mais il vous tord la « gorge... » Et puis il s'est tu. Et il a recommencé tout bas... à peine si je l'entendais : « Voilà, tu vas venir avec « moi. Nous allons chercher une dame, « Mme Essarès... On veut la tuer... Je « l'ai bien cachée, mais elle est éva« nouie... Il faudra la porter... Et puis « non, j'irai tout seul; je m'arrangerai... « Mais, je voudrais savoir... Ma chambre « est toujours libre? » Il faut vous dire qu'il a ici un petit logement, depuis un jour où il a dû, lui aussi, se cacher. Il y revenait quelquefois, et il le gardait, en cas, parce que c'est un logement isolé, à l'écart des autres locataires.

— Après? fit Patrice, anxieux.

— Après? Mais il est parti.

— Mais pourquoi n'est-il pas encore de retour?

— J'avoue que c'est inquiétant. Peut-être cet homme, qui le suivait, l'a-t-il attaqué? Ou bien peut-être est-ce la dame... la dame, à qui il est arrivé malheur?...

— Que dites-vous? un malheur à cette dame?

— C'est à craindre. Quand il m'a indiqué d'abord de quel côté nous allions la rechercher, il m'avait dit : « Vite, dé« pêchons-nous. Pour la sauver, j'ai « dû l'enfouir dans un trou... Deux à « trois heures, ça va. Mais davantage, « elle étoufferait... le manque d'air... »

Patrice avait empoigné le vieillard. Il était hors de lui. L'idée que Coralie,

déjà malade, épuisée, agonisait quelque part, en proie à l'épouvante et au martyre, cette idée l'affolait.

« Vous parlerez ! criait-il, et tout de suite. Vous nous direz où elle est ! Ah ! vous vous imaginez qu'on se fiche de nous à ce point ! Où est-elle? Il vous l'a dit... Vous le savez... »

Il secouait M. Vacherot par les épaules et lui jetait sa colère à la face avec une violence inouïe.

Don Luis ricana :

« Très bien, mon capitaine ! Tous mes compliments ! Ma collaboration vous fait faire de réels progrès. M. Vacherot nous est acquis maintenant.

— Ah ! bien, s'écria Patrice, vous allez voir si je ne lui délie pas la langue, au bonhomme !

— Inutile, monsieur, déclara le concierge avec beaucoup de fermeté et un grand calme. Vous m'avez trompé, messieurs. Vous êtes des ennemis de M. Siméon. Je ne prononcerai pas une parole qui puisse vous renseigner.

— Tu ne parleras pas? Tu ne parleras pas? »

Exaspéré, Patrice braqua son revolver sur lui.

« Je compte jusqu'à trois. Si à ce moment-là tu ne te décides pas, tu verras de quel bois se chauffe le capitaine Belval. »

Le concierge tressaillit. Il semblait, à voir l'expression de son visage, que quelque chose de nouveau venait de se produire qui modifiait du tout au tout la situation actuelle.

« Le capitaine Belval ! Qu'avez-vous dit? Vous êtes le capitaine Belval?

— Ah ! mon bonhomme, il paraît que ça te fait réfléchir, cela !

— Vous êtes le capitaine Belval? Patrice Belval?

— Pour te servir, si, d'ici deux secondes, tu ne m'as pas expliqué...

— Patrice Belval ! Vous êtes Patrice Belval et vous prétendez être l'ennemi de M. Siméon? Voyons, voyons, ce n'est pas possible. Quoi ! vous voudriez...

— Je veux l'abattre comme un chien qu'il est... oui, ta fripouille de Siméon, et toi-même, son complice... Ah! de rudes coquins ! Ah ! ça ! mais, vas-tu te décider?

— Malheureux ! balbutia le concierge... Malheureux ! Vous ne savez pas ce que vous faites... Tuer M. Siméon ! Vous ! Vous ! Mais vous êtes le dernier des hommes qui pourrait commettre un tel crime !

— Et après? Parle donc, vieille ganache !

— Vous, tuer M. Siméon, vous, Patrice ! Vous, le capitaine Belval ! Vous !

— Et pourquoi pas?

— Il y a des choses...

— Quelles choses?...

— C'est que...

— Ah ça ! mais parleras-tu, vieille ganache ! De quoi s'agit-il?

— Vous, Patrice ! Tuer M. Siméon !

— Et pourquoi pas? Parle, nom de Dieu ! Pourquoi pas? »

Le concierge resta muet quelques instants, puis il murmura :

« Vous êtes son fils. »

Toute la fureur de Patrice, toute son angoisse à l'idée que Coralie était au pouvoir de Siméon ou bien gisait au fond de quelque trou, toute son impatience douloureuse, toutes ses terreurs, tout cela fit place pour un moment à une gaieté formidable qui s'exprima par des éclats de rire.

« Le fils de Siméon ! Qu'est-ce que tu chantes ! Ah ! celle-là est drôle ! Vrai, tu en as de bonnes, pour le sauver, vieux bandit ! Parbleu, c'est commode. « Ne « tue pas cet homme, c'est ton père. » Mon père, l'immonde Siméon ! Siméon Diodokis, le père du capitaine Belval ! Non, c'est à se tenir les côtes. »

Don Luis avait écouté silencieusement. Il fit un signe à Patrice et dit :

« Mon capitaine, voulez-vous me permettre de débrouiller cette affaire-là? Quelques minutes suffiront, et cela ne nous retardera pas. Au contraire. »

Et, sans attendre la réponse de l'officier, il se pencha sur le bonhomme, auquel il demanda lentement :

« Expliquons-nous, monsieur Vacherot. Nous y avons tout intérêt. Il s'agit seulement d'être net et de ne pas se perdre en phrases superflues. Vous en avez trop dit, d'ailleurs, pour ne pas aller jusqu'au bout de votre révélation. Siméon Diodokis n'est pas le nom véritable de votre bienfaiteur, n'est-ce pas?

— En effet.

— Il s'appelle Armand Belval et celle qui l'aimait l'appelait Patrice Belval.

— Oui, comme son fils à lui.

— Cet Armand Belval a pourtant été victime du même assassinat que celle qu'il aimait, que la mère de Coralie Essarès?

— Oui, mais la mère de Coralie Essarès est morte. Lui n'est pas mort.

— C'était le 14 avril 1895.

— Le 14 avril 1895. »

Patrice saisit don Luis par le bras.

« Venez, balbutia-t-il. Coralie agonise. Le monstre l'a enterrée. Cela seul compte. »

Don Luis répondit :

« Ce monstre, vous ne croyez donc pas que c'est votre père?

— Vous êtes fou!

— Cependant, mon capitaine, vous tremblez...

— Peut-être... peut-être.. mais à cause de Coralie!... Je n'entends même pas ce que dit cet homme! Ah! quel cauchemar que de telles paroles! Qu'il se taise! Qu'il se taise! J'aurais dû l'étrangler! »

Il s'affaissa sur une chaise, les coudes sur la table et la tête entre les mains. Vraiment, l'instant était effroyable, et nulle catastrophe ne pouvait bouleverser un homme plus profondément.

Don Luis le regarda avec émotion, puis, s'adressant au concierge, il dit :

« Expliquez-vous, monsieur Vacherot. En quelques mots, n'est-ce pas? Aucun détail. Plus tard, on verra. Donc, le 14 avril 1895...

— Le 14 avril 1895, un clerc de notaire, accompagné du commissaire de police, vint commander chez mon patron, tout près d'ici, deux cercueils à livrer aussitôt faits. Tout l'atelier se mit à l'œuvre. A dix heures du soir, le patron, un de mes camarades et moi, nous arrivions rue Raynouard, dans un pavillon...

— Je connais. Continuez.

— Il y avait là deux corps. On les enveloppa d'un suaire tous les deux, et on les étendit dans les cercueils. Puis, à onze heures, mon patron et mon camarade me laissèrent seul avec une religieuse. Il n'y avait plus qu'à clouer. Or, à ce moment, la religieuse, qui veillait et qui priait, s'endormit, et il arriva cette chose... Oh! une chose qui me fit dresser les cheveux sur la tête, et que je n'oublierai jamais, monsieur... je ne tenais plus debout... je grelottais de peur... *Monsieur, le corps de l'homme avait bougé... L'homme vivait.* »

Don Luis demanda :

« Vous ne saviez rien du crime alors? Vous ignoriez l'attentat?

— Oui, on nous avait dit qu'ils s'étaient asphyxiés tous les deux au moyen du gaz. Il fallut d'ailleurs plusieurs heures à cet homme pour reprendre tout à fait connaissance. Il était comme empoisonné.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas prévenu la religieuse?

— Je ne saurais dire. J'étais abasourdi. Je regardais le mort qui revivait, qui s'animait peu à peu, et qui finit par ouvrir les yeux. Sa première parole fut : « Elle est morte, n'est-ce pas? » Et tout de suite, il me dit : « Pas un mot. Le « silence là-dessus. On me croira mort, « cela vaut mieux ». Et je ne sais pas pourquoi, j'ai consenti. Ce miracle m'enlevait toute volonté... J'obéissais comme un enfant... Il finit par se lever. Il se pencha sur l'autre cercueil, écarta le suaire et embrassa plusieurs fois le visage de la morte en murmurant : « Je « te vengerai. Toute ma vie sera con- « sacrée à te venger, et aussi, comme « tu le voulais, à unir nos enfants. Si « je ne me tue pas, c'est pour eux, pour « Patrice et Coralie. Adieu. » Puis il me dit : « Aide-moi ». Alors, nous avons sorti la morte de sa bière et nous l'avons portée dans la petite chambre voisine. Puis, on a été dans le jardin, on a pris des grosses pierres, et on les a mises à la place des deux corps. Et, quand ce fut fini, je clouai les deux cercueils, et je partis après avoir réveillé la bonne sœur. Lui, s'était enfermé dans la chambre avec la morte. Au matin, les hommes des pompes funèbres venaient chercher les deux cercueils. »

Patrice avait desserré ses mains, et sa tête convulsée se glissait entre don Luis et le concierge. Ses yeux hagards fixés sur le bonhomme, il marmotta :

« Les tombes, cependant?... Cette inscription où il est dit que les deux morts reposent là, près du pavillon où eut lieu l'assassinat?... Ce cimetière?

— Armand Belval voulut qu'il en fût ainsi. J'habitais alors une mansarde dans la maison où nous sommes. Je louai pour lui un logement qu'il vint habiter furtivement sous le nom de Siméon Diodokis, puisque Armand Belval était légalement mort, et où il demeura plusieurs mois sans sortir. Puis, sous son nouveau nom, et par mon intermédiaire, il racheta son pavillon. Et peu à peu, ensemble, nous avons creusé les tombes, celle de Coralie et la sienne. La sienne,

oui, il le voulut ainsi, je le répète. Patrice et Coralie étaient morts tous deux. De la sorte, il lui semblait qu'il ne la quittait pas. Peut-être aussi, vous l'avouerai-je, le désespoir l'avait-il un peu déséquilibré... Oh! très peu... seulement en ce qui concernait le souvenir et le culte de celle qui était morte le 14 avril 1895. Il écrivait son nom et le sien de tous côtés, sur la tombe et aussi sur les murs, sur les arbres et jusque dans les plates-bandes de fleurs. C'était votre nom et celui de Coralie Essarès... Et, pour cela, pour ce qui était de sa vengeance contre l'assassin, et pour ce qui était de son fils et de la fille de la morte... oh! pour cela, monsieur, il avait bien toute sa tête, allez! il avait bien toute sa tête! »

Patrice tendit vers lui ses poings crispés et son visage éperdu.

« Des preuves, scanda-t-il d'une voix étouffée, des preuves sur-le-champ. Il y a quelqu'un qui meurt en ce moment, par la volonté criminelle de ce bandit... Il y a une femme qui agonise. Des preuves!

— Ne craignez rien, dit M. Vacherot. Mon ami n'a qu'une idée, sauver cette femme et non pas la tuer...

— Il nous a, elle et moi, attirés dans le pavillon pour nous tuer, comme on avait tué nos parents...

— Il ne cherche qu'à vous unir, elle et vous.

— Oui, dans la mort.

— Dans la vie. Vous êtes son fils bien-aimé. Il me parlait de vous avec orgueil.

— C'est un bandit! un monstre! grinça l'officier.

— C'est le plus honnête homme du monde, monsieur, et c'est votre père. »

Patrice sursauta, fouetté par l'injure sanglante.

« Des preuves, des preuves! cria-t-il, je te défends de dire un mot de plus avant d'avoir établi la vérité de la manière la plus irréfutable. »

Le bonhomme ne bougea pas de son siège. Il avança seulement le bras vers un vieux secrétaire d'acajou dont il abattit le panneau, et dont il ouvrit un des tiroirs en appuyant sur un ressort. Puis il tendit une liasse de papiers.

« Vous connaissez l'écriture de votre père, capitaine, n'est-ce pas? Vous avez dû conserver des lettres de lui, du temps où vous étiez en Angleterre, dans une école. Eh bien! lisez les lettres qu'il m'écrivait. Vous y verrez votre nom cent fois répété, le nom de son fils, et vous y verrez le nom de cette Coralie qu'il vous destinait. Toute votre existence, vos études, vos voyages, vos travaux, tout est là-dedans. Et vous trouverez aussi vos photographies, qu'il faisait prendre par des correspondants, et des photographies de Coralie auprès de laquelle il s'était rendu à Salonique. Et vous verrez surtout, sa haine contre Essarès bey, dont il s'était fait le secrétaire, et ses projets de vengeance, sa ténacité, sa patience. Et vous verrez aussi son désespoir quand il apprit le mariage d'Essarès et de Coralie, et, tout de suite après, sa joie à l'idée que sa vengeance serait plus cruelle lorsqu'il aurait réussi à unir son fils Patrice à la femme même d'Essarès. »

Au fur et à mesure, le bonhomme mettait les lettres sous les yeux de Patrice, qui, du premier coup, avait reconnu l'écriture de son père, et qui lisait fiévreusement des bouts de phrases où son nom revenait sans cesse.

M. Vacherot l'observait et lui dit à la fin :

« Vous ne doutez plus, capitaine? »

L'officier crispa de nouveau ses poings contre ses tempes. Il articula :

« J'ai vu son visage, au haut de la lucarne, dans le pavillon où il nous avait enfermés... Il nous regardait mourir... un visage de haine éperdue... Il nous haïssait encore plus qu'Essarès...

— Erreur! Hallucination! protesta le bonhomme.

— Ou folie », murmura Patrice.

Mais il frappa la table violemment, dans un accès de révolte.

« Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! s'exclama-t-il. Cet homme n'est pas mon père. Non! un tel scélérat... »

Il fit quelques pas en tournant dans la loge puis s'arrêta devant don Luis et lui dit d'un ton saccadé :

« Allons-nous-en. Moi aussi, je deviendrais fou. Un cauchemar... il n'y a pas d'autre mot... un cauchemar où les choses tournent à l'envers et où le cerveau chavire. Allons-nous-en... Coralie est en danger... Il n'y a que cela qui compte... »

Le bonhomme hocha la tête.

« J'ai bien peur que...

— Quelle peur avez-vous? rugit l'officier.

— J'ai peur que mon pauvre ami n'ait été rejoint par l'individu qui le suivait... car, alors, comment aurait-il pu sauver Mme Essarès. C'est à peine, m'a-t-il dit, s'il lui était possible de respirer, à la malheureuse.

— C'est à peine s'il lui était possible de respirer... répéta Patrice sourdement. Ainsi Coralie agonise... Coralie... »

Il sortit de la loge comme un homme ivre, en s'accrochant à don Luis :

« Elle est perdue, n'est-ce pas? dit-il.

— Mais nullement, fit don Luis. Siméon est, comme vous, dans la fièvre de l'action. Il touche au dénouement. Il tremble de frayeur et il n'a pas mesuré ses paroles. Croyez-moi, maman Coralie n'est pas en danger immédiat. Nous avons quelques heures devant nous.

— Vous êtes sûr?

— Absolument.

— Mais Ya-Bon...

— Eh bien?...

— Si Ya-Bon a mis la main sur lui.

— J'ai donné l'ordre à Ya-Bon de ne pas le tuer. Donc, quoi qu'il arrive, Siméon est vivant. C'est l'essentiel, Siméon vivant, il n'y a rien à craindre. Il ne laissera pas périr maman Coralie.

— Pourquoi, puisqu'il la hait? Pourquoi? Qu'y a-t-il donc au fond de cet homme? Toute son existence, il la consacre à une œuvre d'amour envers nous, et, d'une minute à l'autre, cet amour devient de l'exécration. »

Soudain, il pressa le bras de don Luis et prononça d'une voix défaillante :

« Croyez-vous qu'il soit mon père?

— Ecoutez... on ne peut nier que certaines coïncidences...

— Je vous en prie, interrompit l'officier..., pas de détours... Une réponse nette. Votre opinion, en deux mots. »

Don Luis répliqua :

« Siméon Diodokis est votre père, mon capitaine.

— Ah! taisez-vous! taisez-vous! C'est horrible! Mon Dieu, quelles ténèbres!

— Au contraire, dit don Luis, les ténèbres se dissipent un peu, et je vous avouerai que notre conversation avec M. Vacherot m'a donné quelque lueur.

— Est-ce possible?... »

Mais dans le cerveau tumultueux de Patrice les idées chevauchaient les unes sur les autres.

Il s'arrêta subitement.

« Siméon va peut-être retourner dans la loge?... Et nous n'y serons plus! Il va peut-être ramener Coralie?

— Non, affirma don Luis, ce serait déjà fait, s'il avait pu le faire. Non, c'est à nous d'aller vers lui.

— Mais de quel côté?

— Eh! mon Dieu! du côté où toute la bataille s'est livrée... *Du côté de l'or.* Toutes les opérations de l'ennemi tournent autour de cet or, et soyez sûr que, même en retraite, il ne peut s'en écarter beaucoup. D'ailleurs, nous savons qu'il n'est pas bien loin du chantier Berthou. »

Sans un mot, Patrice se laissa mener. Mais brusquement don Luis s'écria :

« Vous avez entendu?

— Oui, une détonation. »

Ils se trouvaient à ce moment sur le point de déboucher dans la rue Raynouard. La hauteur des maisons les empêchaient de discerner l'endroit exact où le coup de feu avait été tiré, mais approximativement cela venait de l'hôtel Essarès ou des environs de cet hôtel. Patrice s'inquiéta :

« Serait-ce Ya-Bon?

— J'en ai peur, fit don Luis, et comme Ya-Bon ne tire pas, ce serait contre lui qu'on a tiré... Ah! crebleu, si mon pauvre Ya-Bon succombait...

— Et si c'était contre elle, contre Coralie! » murmura Patrice.

Don Luis se mit à rire :

« Ah! mon capitaine, je regrette presque de m'être mêlé de cette affaire. Avant mon arrivée, vous étiez autrement fort... et quelque peu clairvoyant. Pourquoi diable Siméon s'en prendrait-il à maman Coralie, puisqu'elle est en son pouvoir? »

Ils se hâtèrent. En passant devant l'hôtel Essarès, ils virent que tout était tranquille et continuèrent leur chemin jusqu'à la ruelle, qu'ils descendirent.

Patrice avait la clef, mais la petite porte qui ouvrait sur le jardin du pavillon était verrouillée à l'intérieur.

« Oh! oh! fit don Luis, c'est signe que nous brûlons. Rendez-vous sur le quai, capitaine. Moi, je galope au chantier Berthou, pour me rendre compte. »

Depuis quelques minutes, un jour pâle commençait à se mêler aux ombres de la nuit.

Le quai cependant était encore désert. Don Luis ne remarqua rien de particulier au chantier Berthou, mais, lorsqu'il rejoignit Patrice, celui-ci lui montra, sur le trottoir qui bordait le jardin

du pavillon, tout en bas, une échelle couchée, et don Luis reconnut l'échelle dont il avait constaté l'absence dans le réduit du chantier. Aussitôt, avec cette spontanéité de vision qui était une de ses forces, il expliqua :

« Siméon ayant la clef du jardin, il est évident que c'est Ya-Bon qui s'est servi de cette échelle pour y pénétrer. Donc il avait vu Siméon y chercher un refuge au retour de sa visite à l'ami Vacherot, et après être venu reprendre maman Coralie. Maintenant Siméon a-t-il pu reprendre maman Coralie ou bien a-t-il pu s'enfuir encore avant de la reprendre? Je l'ignore. Mais, en tout cas... »

Courbé en deux, il regardait le trottoir et continuait :

« Mais en tout cas, ce qui devient une certitude, c'est que Ya-Bon connaît la cachette où les sacs d'or sont accumulés, et que c'est la cachette tout probablement où Coralie se trouvait et où peut-être, hélas! elle se trouve encore, si l'ennemi, pensant d'abord à sa sécurité personnelle, n'a pas eu le temps de l'en retirer.

— Vous êtes sûr?

— Mon capitaine, Ya-Bon porte toujours sur lui un morceau de craie. Comme il ne sait pas écrire — sauf les lettres de mon nom — il a tracé ces deux lignes droites qui, avec la ligne du mur, soulignée par lui, d'ailleurs, forment un triangle. Le triangle d'or. »

Don Luis se releva.

« L'indication est un peu succincte. Mais Ya-Bon me croit sorcier. Il n'a pas douté que je ne réussisse à venir jusqu'ici et que ces trois lignes ne me suffisent.

Pauvre Ya-Bon!

— Mais, objecta Patrice, tout cela, selon vous, aurait eu lieu avant notre arrivée à Paris, donc vers minuit ou une heure.

— Oui.

— Et alors, ce coup de feu que nous venons d'entendre, quatre ou cinq heures après?

— Là, je deviens moins affirmatif. Il est à présumer que Siméon se sera tapi dans l'ombre. Ce n'est qu'au tout petit jour que, plus tranquille, n'ayant pas entendu Ya-Bon, il aura risqué quelques pas. Ya-Bon qui veillait silencieusement aura sauté sur lui.

— De sorte que vous supposez...

— Je suppose qu'il y a eu lutte, que Ya-Bon a été blessé et que Siméon...

— Et que Siméon s'est enfui?

— Ou qu'il est mort. Du reste, d'ici quelques minutes, nous serons renseignés. »

Il dressa l'échelle contre la grille qui surmontait le mur. Aidé par don Luis, le capitaine passa. Puis, ayant enjambé la grille à son tour, don Luis retira l'échelle, la jeta dans le jardin, et l'examina attentivement. Enfin ils se dirigèrent, au milieu des herbes hautes et des arbustes touffus, vers le pavillon.

Le jour croissait rapidement, et les choses prenaient leur forme précise. Ils contournèrent le pavillon.

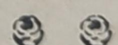
Arrivés en vue de la cour, du côté de la rue, don Luis, qui marchait le premier, se retourna et dit :

« Je ne m'étais pas trompé. »

Aussitôt il s'élança.

Devant la porte du vestibule gisaient les corps des deux adversaires, entrelacés et confondus. Ya-Bon avait à la tête une blessure affreuse dont le sang lui coulait sur tout le visage. De sa main droite, il tenait Siméon à la gorge.

Don Luis se rendit compte aussitôt que Ya-Bon était mort. Siméon Diodokis vivait.



VI

SIMÉON LIVRE BATAILLE

Il leur fallut du temps pour desserrer l'étreinte de Ya-Bon. Même mort, le Sénégalais ne lâchait pas sa proie, et ses doigts durs comme du fer, armés d'ongles acérés comme des griffes de tigre, entraient dans le cou de l'ennemi qui râlait, évanoui et sans forces.

Sur le pavé de la cour, on voyait le revolver de Siméon.

« Tu as eu de la veine, vieux brigand, fit don Luis à voix basse, que Ya-Bon n'ait pas eu le temps de te serrer la vis avant ton coup de feu. Mais ne rigole pas trop. Il t'aurait peut-être épargné... tandis que, Ya-Bon mort, tu peux écrire à ta famille et retenir ton fauteuil à l'enfer. *De profundis*, Diodokis. Tu ne fais plus partie de ce monde. »

Et il ajouta avec émotion :

« Pauvre Ya-Bon, il m'avait sauvé d'une mort affreuse, un jour, en Afrique... et il meurt aujourd'hui, sur mon ordre, pour ainsi dire... Mon pauvre Ya-Bon ! »

Il ferma les yeux du Sénégalais. Il s'agenouilla près de lui, baisa le front sanglant, et parla tout bas à l'oreille du mort, lui promettant tout ce qui est doux aux âmes simples et fidèles, le souvenir, la vengeance...

Enfin, avec l'aide de Patrice, il transporta le cadavre dans la petite chambre qui flanquait la grande salle.

« Ce soir, mon capitaine, dit-il, quand le drame sera fini, on préviendra la police. Pour l'instant, il s'agit de le venger, lui et les autres. »

Il se mit alors à faire une inspection minutieuse sur le terrain de la lutte, puis il revint vers Ya-Bon, et ensuite vers Siméon, dont il examina les vêtements et les chaussures.

Patrice Belval était là, en face de son effroyable ennemi, qu'il avait assis contre le mur du pavillon et qu'il regardait en silence, d'un regard fixe et chargé de haine. Siméon ! Siméon Diodokis ! le démon exécrable qui, l'avant-veille, avait ourdi le terrible complot, et qui, penché sur la lucarne, contemplait en riant leur agonie affreuse ! Siméon Diodokis qui, comme une bête fauve, avait caché Coralie au fond de quelque trou, pour revenir la torturer à son aise !

Il paraissait souffrir et ne respirer qu'avec beaucoup de difficulté, le larynx froissé sans doute par la poigne implacable de Ya-Bon. Pendant le combat, ses lunettes jaunes étaient tombées. D'épais sourcils grisonnants surplombaient ses lourdes paupières.

Don Luis dit :

« Fouillez-le, mon capitaine. »

Mais, Patrice semblant y répugner, il chercha lui-même dans les poches et sortit un portefeuille qu'il tendit à l'officier.

Il y avait d'abord un permis de séjour au nom de Siméon Diodokis, sujet grec, avec son portrait collé au haut du carton. Lunettes, cache-nez, longs cheveux... le portrait était récent et portait le timbre de la Préfecture à la date de décembre 1914. Il y avait une série de papiers d'affaires, factures, mémoires, adressés à Siméon, secrétaire d'Essarès bey, et, parmi ces papiers, une lettre du concierge, d'Amédée Vacherot.

Cette lettre était ainsi conçue :

« *Cher monsieur Siméon,*
« *J'ai réussi. Un de mes jeunes amis*
« *a pu prendre, à l'ambulance, la photo-*
« *graphie de Mme Essarès et de Patrice,*
« *qui se trouvaient l'un près de l'autre*
« *à ce moment. Je suis bien heureux de*
« *vous faire plaisir. Mais quand donc*
« *direz-vous la vérité à votre cher fils?*
« *Quelle joie pour lui!...* »

Au dessous de la lettre, ces mots écrits par Siméon Diodokis, comme une note personnelle :

« *Une fois de plus, je prends vis-à-vis*
« *de moi l'engagement solennel de ne*
« *rien révéler à mon fils bien-aimé*

« *avant que ma fiancée Coralie soit ven-*
« *gée, et avant que Patrice et Coralie*
« *Essarès soient libres de s'aimer et de*
« *s'unir.* »

« C'est bien l'écriture de votre père? demanda don Luis.

— Oui, fit Patrice bouleversé... Et c'est également l'écriture des lettres adressées par ce misérable à son ami Vacherot... Oh ! quelle ignominie !... cet homme !... ce bandit !... »

Siméon eut un mouvement. Plusieurs fois ses paupières s'ouvrirent et se refermèrent. Puis, s'éveillant tout à fait, il regarda Patrice.

Tout de suite, celui-ci, d'une voix étouffée, prononça :

« Coralie?... »

Et, comme Siméon ne semblait pas comprendre, encore étourdi, et le contemplait avec stupeur, il répéta plus durement :

« Coralie?... Où est-elle?... Où l'avez-vous enfouie? Elle meurt, n'est-ce pas? »

Siméon revenait peu à peu à la vie, à la conscience.

Il marmotta :

« Patrice... Patrice... »

Il regarda autour de lui, aperçut don Luis, se souvint sans doute de sa lutte implacable avec Ya-Bon, et referma les yeux. Mais Patrice, qui redoublait de rage, lui cria :

« Écoutez... pas d'hésitation !... Il faut répondre... C'est votre vie qui est en jeu. »

Les yeux de l'homme se rouvrirent, des yeux striés de sang et bordés de rouge. Il esquissa vers sa gorge un geste qui signifiait combien il lui était difficile de parler. Enfin, avec des efforts visibles, il redit :

« Patrice, c'est toi?... Il y a si longtemps que j'attendais ce moment !... Et c'est aujourd'hui, comme deux ennemis, que nous...

— Comme deux ennemis mortels, scanda Patrice. La mort est entre nous... la mort de Ya-Bon... La mort de Coralie peut-être... Où est-elle? Il faut parler... Sinon... »

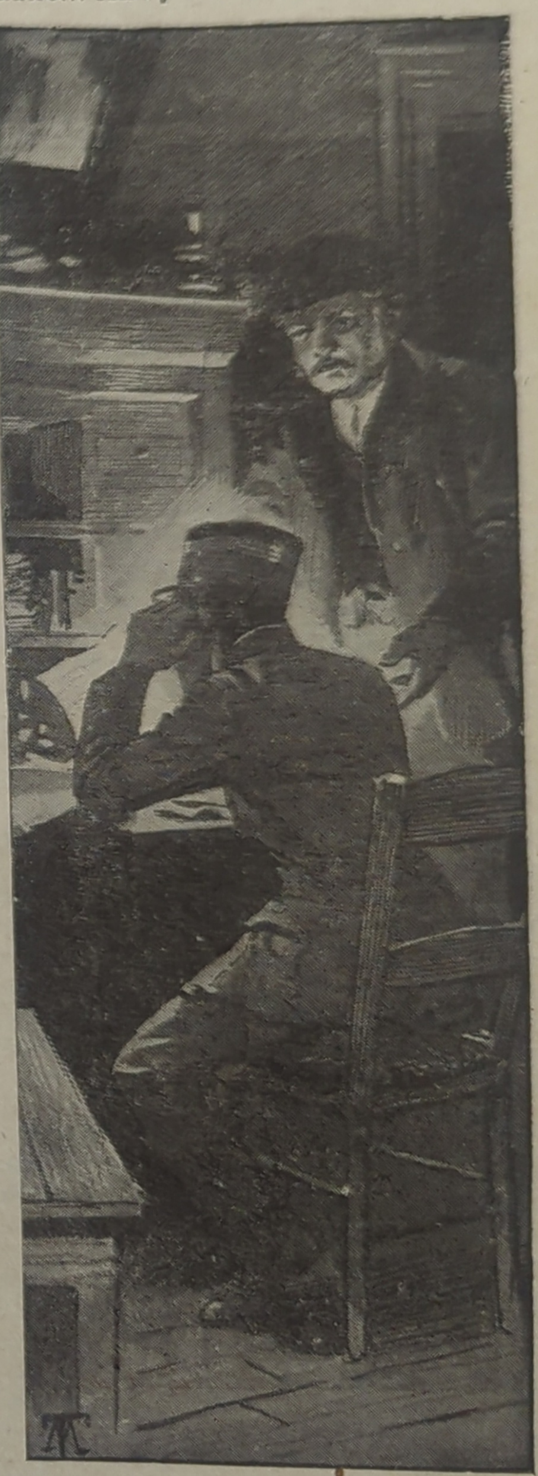
L'homme répéta tout bas :

« Patrice... C'est donc toi? »

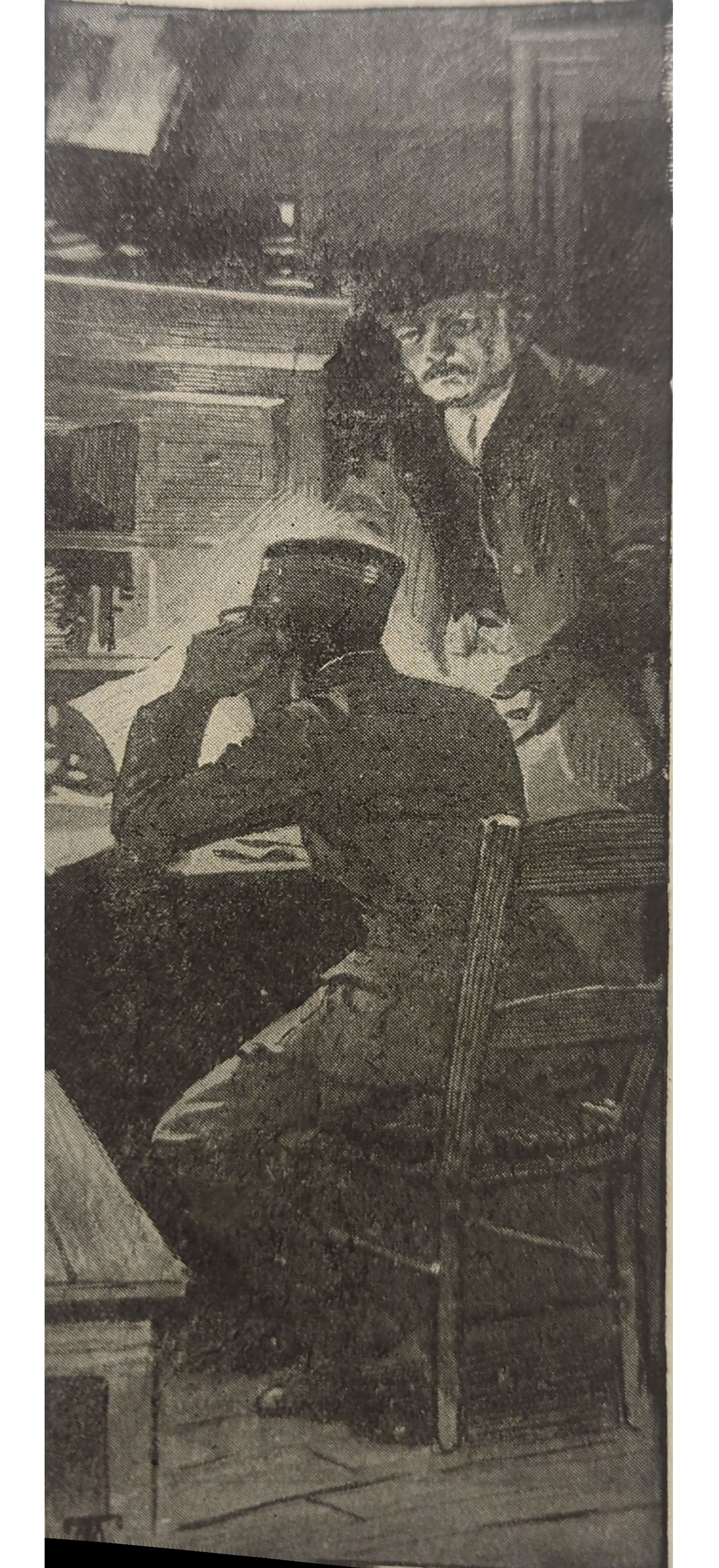
Ce tutoiement exaspérait l'officier. Il saisit son adversaire par le revers du veston et le brutalisa.

Mais Siméon avait vu le portefeuille que Patrice tenait dans son autre main, et, sans opposer de résistance aux brusqueries de Patrice, il articula :

« Tu ne me feras pas de mal, Patrice... Tu as dû trouver des lettres, et tu sais le lien qui nous attache l'un à l'autre... Ah ! j'aurais été si heureux !... »



LE BONHOMME METTAIT LES LETTRES SOUS LES YEUX DE PATRICE. (p. 40.)



Patrice l'avait lâché et l'observait avec horreur. Tout bas, à son tour, il dit :

« Je vous défends de parler de cela... C'est là une chose impossible.

— C'est une vérité, Patrice.

— Tu mens ! tu mens ! s'écria l'officier, incapable de se contenir et dont la douleur contractait le visage au point de le rendre méconnaissable.

— Ah ! je vois que tu avais deviné déjà. Alors inutile de t'expliquer...

— Tu mens !... tu n'es qu'un bandit !... Si c'était vrai, pourquoi le complot contre Coralie et moi ? Pourquoi ce double assassinat ?

— J'étais fou, Patrice... Oui, je suis fou par moments... Toutes ces catastrophes m'ont tourné la tête... La mort de ma Coralie autrefois... Et puis ma vie dans l'ombre d'Essarès... Et puis... et puis... l'or surtout... Ai-je voulu vraiment vous tuer tous les deux ? Je ne m'en souviens plus... Ou du moins, je me souviens d'un rêve que j'ai fait... Cela se passait dans le pavillon, n'est-ce pas ? ainsi qu'autrefois... Ah ! la folie... quel supplice ! Etre obligé, comme un forçat, de faire des choses contre sa volonté !... Alors, c'était dans le pavillon, ainsi qu'autrefois, sans doute, et de la même manière ?... avec les mêmes instruments ?... Oui, en effet, dans mon rêve, j'ai recommencé toute mon agonie, et celle de ma bien-aimée... Et au lieu d'être torturé, c'était moi qui torturais... Quel supplice !... »

Il parlait bas, en lui-même, avec des hésitations et des silences, et un air de souffrir au-delà de toute expression. Patrice l'écoutait, plein d'une anxiété croissante. Don Luis ne le quittait pas des yeux, comme s'il eût cherché où l'autre voulait en venir.

Et Siméon reprit :

« Mon pauvre Patrice... je t'aimais tant... Et maintenant je n'ai pas d'ennemi plus acharné... Comment en serait-il autrement ?... Comment pourrais-tu oublier ?... Ah ! pourquoi ne m'a-t-on pas enfermé après la mort d'Essarès ? C'est là que j'ai senti ma raison m'échapper...

— C'est donc vous qui l'avez tué ? demanda Patrice.

— Non, non, justement... C'est un autre qui m'a pris ma vengeance.

— Qui ?

— Je ne sais pas... tout cela est incompréhensible. Taisons-nous là-dessus... tout cela me fait mal... J'ai tant souffert depuis la mort de Coralie !

— De Coralie ! s'exclama Patrice.

— Oui, de celle que j'aimais... Quant à la petite, par elle aussi, j'ai bien souffert... Elle n'aurait pas dû épouser Essarès, et alors peut-être bien des choses ne seraient pas arrivées... »

Patrice murmura, le cœur étreint :

« Où est-elle ?...

— Je ne puis pas te le dire.

— Ah ! dit Patrice, secoué de colère, c'est qu'elle est morte !

— Non, elle est vivante, je te le jure.

— Alors, où est-elle ? Il n'y a que cela qui compte... Tout le reste, c'est du passé... Mais cela, la vie d'une femme, la vie de Coralie...

— Écoute. »

Siméon s'arrêta, jeta un coup d'œil vers don Luis, et dit :

« Je parlerais bien... mais...

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

— La présence de cet homme, Patrice. Que celui-là s'en aille d'abord ! »

Don Luis Perenna se mit à rire.

« Cet homme, c'est moi, n'est-ce pas ?

— C'est vous.

— Et je dois m'en aller ?

— Oui.

— Moyennant quoi, vieux brigand, tu indiques la cachette où se trouve maman Coralie ?

— Oui... »

La gaîté de don Luis redoubla.

« Eh ! parbleu, maman Coralie est dans la même cachette que les sacs d'or. Sauver maman Coralie, c'est livrer les sacs d'or.

— Eh bien ? dit Patrice, sur un ton où il y avait un peu d'hostilité.

— Eh bien, mon capitaine, répondit don Luis non sans ironie, je ne suppose pas que, si l'honorable M. Siméon vous offrait de le laisser libre sur parole et d'aller chercher maman Coralie, je ne suppose pas que vous accepteriez ?

— Non.

— N'est-ce pas ? Vous n'avez pas la moindre confiance, et vous avez raison. L'honorable M. Siméon, bien que fou, a fait preuve, en nous envoyant balader du côté de Mantes, d'une telle supériorité et d'un tel équilibre, qu'il serait dangereux d'accorder à ses promesses, le plus petit crédit. Il en résulte...

— Il en résulte ?...

— Ceci, mon capitaine, c'est que l'honorable M. Siméon va vous propo-

ser un marché... qui peut s'énoncer de la sorte : « Je te donne Coralie, mais je garde l'or. »

— Et après?

— Après? Ce serait parfait si vous étiez seul avec cet honorable gentleman. Le marché serait vite conclu. Mais il y a moi... et dame! »

Patrice s'était dressé. Il s'avança vers don Luis et prononça d'une voix qui devenait nettement agressive :

« Je présume que, vous non plus, vous n'y mettrez aucune opposition? Il s'agit de la vie d'une femme.

— Evidemment. Mais, d'autre part, il s'agit de trois cents millions.

— Alors vous refusez?

— Si je refuse!

— Vous refusez, quand cette femme agonise! Vous préférez qu'elle meure!... Mais enfin, vous oubliez que cela me regarde... que cette affaire... que cette affaire... »

Les deux hommes étaient debout l'un contre l'autre. Don Luis gardait ce calme un peu narquois et cet air d'en savoir davantage qui irritaient Patrice. Au fond, Patrice, tout en subissant la domination de don Luis, concevait de l'humeur et sentait quelque embarras à se servir d'un collaborateur dont il connaissait le passé. Il serra les poings et scanda :

« Vous refusez?

— Oui, dit don Luis, toujours tranquille. Oui, mon capitaine, je refuse ce marché que je trouve absurde... Vrai marché de dupe. Bigre! Trois cents millions... abandonner une pareille aubaine! Jamais de la vie! Mais, toutefois, je ne refuse nullement de vous laisser en tête-à-tête avec l'honorable M. Siméon... pourvu que je ne m'éloigne pas. Cela te suffit-il, vieux Siméon?

— Oui.

— Eh bien, entendez-vous tous les deux. Signez l'accord. L'honorable M. Siméon Diodokis, qui, lui, a toute confiance en son fils, va vous dire, mon capitaine, où est la cachette, et vous délivrerez maman Coralie.

— Mais vous? vous? grinça Patrice, exaspéré.

— Moi, je vais compléter ma petite enquête sur le présent et sur le passé, en visitant de nouveau la salle où vous avez failli mourir, mon capitaine. A tout à l'heure. Et surtout, prenez bien vos garanties. »

Et don Luis, allumant sa lampe de poche, pénétra dans le pavillon, puis dans l'atelier. Patrice vit les reflets électriques qui se jouaient sur le lambris, entre les fenêtres murées.

Aussitôt, l'officier revint vers Siméon, et, d'une voix impérieuse :

« Ça y est. Il est parti. Faisons vite.

— Tu es sûr qu'il n'écoute pas?

— Absolument.

— Défie-toi de lui, Patrice. Il veut prendre l'or et le garder. »

Patrice s'impatienta.

« Ne perdons pas de temps, Coralie...

— Je t'ai dit que Coralie était vivante.

— Elle était vivante quand vous l'avez quittée, mais depuis...

— Ah! depuis...

— Quoi? Vous avez l'air de douter?...

— On ne peut répondre de rien. C'était cette nuit, il y a cinq ou six heures, et je crains... »

Patrice sentait que la sueur lui coulait dans le dos. Il eût tout donné pour entendre des paroles décisives, et, en même temps, il était sur le point d'étrangler le vieillard pour le châtier.

Il se domina et répéta :

« Ne perdons pas de temps. Les mots sont inutiles. Conduisez-moi vers elle.

— Non, nous irons ensemble.

— Vous n'aurez pas la force.

— Si... si... j'aurai la force... Ce n'est pas loin. Seulement, seulement, écoute-moi... »

Le vieillard semblait exténué. Par moments, sa respiration était coupée, comme si la main de Ya-Bon lui eût encore étreint la gorge, et il s'affaissait sur lui-même en gémissant.

Patrice se pencha et lui dit :

« Je vous écoute. Mais, par Dieu, hâtez-vous!

— Voilà, fit Siméon... voilà... dans quelques minutes... Coralie sera libre. Mais à une condition... une seule.. Patrice.

— Je l'accepte. Quelle est-elle?

— Voilà, Patrice, tu vas me jurer sur sa tête que tu laisseras l'or et que personne au monde ne saura...

— Je vous le jure sur sa tête.

— Tu le jures, soit, mais l'autre... ton damné compagnon... il va nous suivre... Il va voir.

— Non.

— Si... à moins que tu ne consentes...

— A quoi? Ah! pour l'amour de Dieu!...

— A ceci... écoute... Mais rappelle-toi qu'il faut aller au secours de Coralie... et se presser... sans quoi... »

Patrice, sa jambe gauche pliée, à genoux presque, était haletant.

« Alors... viens... dit-il, tutoyant son ennemi... Viens, puisque Coralie...

— Oui, mais cet homme...

— Eh! Coralie avant tout!

— Que dis-tu? Et s'il nous voit?... S'il me prend l'or?

— Qu'importe!...

— Oh! ne dis pas cela, Patrice!... L'or! tout est là! Depuis que cet or est à moi, ma vie a changé. Le passé ne compte plus... ni la haine... ni l'amour... il n'y a que l'or... les sacs d'or. J'aimerais mieux mourir et que Coralie meure... et que le monde entier disparaisse...

— Enfin, quoi, que veux-tu? Qu'exiges-tu? »

Patrice avait pris les deux bras de cet homme, qui était son père, et qu'il n'avait jamais détesté avec plus de violence. Il le suppliait de tout son être. Il eût versé des larmes s'il avait pu croire que le vieillard se laissât troubler par des larmes.

« Que veux-tu?

— Ceci. Ecoute. Il est là, n'est-ce pas?

— Oui.

— Dans l'atelier?

— Oui.

— En ce cas... il ne faut pas qu'il en sorte...

— Comment!

— Non... Tant que nous n'aurons pas fini, il faut qu'il reste là, lui.

— Mais...

— C'est simple. Comprends-moi bien. Tu n'as qu'un geste à faire... la porte à fermer sur lui... La serrure a été forcée, mais il y a les deux verrous et ça suffira... Tu comprends? »

Patrice se révolta.

« Mais vous êtes fou! Je consentirais, moi!... Un homme qui m'a sauvé la vie... qui a sauvé Coralie!

— Mais qui la perd maintenant. Réfléchis... S'il n'était pas là, s'il ne se mêlait pas de cette affaire... Coralie serait libre... Tu acceptes?

— Non.

— Pourquoi? Cet homme, tu sais qui c'est? Un bandit... un misérable, qui n'a qu'une idée, c'est de s'emparer des millions. Et tu aurais des scrupules? Voyons, Patrice, c'est absurde, n'est-ce pas? Tu acceptes?

— Non, mille fois non.

— Alors, tant pis pour Coralie... Eh oui! je vois que tu ne te rends pas un compte exact de la situation. Il est temps, Patrice. Peut-être est-il trop tard.

— Oh! taisez-vous.

— Mais si, il faut que tu saches et que tu prennes ta responsabilité. Lorsque ce damné nègre me poursuivait, je me suis débarrassé de Coralie comme j'ai pu, croyant la délivrer au bout d'une heure ou deux... Et puis... et puis... tu sais ce qui est arrivé... Il était onze heures du soir... il y a de cela huit heures bientôt... Alors, réfléchis... »

Patrice se tordait les poings. Jamais il n'avait imaginé qu'un pareil supplice pût être imposé à un homme, et Siméon continuait, implacable :

« Elle ne peut pas respirer, je te le jure... C'est à peine si un peu d'air parvient jusqu'à elle... Et encore, je me demande si tout ce qui la recouvre et la protège ne s'est pas écroulé. Alors, elle étouffe... elle étouffe pendant que toi, tu restes là à discuter. Voyons, qu'est-ce que cela peut te faire d'enfermer cet homme pendant dix minutes?... Pas plus de dix minutes, tu entends... Et tu hésites? Alors, c'est toi qui la tue, Patrice. Réfléchis... enterrée vivante!... »

Patrice se redressa, résolu. A ce moment, aucun acte, si pénible qu'il fût, ne lui eût répugné. Or, c'était si peu, ce que lui demandait Siméon!

« Que veux-tu? dit-il. Ordonne. »

L'autre murmura :

« Tu le sais bien, ce que je veux, c'est si simple! Va jusqu'à la porte, ferme et reviens.

— C'est ta dernière condition? Il n'y en aura pas d'autre.

— Aucune autre. Si tu fais cela, Coralie sera délivrée dans quelques instants. »

D'un pas décidé, l'officier entra dans le pavillon et traversa le vestibule.

Au fond de l'atelier, la lumière dansait.

Il ne dit pas un mot. Il n'eut pas une hésitation. Il ferma la porte violemment, d'un coup poussa les deux verrous et revint en hâte. Il se sentait soulagé. L'action était vile, mais il ne doutait pas qu'il eût accompli un devoir impérieux.

« Ça y est, dit-il... Dépêchons-nous.
— Aide-moi, fit le vieillard. Je ne peux pas me lever. »

Patrice le saisit au-dessous des deux bras et le mit debout. Mais il dut le soutenir, car le vieillard flageollait sur ses jambes.

« Oh ! malédiction, balbutia Siméon, il m'a démoli, ce maudit nègre. J'étouffe, je ne peux pas marcher. »

Patrice le porta presque, tandis que Siméon bégayait, à bout de forces:

« Par ici... Tout droit maintenant... »

Ils passèrent à l'angle du pavillon et se dirigèrent du côté des tombes.

« Tu es bien sûr d'avoir fermé la porte? continuait le vieillard. Oui, n'est-ce pas? j'ai entendu... Ah ! c'est qu'il est redoutable, le gaillard... il faut se méfier de lui... Mais tu m'as juré de ne rien dire, hein? Jure-le encore, sur la mémoire de ta mère... non, mieux que cela, jure-le sur Coralie... Qu'elle expire à l'instant si tu dois trahir ton serment ! »

Il s'arrêta. Il n'en pouvait plus et se convulsait pour qu'un peu d'air s'insinuât jusqu'à ses poumons. Malgré tout, il reprenait :

« Je peux être tranquille, n'est-ce pas? D'ailleurs, tu n'aimes pas l'or, toi. En ce cas, pourquoi parlerais-tu? N'importe, jure-moi de te taire. Tiens, donne ta parole d'honneur.... C'est ce qu'il y a de mieux. Ta parole, hein? »

Patrice le tenait toujours par la taille. Effroyable calvaire pour l'officier, que cette marche si lente et que cette sorte d'enlacement auquel il était contraint pour la délivrance de Coralie. Il avait plutôt envie, en sentant contre lui le corps de cet homme abhorré, de le serrer jusqu'à l'étouffement.

Et cependant une phrase ignoble se répétait au fond de lui : « Je suis son fils... Je suis son fils... »

« C'est là, dit le vieillard.
— Là? Mais ce sont les tombes.
— C'est la tombe de ma Coralie, et c'est la mienne, et c'est ici le but. »

Il se retourna, effaré.

« Les traces de pas? Tu les effaceras au retour, hein? car il retrouverait notre piste, lui, et il saurait que c'est là... »

Patrice s'écria :

« Eh ! il n'y a rien à craindre ! Hâtons-nous. Alors, Coralie est là?... là, au fond? Enterrée déjà? Ah ! l'abomination ! »

Il semblait à Patrice que chaque minute écoulée comptait plus qu'une heure de retard, et que le salut de Coralie dépendait d'une hésitation ou d'un faux mouvement. Il fit tous les serments exigés. Il jura sur Coralie. Il s'engagea sur l'honneur. A ce moment, il n'y aurait pas eu d'acte qu'il n'eût été prêt à accomplir.

Accroupi sur l'herbe, sous le petit temple, le doigt tendu, Siméon répéta :

« C'est là... c'est là-dessous...
— Est-ce croyable? Sous la pierre tombale?
— Oui.
— La pierre se lève, alors? demanda Patrice anxieusement.
— Oui.
— Mais à moi seul, je ne puis la lever... Ce n'est pas possible... Il faudrait trois hommes.
— Non, dit le vieillard, il y a un mouvement de bascule. Tu y parviendras facilement... Il suffit d'un effort à l'une des extrémités...
— Laquelle?
— Celle-ci, à droite. »

Patrice s'approcha et saisit la grande plaque sur laquelle était inscrit : « Ici reposent Patrice et Coralie... » et il tenta l'effort.

La pierre se souleva, en effet, du premier coup, comme si un contrepoids l'eût obligée à s'enfoncer à l'autre bout.

« Attends, dit le vieillard. Il faut la soutenir, sans quoi elle retomberait.
— Comment la soutenir?
— Avec une barre de fer.
— Il y en a une?
— Oui, au bas de la deuxième marche. »

Trois marches avaient été découvertes, qui descendaient dans une cavité de petite dimension, où un homme pouvait à peine tenir, courbé en deux. Patrice aperçut la barre de fer, et, maintenant la pierre avec son épaule, il saisit la barre et la dressa.

« Bien, reprit Siméon, cela ne bougera pas. Tu n'as plus qu'à te baisser dans l'excavation. C'est là qu'aurait dû être mon cercueil, et c'est là que je venais souvent m'étendre auprès de ma bien-aimée Coralie. J'y restais des heures, à même la terre... et lui parlant à elle. Nous causions tous deux, je t'assure, nous causions... Ah ! Patrice !... »

Patrice avait ployé sa haute taille dans l'étroit espace où il avait du mal à tenir, et il demanda : « Que faut-il faire?

— Tu ne l'entends pas, ta Coralie, toi? Il n'y a qu'une cloison qui vous sépare... quelques briques dissimulées par un peu de terre... Et une porte... Derrière, c'est l'autre caveau; c'est le caveau de Coralie...

Et derrière, Patrice, il y a en a un autre... où se trouvent les sacs d'or. »

Le vieillard s'était penché et dirigeait les recherches, à genoux sur le gazon...

« La porte est à gauche... Plus loin que cela... Tu ne trouves pas?... C'est curieux... Il faut te dépêcher pourtant... Ah! on dirait que tu y es... Non? Ah! si je pouvais descendre! mais il n'y a place que pour une personne. »

Il y eut un long silence. Puis, il reprit :

« Allonge-toi davantage... Bien... Tu peux remuer?

— Oui, dit Patrice.

— Pas beaucoup, hein?

— A peine.

— Eh bien, continue, mon garçon », s'écria le vieillard dans un éclat de rire.

Et se retirant vivement, d'un geste brusque, il fit tomber la barre de fer. Lourdement, avec une lenteur causée par le contrepoids, mais avec une force irrésistible, l'énorme bloc de pierre s'abattit.

Bien qu'engagé tout entier dans la terre remuée, Patrice, devant le péril, voulut se relever. Siméon avait saisi la barre de fer et lui en asséna un coup sur la tête. Patrice poussa un cri et ne bougea plus. La pierre le recouvrit. Cela n'avait duré que quelques secondes.

« Tu vois, s'exclama Siméon, que j'ai bien fait de te séparer de ton camarade. Il ne serait pas tombé dans le panneau, lui! Mais, tout de même, quelle comédie tu m'as fait jouer! »

Siméon ne perdit plus un instant. Il savait que Patrice, blessé comme il devait l'être, affaibli par la posture à laquelle il était condamné, ne pourrait pas faire l'effort nécessaire pour soulever le couvercle de son tombeau. De ce côté donc, plus rien à craindre.

Il retourna vers le pavillon et sans doute, quoique marchant avec peine, avait-il exagéré son mal, car il ne s'arrêta pas avant le vestibule. Il dédaigna même d'effacer les traces de ses pas. Il allait droit au but, comme un homme qui a son plan, qui se hâte de l'exécuter, et qui sait qu'après l'exécution de ce plan toutes les voies sont libres.

Arrivé dans le vestibule, il écouta. A l'intérieur de l'atelier et du côté de la chambre, don Luis frappait contre les murs et les cloisons.

« Parfait, ricana Siméon. Celui-là aussi est roulé. A son tour! Mais, en vérité, tous ces messieurs ne sont pas forts. »

Ce fut rapide. Il marcha vers la cuisine qui se trouvait à droite, ouvrit la porte du compteur et tourna la clef, lâchant ainsi le gaz et recommençant avec avec don Luis ce qui n'avait point réussi avec Patrice et Coralie.

Seulement alors il céda à l'immense lassitude qui l'accablait et se permit deux à trois minutes de défaillance. Son plus terrible ennemi était, lui également, hors de cause.

Mais ce n'était pas fini. Il fallait agir encore et assurer son propre salut. Il contourna le pavillon, chercha ses lunettes jaunes et les mit, descendit le jardin, ouvrit et referma la porte. Puis, par la ruelle, il gagna le quai.

Nouvelle station, cette fois, devant le parapet qui dominait le chantier Berthou. Il semblait hésiter sur le parti à prendre. Mais la vue des gens qui passaient, charretiers, maraîchers, etc., coupa court à son indécision. Il héla une automobile et se fit conduire rue Guimard, chez le concierge Vacherot.

Il trouva son ami sur le seuil de la loge et fut accueilli aussitôt avec un empressement et une émotion qui montraient l'affection du bonhomme.

« Ah! c'est vous, monsieur Siméon? s'écria le concierge. Mais, mon Dieu! dans quel état!

— Tais-toi, ne prononce pas mon nom, murmura Siméon en entrant dans la loge. Personne ne m'a vu?

— Personne. Il n'est que sept heures et demie et la maison s'éveille à peine. Mais, Seigneur! qu'est-ce qu'ils vous ont fait, les misérables? Vous avez l'air d'étouffer. Vous avez été victime d'une agression?

— Oui, ce nègre qui me suivait...

— Mais les autres?

— Quels autres?

— Ceux qui sont venus?... Patrice?

— Hein! Patrice est venu? fit Siméon, toujours à voix basse.

— Oui, il est arrivé ici cette nuit, après vous, avec un de ses amis.

— Et tu lui as dit?...

— Qu'il était votre fils?... Evidemment, il a bien fallu...

— C'est donc cela, marmotta le vieillard... C'est donc cela qu'il n'a pas semblé surpris de ma révélation.

— Où sont-ils maintenant?

— Avec Coralie. J'ai pu la sauver. Je l'ai remise entre leurs mains. Mais il ne s'agit pas d'elle. Vite... un docteur... il n'est que temps...

— Il y en a un dans la maison.

— Je n'en veux pas. Tu as l'annuaire du téléphone?

— Voici.

— Ouvre-le et cherche...

— A quel nom?

— Le docteur Géradec.

— Hein? Mais ce n'est pas possible. Le docteur Géradec? Vous n'y pensez pas!...

— Pourquoi? Sa clinique est proche, boulevard de Montmorency, et tout à fait isolée.

— Je sais. Mais vous n'ignorez pas?... Il y a de mauvais bruits sur lui, monsieur Siméon... toute une affaire de passeports et de faux certificats...

— Va toujours...

— Voyons, quoi, monsieur Siméon, est-ce que vous voudriez partir?

— Va toujours. »

Siméon feuilleta l'annuaire et téléphona. La communication n'étant pas libre, il inscrivit le numéro sur un bout de journal, puis sonna de nouveau.

On lui répondit alors que le docteur était sorti et ne rentrerait qu'à dix heures du matin.

« Tant mieux, fit Siméon, je n'aurais pas eu la force d'y aller tout de suite. Préviens que j'irai à dix heures.

— Je vous annonce sous le nom de Siméon?

— Sous mon vrai nom, Armand Belval. Dis que c'est urgent... une intervention chirurgicale est nécessaire. »

Le concierge obéit et raccrocha l'appareil en gémissant :

« Ah! mon pauvre monsieur Siméon! un homme comme vous, si bon, si charitable. Qu'est-il donc arrivé?

— Ne t'occupe pas de ça. Mon logement est prêt?

— Certes.

— Allons-y sans qu'on puisse nous voir.

— On ne peut pas nous voir, vous le savez bien.

— Dépêche-toi. Prends ton revolver. Et ta loge? Tu peux la laisser?

— Oui... cinq minutes. »

Cette loge donnait, par derrière, dans une courette qui communiquait avec un long corridor. A l'extrémité de ce couloir il y avait une autre petite cour, et dans cette cour une maisonnette composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier.

Ils entrèrent.

Un vestibule, puis trois pièces en enfilade.

La seconde seule était meublée. La dernière ouvrait directement sur une rue parallèle à la rue Guimard.

Ils s'arrêtèrent dans la seconde pièce.

Siméon semblait à bout de force. Pourtant, il se releva presque aussitôt, avec le geste d'un homme résolu et que rien ne peut faire fléchir.

Il dit :

« Tu as bien fermé la porte du rez-de-chaussée?

— Oui, monsieur Siméon.

— Personne ne nous a vus entrer?

— Personne.

— Personne ne peut soupçonner que tu es là?

— Personne.

— Donne-moi ton revolver. »

Le concierge tendit l'arme.

« Voici.

— Crois-tu, murmura Siméon, que, si je tirais, on entendrait la détonation

— Certainement non. Qui l'entendrait? Mais...

— Mais quoi?...

— Vous n'allez pas tirer?

— Je vais me gêner!

— Sur vous, monsieur Siméon, sur vous? Vous allez vous tuer?

— Idiot.

— Alors, sur qui?

— Sur quelqu'un qui me gêne et qui pourrait me trahir.

— Sur qui donc?

— Sur toi, parbleu! » ricana Siméon.

Et, d'un coup de feu, il lui brûla la cervelle.

M. Vacherot s'écroula comme une masse, tué net.

Siméon, lui, jeta son arme et demeura impassible, un peu vacillant. Un à un, jusqu'à six, il ouvrit les doigts. Comptait-il les six personnes dont il s'était débarrassé depuis quelques heures? Grégoire, Coralie, Ya-Bon, Patrice, don Luis, le sieur Vacherot?

Sa bouche eut un rictus de satisfaction. Encore un effort, et c'était le salut, la fuite.

Pour le moment, cet effort, il était incapable de le donner. Sa tête tournait, ses bras battaient le vide. Il tomba évanoui, râlant, la poitrine comme écrasée sous un poids intolérable.

Mais à dix heures moins le quart, dans un sursaut de volonté, il se relevait et, dominant la crise, méprisant la douleur, il sortait par l'autre issue de la maison.

A dix heures, après avoir changé deux fois d'auto, il arrivait au boulevard de Montmorency, à l'instant même où le docteur Géradec descendait de sa limousine et montait le perron de la somptueuse villa, où sa clinique était installée depuis la guerre.

VII

LE DOCTEUR GÉRADEC

La clinique du docteur Géradec groupait autour d'elle, dans un beau jardin, plusieurs pavillons dont chacun avait sa destination spéciale. La villa était réservée aux grandes opérations.

Le docteur y avait aussi son cabinet, et c'est là qu'on fit entrer d'abord Siméon Diodokis. Mais, après avoir subi l'examen sommaire d'un infirmier, Siméon fut conduit dans une salle située au fond d'une aile indépendante.

Le docteur s'y trouvait. C'était un homme de soixante ans environ, d'allure encore jeune, à la figure rasée, et que son monocle, toujours vissé à l'œil droit, obligeait à une grimace qui contractait tout le visage. Un grand tablier blanc l'habillait des pieds à la tête.

Siméon, très difficilement — car il pouvait à peine parler — expliqua son cas. La nuit dernière, un rôdeur l'avait attaqué, saisi à la gorge et dévalisé, le laissant à moitié mort sur le pavé.

« Il vous eût été possible d'appeler un médecin depuis, remarqua le docteur en le regardant fixement. »

Et, comme Siméon ne répondait pas, il ajouta :

« D'ailleurs, ce n'est pas grand'chose. Dès l'instant que vous vivez, il n'y a pas eu fracture. Cela se réduit donc à des spasmes du larynx dont nous viendrons aisément à bout avec un tubage. »

Il donna des ordres à son aide. On introduisit dans le gosier du malade un long tube en aluminium qu'il garda durant une demi-heure. Le docteur, qui s'était absenté pendant ce temps, revint, et, ayant enlevé le tube, examina le malade, qui commençait déjà à respirer assez facilement.

« C'est fini, dit le docteur Géradec, et beaucoup plus vite que je ne pensais. Il y avait évidemment, dans votre cas, un phénomène d'inhibition qui contractait la gorge. Rentrez chez vous. Un peu de repos, et il n'y paraîtra plus. »

Siméon demanda le prix et paya. Mais, comme le docteur le reconduisait à la porte, il s'arrêta et dit brusquement, d'un ton de confidence :

« Je suis un ami de Mme Albouin. »

Le docteur ne semblant pas comprendre ce que signifiait cette phrase, il insista :

« Peut-être ce nom ne vous dit-il rien? Mais, si je vous rappelle qu'il cache la personnalité de Mme Mosgranem, je ne doute pas que nous ne puissions nous entendre.

— Nous entendre sur quoi? demanda le docteur dont l'étonnement contractait encore davantage la figure.

— Allons, docteur, vous vous méfiez, et vous avez tort. Nous sommes seuls. Toutes les portes sont doubles et capitonnées. Nous pouvons causer.

— Je ne refuse nullement de causer. Mais encore faut-il que je sache...

— Un peu de patience, docteur.

— C'est que mes malades attendent.

— Ce sera vite fait, docteur. Je ne vous demande pas un entretien, mais le temps seulement de dire quelques phrases. Asseyons-nous. »

Il s'assit résolument. Le docteur prit place en face de lui, avec un air de plus en plus surpris.

Et Siméon prononça, sans autre préambule :

« Je suis de nationalité grecque. La Grèce étant un pays neutre et même ami

jusqu'à ce jour, il m'est facile d'obtenir un passeport et de sortir de France. Mais, pour des raisons personnelles, je désire que ce passeport ne soit pas établi sous mon nom, mais sous un nom quelconque, que nous chercherons ensemble, et qui me permettra, avec votre aide, de m'en aller sans le moindre péril. »

Le docteur se leva, indigné.

Siméon insista :

« Pas de grands mots, je vous en conjure. Il s'agit, n'est-ce pas, d'y mettre le prix. J'y suis déterminé. Combien? »

D'un geste, le docteur lui montra la porte.

Siméon ne protesta pas. Il mit son chapeau. Mais, arrivé près de la porte, il articula :

« Vingt mille?... Est-ce assez?

— Dois-je appeler? dit le docteur, et vous faire jeter dehors? »

Siméon Diodokis se mit à rire et, tranquillement, avec des pauses entre chacun des chiffres :

« Trente mille?... Quarante?... Cinquante?... Oh! oh! davantage? C'est le grand jeu, à ce qu'il paraît... La somme ronde... Allons-y. Mais, vous savez, tout est compris dans le chiffre fixé. Non seulement vous m'établissez un passeport dont l'authenticité ne soit pas contestable, mais encore vous me garantissez les moyens de partir de France, comme vous l'avez fait pour mon amie, Mme Mosgranem, et fichtre, à des conditions autrement avantageuses! Enfin, je ne marchande pas. J'ai besoin de vous. Alors, c'est convenu, docteur? Cent mille? »

Le docteur Géradec le regarda longtemps, puis d'un mouvement rapide mit le verrou. Revenant ensuite s'asseoir devant le bureau, il dit simplement :

« Causons.

— Je ne demande pas autre chose. On s'entend toujours entre honnêtes gens. Mais, avant tout, je répète ma question : nous sommes d'accord à cent mille?

— Nous sommes d'accord... dit le docteur, à moins que la situation ne se présente sous un jour moins clair que vous ne la présentez.

— Que dites-vous?

— Je dis que le chiffre de cent mille est une base de discussion convenable, voilà tout. »

Siméon Diodokis hésita une seconde. L'individu lui semblait un peu gourmand. Néanmoins, il se rassit, et le docteur reprit aussitôt :

« Votre nom véritable, s'il vous plaît?

— Impossible. Je vous répète que, pour des raisons...

— Alors, c'est deux cent mille.

— Hein? »

Siméon avait sursauté.

« Crebleu! vous n'y allez pas de main morte. Un pareil chiffre! »

Géradec répondit calmement :

« Qui vous oblige à l'accepter? Nous débattons un marché. Vous êtes libre.

— Enfin, quoi, du moment que vous acceptez de m'établir un faux passeport, que vous importe de connaître mon nom?

— Il m'importe beaucoup. Je risque infiniment plus en faisant évader, — car c'est une évasion, — en faisant évader un espion qu'un honnête homme.

— Je ne suis pas un espion.

— Qu'en sais-je? Comment! Vous venez chez moi me proposer une vilaine chose. Vous cachez votre nom, votre personnalité, et vous avez tellement hâte de disparaître que vous êtes prêt à payer cent mille francs. Et, malgré tout, vous avez la prétention de vous faire passer pour un honnête homme. Réfléchissez. C'est absurde. Un honnête homme n'agit pas comme un cambrioleur... ou comme un assassin. »

Le vieux Siméon ne broncha pas. Après un instant, il s'essuya le front avec son mouchoir. Evidemment, il pensait que Géradec était un rude jouteur et qu'il eût peut-être mieux valu ne pas s'adresser à lui. Mais, après tout, le pacte était conditionnel. Il serait toujours temps de rompre.

« Oh! oh! fit-il en essayant de rire, vous avez de ces mots!

— Des mots seulement, dit le docteur. Je n'avance aucune hypothèse. Je me contente de résumer la situation et de justifier mes prétentions.

— Vous avez entièrement raison.

— Donc, je reprends votre question : Nous sommes d'accord?

— Nous sommes d'accord. Peut-être cependant — et c'est ma dernière observation — auriez-vous pu traiter plus doucement un ami de Mme Mosgranem.

— Comment savez-vous que je l'ai traitée d'autre façon que vous? demanda le docteur. Vous avez des renseignements à ce propos?

— Mme Mosgranem m'a avoué elle-même que vous ne lui aviez rien pris. »

Le docteur eut un sourire un peu fat, et murmura :

« Je ne lui ai rien pris, en effet, mais elle m'a peut-être beaucoup donné. Mme Mosgranem était une de ces jolies femmes dont les faveurs se comptent à un prix élevé. »

Un silence suivit ses paroles. Le vieux Siméon semblait de plus en plus mal à l'aise en face de son interlocuteur. Enfin celui-ci insinua :

« Mon indiscrétion paraît vous être désagréable. Y avait-il entre Mme Mosgranem et vous un de ces liens de tendresse?... En ce cas, excusez-moi... D'ailleurs, tout cela, n'est-ce pas, cher monsieur, n'a plus du tout d'importance après ce qui vient de se passer. »

Il soupira :

« Pauvre Mme Mosgranem!

— Pourquoi parlez-vous d'elle ainsi? interrogea Siméon.

— Pourquoi? Mais justement à cause de ce qui vient de se passer.

— J'ignore absolument...

— Comment, vous ignorez le drame affreux?

— Je n'ai pas eu de lettre d'elle depuis son départ.

— Ah!... Moi, j'en ai reçu une hier soir, et j'ai été fort étonné d'apprendre qu'elle était rentrée en France.

— En France, Mme Mosgranem!

— Mais oui. Et même elle me donnait rendez-vous pour ce matin... un étrange rendez-vous...

— A quel endroit? fit Siméon avec une inquiétude visible.

— Je vous le donne en mille.

— Parlez donc!

— Eh bien, sur une péniche.

— Hein!

— Oui, sur une péniche nommée *la Nonchalante*, amarrée au quai de Passy, le long du chantier Berthon.

— Est-ce possible? balbutia Siméon.

— C'est la réalité même. Et savez-vous comment la lettre était signée? Elle était signée Grégoire.

— Grégoire... un nom d'homme... articula le vieux d'une voix sourde.

— Un nom d'homme, en effet... Tenez, j'ai la lettre sur moi. Elle me dit qu'elle mène une vie fort dangereuse, qu'elle se méfie de l'homme auquel sa fortune est associée, et qu'elle voudrait me demander conseil.

— Alors... alors... vous y êtes allé?

— J'y suis allé.

— Mais quand?

— Ce matin. J'y étais, pendant que vous téléphoniez ici. Malheureusement...

— Malheureusement?...

— Je suis arrivé trop tard.

— Trop tard?...

— Oui, le sieur Grégoire, ou plutôt Mme Mosgranem était morte.

— Morte!

— On l'avait étranglée.

— C'est effrayant, dit Siméon, qui paraissait repris d'étouffements. Et vous n'en savez pas plus long?

— Plus long sur quoi?

— Sur l'homme dont elle parlait.

— L'homme dont elle se défiait?

— Oui.

— Si, si, elle m'a écrit son nom dans cette lettre. C'est un Grec qui se fait appeler Siméon Diodokis. Elle me donnait même son signalement... que j'ai lu sans trop d'attention. »

Il déplia la lettre et jeta les yeux sur la seconde page en marmottant :

« Un homme assez vieux... cassé... qui passe pour fou... qui porte toujours un cache-nez et de grosses lunettes jaunes. »

Le docteur Géradec interrompit sa lecture et regarda Siméon d'un air stupéfait. Tous deux restèrent un moment sans souffler mot. Puis le docteur répéta machinalement :

« Un homme assez vieux... cassé... qui porte un cache-nez... et de grosses lunettes jaunes... »

Après chaque bout de phrase, il s'arrêtait, le temps de constater le détail accusateur.

Enfin, il prononça :

« Vous êtes Siméon Diodokis... »

L'autre ne protesta pas. Tous ces incidents s'enchaînaient d'une façon si étrange, et à la fois si naturelle, qu'il sentait l'inutilité des mensonges.

Le docteur Géradec fit un grand geste et déclara :

« Voilà précisément ce que j'avais prévu. La situation n'est plus du tout telle que vous la présentiez. Il ne s'agit plus de balivernes, mais d'une chose fort grave et terriblement dangereuse pour moi.

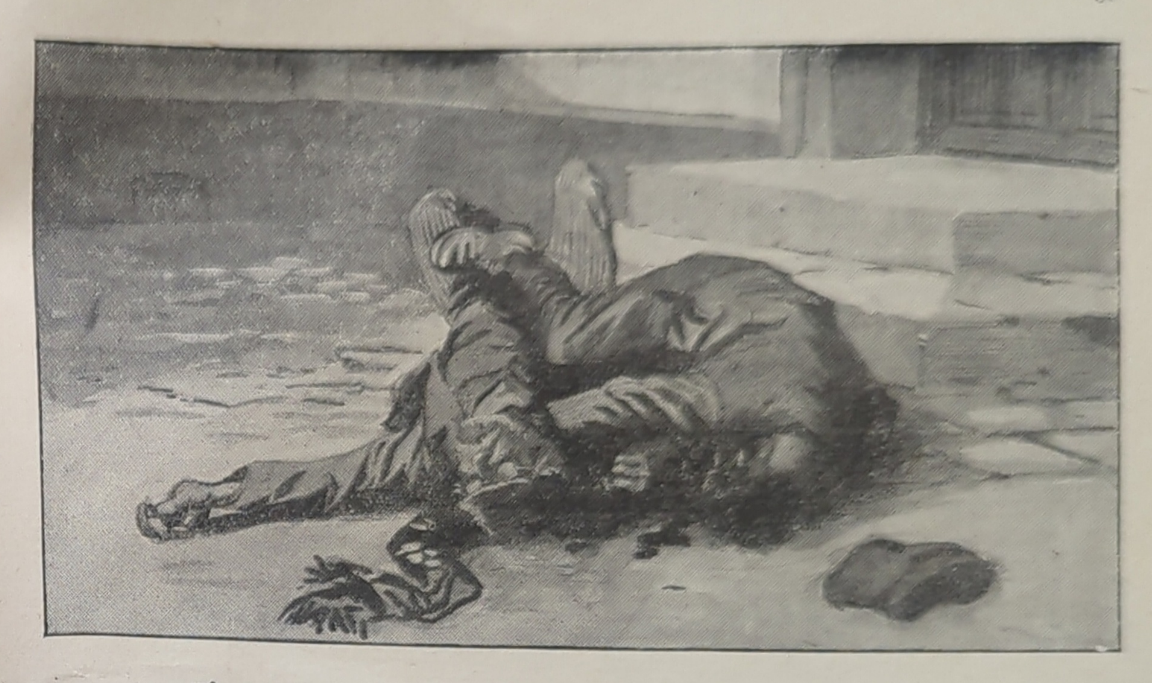
— Ce qui veut dire?

— Ce qui veut dire que le prix n'est plus le même.

— Combien, alors?

— Un million.

— Ah! non, non! s'exclama Siméon avec violence! non! Et puis je n'ai pas touché à Mme Mosgranem. Moi-même, j'étais attaqué par celui qui l'a étranglée,



MÊME MORT, LE SÉNÉGALAIS NE LACHAIT PAS SA PROIE. (p. 42.)

et c'est le même individu, un nègre appelé Ya-Bon, qui m'a rejoint et qui m'a saisi à la gorge. »

Le docteur lui saisit le bras.

« Répétez ce nom. C'est bien Ya-Bon que vous avez dit?

— Certes, un Sénégalais, mutilé d'un bras.

— Et il y a eu combat entre ce Ya-Bon et vous?

— Oui.

— Et vous l'avez tué?

— Je me suis défendu.

— Soit. Mais vous l'avez tué?

— C'est-à-dire... »

Le docteur haussa les épaules en souriant.

« Ecoutez, monsieur, la coïncidence est curieuse. En sortant de la péniche, j'ai rencontré une demi-douzaine de soldats mutilés, qui m'ont adressé la parole. Ils cherchaient justement leur camarade Ya-Bon, et ils cherchaient aussi leur capitaine, le capitaine Belval, et ils cherchaient un ami de cet officier, et ils cherchaient une dame, celle chez qui ils logeaient.

« Ces quatre personnes avaient disparu, et de cette disparition ils accusaient un individu... mais, tenez, ils m'ont dit le nom... Ah! c'est de plus en plus bizarre! C'est Siméon Diodokis, c'était vous qu'ils accusaient... Est-ce curieux? Mais, d'autre part, vous avouerez que tout cela constitue des faits nouveaux, et que, par conséquent... »

Il y eut une pause. Puis nettement, le docteur scanda :

« Deux millions. »

Cette fois, Siméon demeura impassible. Il se sentait dans les griffes de cet homme comme une souris entre les griffes d'un chat. Le docteur jouait avec lui, le laissait échapper, le rattrapait, sans qu'il pût avoir une seconde l'espérance de se soustraire à ce jeu mortel.

Il dit simplement :

« C'est du chantage... »

Le docteur fit un signe d'approbation :

« Je ne vois pas en effet d'autre mot. C'est du chantage. Et encore un chantage où je n'ai pas l'excuse d'avoir fait naître l'occasion dont je profite. Un hasard merveilleux passe à portée de ma main. Je saute dessus, comme vous le feriez à ma place. Que voulez-vous? J'ai eu avec la justice de mon pays quelques démêlés que vous n'êtes pas sans connaître. Nous avons, elle et moi, signé la paix. Mais ma situation professionnelle est tellement ébranlée que je ne puis repousser dédaigneusement ce que vous m'apportez avec tant de bienveillance.

— Et si je refuse de me soumettre?

— Alors je téléphone à la préfecture de police, où je suis très bien vu maintenant, étant à même de rendre à ces messieurs quelques services. »



Siméon regarda du côté de la fenêtre, regarda du côté de la porte. Le docteur avait empoigné le cornet du téléphone. Il n'y avait rien à faire, pour l'instant, qu'à céder... quitte à profiter des circonstances favorables qui pourraient survenir.

« Soit, déclara Simon. Après tout, cela vaut mieux. Vous me connaissez, je vous connais. On peut s'entendre.

— Sur la base indiquée?

— Oui.

— Deux millions?

— Oui. Expliquez-moi votre plan.

— Non, pas la peine. J'ai mes moyens à moi, et je trouve inutile de les divulguer d'avance. L'essentiel, c'est votre évasion, n'est-ce pas? et la fin des dangers que vous courez? De tout cela je réponds.

— Qui m'assure?...

— Vous me payerez moitié comptant, moitié au terme de l'entreprise. Reste la question du passeport. Elle est secondaire pour moi. Encore faut-il en établir un. Sous quel nom?

— Celui que vous voudrez. »

Le docteur prit un papier pour inscrire le signalement, et tout en observant son interlocuteur et en murmurant : cheveux gris... figure imberbe... lunettes jaunes... il demanda :

« Mais vous... qui me garantit l'indispensable paiement?... Je veux des billets de banque... de vrais, d'authentiques billets de banque...

— Vous les aurez.

— Où sont-ils?

— Dans une cachette inaccessible.

— Précisez.

— Je peux le faire. Alors même que je vous aurais indiqué l'emplacement général vous ne trouveriez pas.

— Alors?

— C'est Grégoire qui en avait la garde. Il y a quatre millions... Ils sont dans la péniche. Nous irons ensemble et je vous compterai le premier million. »

Le docteur frappa la table.

« Hein? Qu'avez-vous dit?

— Je dis que ces millions sont dans la péniche.

— La péniche qui est amarrée près du chantier Berthon, et dans laquelle Mme Mosgranem a été égorgée?

— Oui, j'ai caché là quatre millions. L'un d'eux vous sera remis. »

Le docteur hocha la tête et déclara :

« Non, je n'accepte pas cet argent-là en paiement?

— Pourquoi? Vous êtes fou.

— Pourquoi? Parce qu'on ne se paye pas avec ce qui vous appartient déjà?

— Qu'est-ce que vous dites? s'écria Siméon avec effarement.

— Ces quatre millions m'appartiennent. Par conséquent, nous ne pouvez pas me les offrir. »

Siméon haussa les épaules.

« Vous divaguez. Pour qu'ils vous appartiennent, il faudrait d'abord que vous les ayiez.

— Bien entendu.

— Et vous les avez?

— Je les ai.

— Quoi? Expliquez-vous. Expliquez-vous, tout de suite, grinça Siméon hors de lui.

— Je m'explique. La cachette inaccessible consistait en quatre vieux Bottins hors d'usage. Le Bottin de Paris et celui des départements, chacun en deux volumes. Ces quatre volumes, creux à l'intérieur, comme évidés sous leur reliure, contenaient chacun un million.

— Vous mentez!... Vous mentez!

— Ils étaient sur une tablette, dans un petit débarras à côté de la cabine.

— Et après? Après?

— Après? Eh bien, ils sont ici.

— Ici?

— Sur cette tablette, devant vos yeux. Alors, dans ces conditions, n'est-ce pas, étant déjà légitime possesseur, je ne puis accepter...

— Voleur! Voleur! cria Siméon, qui tremblait de rage et lui montrait le poing. Vous n'êtes qu'un voleur, et je vous ferai rendre gorge... Ah! le bandit... »

Très calme, le docteur Géradec sourit et leva la main en manière de protestation.

« Voilà de bien grands mots, et combien injustes! Oui, je le répète, combien, bien injustes! Vous rappelerai-je que votre maîtresse, Mme Mosgranem, m'honorait de ses bontés? Un jour, ou plutôt un matin, elle me dit, après un moment d'expansion : « Mon ami — elle m'appelait son ami et, en ces moments-là, voulait bien me tutoyer — mon ami, quand je mourrai — elle avait de sombres pressentiments — quand je mourrai, tout ce qui se trouvera dans mon appartement, je te le lègue. » Son appartement, à la minute de sa mort,

c'était la péniche en question. Lui feraije l'injure de ne pas obéir à une volonté aussi sacrée? »

Le vieux Siméon n'écoutait pas. Une idée infernale s'éveillait en lui, et il se dressait vers le docteur dans un geste d'attention éperdue.

Le docteur lui dit :

« Nous gaspillons un temps précieux, cher monsieur, que décidez-vous? »

Il jouait avec la feuille où il avait inscrit les renseignements nécessaires au passeport. Siméon s'avança vers lui sans un mot. A la fin le vieillard chuchota :

« Cette feuille, donnez-la moi... Je veux voir comment vous avez établi mon passeport... et sous quel nom... »

Il arracha le papier, le parcourut des yeux et, soudain, bondit en arrière.

« Quel nom avez-vous mis? Quel nom avez-vous mis? De quel droit me donnez-vous ce nom? Pourquoi? Pourquoi?

— Mais vous m'avez dit d'inscrire un nom à mon gré.

— Mais celui-ci? celui-ci?... Pourquoi avez-vous inscrit celui-ci?

— Ma foi, je ne sais pas... Une idée comme une autre. Je ne pouvais pas mettre Siméon Diodokis, n'est-ce pas, puisque vous ne vous appelez pas ainsi... Je ne pouvais pas mettre non plus Armand Belval, puisque vous ne vous appelez pas ainsi non plus. Alors, j'ai mis ce nom-là.

— Mais pourquoi ce nom-là justement?

— Dame, parce que c'est votre nom véritable. »

Le vieillard eut un mouvement d'épouvante, et tout bas, de plus en plus courbé sur le docteur, il dit en frissonnant :

« Un seul homme... un seul homme était capable de deviner... »

Un long silence encore. Puis le docteur ricana :

« Je crois en effet qu'un seul homme en était capable. Mettons donc que je sois ce seul homme.

— Un seul, continua l'autre, auquel la respiration semblait manquer à nouveau... un seul aussi pouvait trouver la cachette des quatre millions, comme vous l'avez trouvée, en quelques secondes... »

Le docteur ne répondit pas. Il souriait et sa figure se décontractait peu à peu.

On eût dit que Siméon n'osait pas prononcer le nom redoutable qui lui montait aux lèvres. Il courbait la tête. Il était comme l'esclave devant le maître. Quelque chose de formidable, dont il avait déjà senti le poids au cours de la lutte, l'écrasait. L'homme qu'il avait en face de lui prenait, dans son esprit, des proportions de géant qui pouvait, d'un mot, le supprimer, d'un geste l'anéantir. Et un seul homme avait cette taille hors des mesures humaines.

A la fin, il murmura avec une terreur indicible :

« Arsène Lupin... Arsène Lupin...

— Tu l'as dit, bouffi, » s'écria le docteur en se levant.

Il laissa tomber son monocle. Il sortit de sa poche une petite boîte qui contenait de la pommade, se barbouilla le visage avec cette pommade, se lava dans une cuvette d'eau que renfermait un placard, et reparut, le teint clair, la face souriante et narquoise, l'allure désinvolte.

« Arsène Lupin, répéta Siméon pétrifié... Arsène Lupin... Je suis perdu...

— Jusqu'à la gauche, vieillard stupide. Et faut-il que tu sois stupide ! Comment ! tu me connais de réputation, tu ressens vis-à-vis de moi la frousse intense et salutaire qu'un honnête homme de mon envergure doit inspirer à une vieille fripouille comme toi, tu t'es imaginé que je serais assez bête pour me laisser coffrer dans ta boîte à gaz. »

Lupin allait et venait, en comédien habile qui a une tirade à débiter, qui la ponctue aux bons endroits, qui se réjouit de l'effet produit, et qui s'écoute parler avec une certaine complaisance. On sentait que, pour rien au monde, il n'eût donné sa place et abandonné son rôle.

Il poursuivit :

« Remarque bien qu'à ce moment-là, j'aurais pu te prendre par la peau du cou et jouer tout de suite avec toi la grande scène du cinquième acte que nous sommes en train de jouer. Seulement, voilà, mon cinquième acte était un peu court, et je suis un homme de théâtre, moi ! Tandis que, de la sorte, comme l'intérêt rebondit ! Et comme c'était amusant de voir l'idée germer dans ta caboche de sous-boche ! Et combien rigolo d'aller dans l'atelier, d'attacher ma lampe électrique au bout d'une ficelle, de faire croire ainsi à ce bon Patrice que j'étais là, de sortir, et d'entendre Patrice me renier par trois fois et mettre soigneusement en prison, quoi? ma lampe électrique !

« Tout ça, c'était du bon ouvrage, qu'en dis-tu?... N'est-ce pas? Je te sens

béant d'admiration... Et, dix minutes plus tard, lorsque tu es revenu, hein! quelle jolie scène à la cantonade! Evidemment, je cognais bien contre la porte murée, entre l'atelier et la chambre de gauche... Seulement, vieux Siméon, je n'étais pas dans l'atelier, j'étais dans la chambre! Et le vieux Siméon ne s'est douté de rien, et il est parti tranquillement, persuadé qu'il laissait derrière lui un condamné à mort. Un coup de maître, qu'en dis-tu? Et je dominais tellement la situation que je n'eus même pas besoin de te suivre jusqu'au bout. J'étais sûr, comme deux et deux font quatre, que tu allais chez ton ami, M. Amédée Vacherot le concierge. Et de fait, tu t'y rendis tout de go. »

Lupin reprit haleine, puis continua :

« Ah! là, par exemple, tu as commis une belle imprudence, vieux Siméon, et qui m'a tiré d'embarras... J'arrive : personne dans la loge. Que faire? Comment retrouver tes traces? Heureusement que la Providence me protégeait. Qu'est-ce que je lis sur un bout de journal? Un numéro de téléphone tout frais écrit au crayon. Tiens! tiens, voilà une piste! Je demande ce numéro. J'obtiens la communication et, froidement, j'articule : « Monsieur, c'est moi qui ai téléphoné « tout à l'heure. Seulement, si j'ai votre « numéro, je n'ai pas votre adresse. » Sur quoi, on me la donne, cette adresse : *Docteur Géradec, boulevard de Montmorency.* Alors, j'ai compris. Docteur Géradec? C'est bien cela. Le vieux Siméon va d'abord se faire administrer un bon tubage. Ensuite, on s'occupera de la question du passeport, le docteur Géradec étant un spécialiste de faux passeports.

« Oh! oh! le vieux Siméon voudrait donc filer? Pas de ça, Lisette! Alors, je suis venu ici, sans m'occuper de ton pauvre ami, M. Vacherot, que tu as assassiné dans quelque coin pour te débarrasser d'un accusateur possible. Et ici j'ai vu le docteur Géradec, un homme charmant, que ses ennuis ont assagi et assoupli, et qui m'a... donné sa place pour un matin. Ça m'a coûté un peu cher, mais, n'est-ce pas? qui veut la fin... Bref, comme ton rendez-vous n'était que pour dix heures, j'avais encore deux bonnes heures devant moi; j'ai donc été visiter la péniche, prendre les millions, mettre au point certaines choses. Et me voilà!

Lupin s'arrêta devant le vieillard et lui dit :

« Eh bien, tu es prêt »

Siméon, qui semblait absorbé, tressaillit.

« Prêt à quoi? repartit Lupin, sans attendre la réponse. Mais au grand voyage. Ton passeport est en règle. Paris-Enfer. Billet simple. Train rapide, Sleeping-Cercueil. En voiture! »

Il y eut un assez long silence. Le vieillard réfléchissait et, visiblement, cherchait une issue pour échapper à l'étreinte de son ennemi. Mais les plaisanteries d'Arsène Lupin devaient le troubler profondément, car il ne put balbutier que des syllabes confuses.

A la fin, il fit un effort et prononça :

« Et Patrice?

— Patrice? répéta Lupin.

— Oui. Que va-t-il devenir?

— Tu as une idée à ce propos?

— J'offre sa vie en échange de la mienne. »

Lupin parut stupéfait.

« Il est donc en danger de mort, selon toi?

— Oui, et c'est pourquoi je propose le marché : sa vie contre la mienne. »

Lupin se croisa les bras et prit un air indigné :

« Eh bien vrai! tu en as du culot! Comment, Patrice est mon ami, et tu me crois capable de l'abandonner ainsi? Moi, Lupin, je ferais des mots plus ou moins spirituels sur ta mort imminente, tandis que mon ami Patrice serait en danger? Vieux Siméon, tu baisses. Il est temps que tu ailles te reposer dans un monde meilleur. »

Il souleva une tenture, ouvrit une porte, et appela :

« Eh bien, mon capitaine? »

Puis, après un second appel, il continua :

« Ah! je vois que vous avez repris connaissance, mon capitaine. Tant mieux! Et vous n'êtes pas trop étonné de me voir? Ah! surtout, je vous en prie, pas de remerciement. Ayez seulement l'obligeance de venir. Notre vieux Siméon vous réclame. Et le vieux Siméon a droit à des égards, en ce moment. »

Puis, se retournant vers le vieillard, il lui dit :

« Voilà ton fils, père dénaturé. »

VIII

LA DERNIÈRE VICTIME DE SIMÉON

Patrice entra, la tête bandée, car le coup que lui avait asséné Siméon et le poids de la dalle avaient rouvert ses anciennes blessures. Il était très pâle et semblait souffrir beaucoup.

En voyant Siméon Diodokis, il eut un geste de colère effroyable. Pourtant il se contint. Plantés l'un en face de l'autre, les deux hommes ne bougeaient plus, et Lupin, tout en se frottant les mains, disait à demi-voix :

« Quelle scène! quelle scène admirable! Est-ce du bon théâtre, cela? Le père et le fils! Le criminel et la victime! Attention, l'orchestre... Un tremolo en sourdine... Que vont-ils faire? Le fils va-t-il tuer son père, ou le père tuer son fils? Minute palpitante... Quel silence! La voix du sang seule s'exprime, et en quels termes! Ça y est! La voix du sang a parlé, et ils vont se jeter dans les bras l'un de l'autre, pour mieux s'étouffer. »

Patrice avait avancé de deux pas, et le mouvement annoncé par Lupin allait être accompli, les deux bras de l'officier s'ouvraient déjà pour le combat. Mais soudain, Siméon, affaibli par la souffrance, dominé par une volonté plus forte, s'abandonna et supplia :

« Patrice... Patrice... que vas-tu faire?»

Il tendait les mains, il s'adressait à la pitié de son adversaire, et celui-ci, arrêté dans son élan, fut troublé et regarda longuement cet homme à qui l'attachaient des liens mystérieux et inexpliqués.

Il prononça, les poings toujours levés :

« Coralie!... Coralie!... Dis-moi où elle est, et tu auras la vie sauve. »

Le vieux tressauta; sa haine, fouettée par le souvenir de Coralie, pour faire du mal, retrouvait de l'énergie, et il répondit avec un rire cruel :

« Non, non... Sauver Coralie? Non, j'aime mieux mourir. Et puis, la cachette de Coralie, c'est celle de l'or... Non, jamais, autant mourir...

— Tue-le donc, mon capitaine, intervint don Luis, tue-le donc, puisqu'il aime mieux cela. »

De nouveau l'idée du meurtre immédiat et de la vengeance empourprait d'un flot de sang le visage de l'officier. Mais la même hésitation suspendit le choc.

« Non, non, fit-il à voix basse, non, je ne peux pas...

— Pourquoi donc? insista don Luis... C'est si facile! Allons! Tords-lui le cou comme à un poulet.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi? Est-ce que ça te fait quelque chose de l'étrangler? Ça te dégoûte! Pourtant, si c'était un Boche, sur le champ de bataille...

— Oui... mais cet homme...

— Ce sont tes mains qui refusent, peut-être? L'idée d'empoigner cette chair et de la serrer?... Tiens, capitaine, prends mon revolver, et fais-lui sauter la cervelle. »

Patrice saisit l'arme avidement et la braqua sur le vieux Siméon. Le silence fut effrayant. Les yeux de Siméon s'étaient fermés, et des gouttes de sueur coulaient sur son visage livide.

A la fin, le bras de l'officier s'abattit, et il articula :

« Je ne peux pas.

— Vas-y donc, ordonna don Luis impatienté.

— Non... Non...

— Mais pourquoi, encore une fois?

— Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas? Veux-tu que je t'en dise la raison, mon capitaine? Tu penses à cet homme comme si c'était ton père.

— Peut-être, dit l'officier, tout bas... Les apparences m'obligent à le croire par moments.

— Qu'importe, si c'est une crapule et un bandit!

— Non, non, je n'ai pas le droit. Qu'il meure, mais non pas de ma main, je n'ai pas le droit.

— Alors, tu renonces à te venger?

— Ce serait abominable, ce serait monstrueux! »

Don Luis s'approcha et, le frappant à l'épaule, lui dit gravement :

« Et si ce n'était pas ton père? »

Patrice le regarda. Il ne comprenait pas.

« Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que la certitude n'existe pas, que le doute, s'il s'appuie sur des apparences, ou même sur des présomptions, n'est fortifié d'aucune preuve. Et d'autre part, songe à ton dégoût, à ta répugnance... Car enfin, cela aussi doit être à considérer.

« Quand on est, comme toi, un monsieur propre, loyal, tout palpitant d'honneur et de fierté, est-il admissible qu'on soit le fils d'une pareille fripouille? Réfléchis à cela, Patrice. »

Il fit une pause et répéta :

« Réfléchis à cela, Patrice... et aussi à une autre chose qui a sa valeur, je te le jure.

— Quelle chose? » demanda Patrice, qui le contemplait éperdument.

Don Luis prononça :

« Quel que soit mon passé, quoi que tu puisses penser de moi, tu me reconnais bien, n'est-ce pas, une certaine conscience? Tu sais bien que ma conduite, en toute cette affaire, n'a jamais été influencée que par des motifs que je puis avouer hautement, n'est-ce pas?

— Oui, oui, déclara Patrice Belval avec force.

— Eh bien, alors, mon capitaine, crois-tu donc que je te pousserais à tuer cet homme si c'était ton père? »

Patrice semblait hors de lui.

« Vous avez, j'en suis sûr, une certitude... Oh ! je vous en prie... »

Don Luis continua :

« Crois-tu donc que je te dirais même de le haïr, si c'était ton père?

— Oh ! fit Patrice, ce n'est donc pas mon père?

— Non, non, s'écria don Luis, avec une conviction irrésistible et une ardeur croissante. Non, mille fois non ! Mais observe-le ! Vois cette tête de chenapan ! Tous les crimes et tous les vices sont inscrits sur ce visage de brute. Dans cette aventure, depuis le premier jour jusqu'au dernier, il n'y a pas un forfait qui ne soit son œuvre... pas un, tu entends. Nous n'avons pas été en face de deux criminels comme on l'a cru, il n'y a pas eu Essarès pour commencer la besogne infernale, et le vieux Siméon pour l'achever. Il n'y a qu'un criminel, un seul, comprends-tu, Patrice? Le même bandit qui, devant nous, pour ainsi dire, tuait Ya-Bon, tuait le concierge Vacherot, tuait sa propre complice, le même bandit avait commencé sa besogne sinistre bien auparavant, et tuait déjà ceux qui le gênaient. Et parmi ceux-ci, il en a tué un que tu connaissais, Patride, il en a tué un dont tu n'es que la chair et le sang.

— Qui? De qui parlez-vous? demanda Patrice avec égarement.

— De celui dont tu entendais, par le téléphone, les cris d'agonie; de celui qui t'appelait, Patrice et qui ne vivait que pour toi ! Il l'a tué, celui-là ! Et celui-là, c'était ton père, Patrice ! c'était Armand Belval ! Comprends-tu, maintenant? »

Patrice ne comprenait pas. Les paroles de don Luis tombaient dans les ténèbres, sans qu'aucune d'elles fit jaillir la moindre lumière. Pourtant, une chose formidable s'imposait à son esprit, et il balbutia :

« J'ai entendu la voix de mon père?... C'est donc lui qui m'appelait?

— C'était ton père, Patrice.

— Et l'homme qui le tuait?...

— C'était celui-ci », fit don Luis en désignant le vieillard.

Siméon demeurait immobile, les yeux hagards, comme un misérable qui attend l'arrêt de mort. Patrice ne le quittait pas des yeux, et des frissons de rage le secouaient.

Et cependant une certaine joie se dégageait peu à peu du désordre de ses sentiments, grandissait en lui, et occupait toute sa pensée. Cet homme immonde n'était pas son père. Son père était mort, il aimait mieux cela. Il respirait mieux. Il pouvait relever la tête et haïr en toute liberté, d'une haine juste et sainte.

« Qui es-tu? Qui es-tu? »

Et s'adressant à don Luis :

« Son nom?... Je vous en supplie... Je veux savoir son nom, avant de l'écraser.

— Son nom? fit don Luis. Son nom? Comment ne l'as-tu pas deviné déjà? Il est vrai que, moi-même, j'ai longtemps cherché et, cependant, c'était la seule hypothèse admissible.

— Mais quelle hypothèse? Quelle idée? s'écria Patrice exaspéré.

— Tu veux le savoir?...

— Ah ! je vous en conjure ! J'ai hâte de l'abattre, mais je veux d'abord connaître son nom.

— Eh bien... »

Il y eut un silence entre les deux hommes. Ils se regardaient, debout l'un contre l'autre.

Mais don Luis eut l'impression, sans doute, qu'il fallait encore différer le moment de la révélation, car il reprit :

« Tu n'es pas encore prêt à la vérité, Patrice, et je veux cependant que, quand tu l'entendras, elle ne suscite en toi aucune objection. Vois-tu, Patrice, et ne crois pas que je plaisante, il en est, dans la vie, comme dans l'art dramatique, où ce qu'on appelle le coup de théâtre manque son effet s'il n'est pas préparé. Je ne cherche pas à faire un effet, mais à t'imposer une conviction totale, irrésistible, au sujet de cet homme, qui n'est pas ton père, comme tu l'admets maintenant, mais qui n'est pas non plus Siméon Diodokis, bien qu'il ait pris l'apparence, le signalement, l'identité, la vie elle-même de Siméon Diodokis.

« Commences-tu à comprendre? Dois-je te répéter ma phrase de tout à l'heure : « Nous n'avons pas été, au cours de cette « lutte, en face de deux criminels. Il « n'y a pas eu Essarès pour commencer « la besogne infernale, et celui qui s'est « fait appeler le vieux Siméon pour « l'achever? » Il n'y a eu, il n'y a qu'un criminel, toujours vivant, depuis le début, toujours agissant, supprimant ceux qui le gênent, et au besoin se revêtant de leur personnalité, et poursuivant sous leur apparence l'œuvre maudite... Comprends-tu? Dois-je te nommer celui qui fut l'âme même de cette affaire colossale, celui qui monta l'intrigue, et qui la fit évoluer vers un but favorable, malgré tous les obstacles et malgré la guerre acharnée que ses complices lui déclarèrent? Remonte plus haut que ce que tu as vu de tes propres yeux, Patrice.

« N'interroge pas seulement tes souvenirs, même ceux du premier jour. Interroge les souvenirs des autres, et tout ce que Coralie t'a raconté du passé. Quel est l'unique persécuteur, l'unique bandit, l'unique assassin, l'unique génie de tout le mal qui fut fait à ton père et à la mère de Coralie, à Coralie, au colonel Fakhi, à Grégoire, à Ya-Bon, à Vacherot, à tous, Patrice, à tous ceux qui furent mêlés à la tragique aventure? Allons, allons, je sens que tu devines presque. Si la vérité ne t'apparaît pas encore, son fantôme invisible rôde autour de toi. Le nom de cet homme germe en ton cerveau. Son âme hideuse se dégage des ténèbres, sa véritable personnalité prend corps, son masque tombe. Et tu as devant toi le criminel lui-même, c'est-à-dire... »

Qui prononça le nom redoutable? Fut-ce don Luis, avec toute l'ardeur de sa certitude? Fut-ce Patrice, avec l'hésitation et l'étonnement d'une conviction naissante? Pourtant l'officier, dès que les quatre syllabes eurent retenti dans le silence solennel, l'officier n'eut pas un moment de doute. Pas une seconde même, il ne chercha à comprendre par quel prodige une telle révélation pouvait être l'expression toute simple de la vérité. Instantanément, il l'admit, cette vérité, comme incontestable et prouvée par les faits les plus évidents. Et il répéta à diverses reprises ce nom auquel il n'avait jamais pensé, et qui donnait l'explication à la fois la plus logique et la plus extraordinaire du problème le plus incompréhensible.

« Essarès bey... Essarès bey...

— Essarès bey, redit don Luis, Essarès bey, l'homme qui a tué ton père, et qui l'a tué, pourrait-on dire, deux fois, jadis dans le pavillon, lui enlevant tout bonheur et toute raison de vivre et il y a quelques jours dans la bibliothèque, alors qu'Armand Belval, ton père, était en train de te téléphoner, Essarès bey, l'homme qui a tué la mère de Coralie et qui a enseveli Coralie dans une tombe introuvable. »

Cette fois le meurtre fut décidé. Les yeux de l'officier exprimèrent une résolution indomptable. Il fallait que l'assassin de son père, que l'assassin de Coralie mourût sur-le-champ. Le devoir était clair et précis. L'épouvantable Essarès devait mourir par la main même du fils et du fiancé.

« Fais ta prière, dit-il froidement. Dans dix secondes, tu seras mort. »

Il les compta, ces secondes, et à la dixième il allait tirer, lorsque l'ennemi eut un sursaut d'énergie folle, qui prouvait que, sous l'apparence du vieux Siméon, il y avait bien un homme encore jeune et encore vigoureux. Et il s'écria avec une violence inouïe, qui fit hésiter Patrice :

« Eh bien ! oui, tue-moi !... Oui, que ce soit fini !... Je suis vaincu... j'accepte la défaite. Mais c'est une victoire, puisque Coralie est morte et que mon or est sauvé !... Je meurs, mais personne ne les aura, ni l'un ni l'autre... ni celle que

j'aime, ni cet or qui fut ma vie. Ah ! Patrice, Patrice, la femme que nous aimions tous deux à la folie, elle n'existe plus... ou bien elle agonise sans qu'il soit possible maintenant de la sauver. Si je ne l'ai pas, tu ne l'auras pas non plus, Patrice. Ma vengeance a fait son œuvre. Coralie est perdue ! Coralie est perdue ! »

Il hurlait et balbutiait à la fois, recouvrant une force sauvage. En face de lui, Patrice le dominait, prêt à l'acte, mais attendant encore, afin d'écouter les mots terribles qui le torturaient.

« Elle est perdue, Patrice, continua l'ennemi avec un redoublement de violence... Perdue ! Rien à faire ! Et tu ne retrouveras même pas son cadavre dans les entrailles de la terre où je l'ai enfouie avec les sacs d'or. Sous la dalle mortuaire? Non, non, pas si bête ! Non, Patrice, tu ne la retrouveras jamais. L'or l'étouffe. Elle est morte ! Coralie est morte ! Ah ! quelle volupté, de te jeter ça à la face ! Comme tu dois souffrir, Patrice ! Coralie est morte ! Coralie est morte !

— Crie pas si fort. Tu vas la réveiller », fit don Luis Perenna avec calme.

Il avait tiré une cigarette d'une boîte en métal qui se trouvait sur le bureau et il l'allumait, à bouffées égales qui s'en allaient en tourbillons. Et il paraissait avoir dit la petite phrase comme un avertissement banal que l'on donne sans presque y songer.

Une sorte de stupeur cependant avait suivi l'étrange petite phrase imprévue, une stupeur qui paralysait les deux adversaires. Patrice laissa tomber le bras. Siméon eut une défaillance et s'écroula sur un fauteuil. Tous deux, sachant de quoi Lupin était capable, comprenaient ce qu'il avait voulu dire.

Mais il fallait à Patrice autre chose que des mots obscurs qui pouvaient aussi bien passer pour une boutade. Il lui fallait une certitude. La voix entrecoupée, il demanda :

« Que dites-vous? On va la réveiller?

— Dame ! fit don Luis, quand on crie trop fort, on réveille les gens !

— Elle est donc vivante?

— On ne réveille pas les morts, quoi qu'on en dise. On ne réveille que les vivants.

— Coralie est vivante ! Coralie est vivante ! répéta Patrice avec une sorte d'ivresse qui le transfigurait. Est-ce possible? Mais alors, elle serait là? Oh ! je vous en supplie, affirmez-le moi, que j'entende votre serment !... Et puis non, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? Je ne puis croire... Vous avez voulu rire... »

Don Luis répliqua :

« Je vous dirai, mon capitaine, ce que je disais tout à l'heure à ce misérable. « Vous admettez donc la possibilité que « j'abandonne mon œuvre avant de « l'avoir achevée? » Vous me connaissez mal. Ce que j'entreprends, mon capitaine, je le réussis. C'est une habitude. Et j'y tiens d'autant plus que je la trouve bonne. Ainsi donc... »

Il se dirigea vers un des côtés de la pièce. Symétriquement à la première tenture qui cachait la porte où Patrice était entré quelques instants auparavant, il y en avait une autre qu'il souleva et qui cachait une seconde porte.

Patrice Belval disait, d'une voix inintelligible :

« Non, non, elle n'est pas là... je ne peux pas le croire... Ce serait une trop grande déception... Jurez-moi...

— Je n'ai rien à vous jurer, mon capitaine. Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux. Bigre ! en voilà une tenue pour un officier français ! Vous êtes blême ! Mais oui, c'est elle, c'est maman Coralie. Elle dort sur ce lit, soignée par deux gardes. Aucun danger d'ailleurs. Pas de blessure. Un peu de fièvre seulement, et une lassitude extrême. Pauvre maman Coralie, je ne l'aurai jamais vue que dans cet état d'épuisement et de torpeur. »

Patrice s'était avancé, débordant de joie. Don Luis l'arrêta.

« Assez, mon capitaine, n'allez pas plus loin. Si je l'ai ramenée ici au lieu de la transporter chez elle, c'est que j'ai cru nécessaire de la changer de milieu et d'atmosphère. Plus d'émotion. Elle a eu sa part, et vous risqueriez de tout gâter en vous montrant.

— Vous avez raison, dit Patrice, mais vous êtes bien sûr?...

— Qu'elle est vivante? fit don Luis, en riant. Comme vous et moi, et toute prête à vous donner le bonheur que vous méritez et s'appeler Mme Patrice Belval. Un peu de patience seulement. Et puis, ne l'oubliez pas, il y a encore un obstacle à surmonter, mon capitaine, car, enfin, quoi, elle est mariée... »

Il ferma la porte et ramena Patrice devant Essarès bey.

« Voilà l'obstacle, mon capitaine. Etes-vous résolu, cette fois? Entre ma-



IL APPELA : « EH BIEN, MON CAPITAINE ?... » ET SE RETOURNANT VERS LE VIEILLARD, IL LUI DIT : « VOILA TON FILS, PÈRE DÉNATURÉ. » (p. 56.)



man Coralie et vous, il y a encore ce misérable. Qu'allez-vous en faire? »

Essarès, lui, n'avait même pas regardé dans la chambre voisine, comme s'il avait su que la parole de don Luis Perenna ne pouvait pas être mise en doute. Courbé, sans force, impuissant, il grelottait sur son fauteuil.

Don Luis l'interpella.

« Dis donc, chéri, tu n'as pas l'air à ton aise. Qu'est-ce qui te chiffonne? Tu as peur, peut-être? Pourquoi? Je te promets que nous ne ferons rien sans nous mettre d'accord au préalable et sans que nous soyons tous trois du même avis. Cela te déride, hein! cette idée? On va te juger à nous trois. Et tout de suite. Le capitaine Patrice Belval, don Luis Perenna et le vieux Siméon se constituent en tribunal. Les débats sont ouverts. Personne ne prend la parole pour défendre le sieur Essarès bey? Personne. Le sieur Essarès bey est condamné à mort. Pas de circonstances atténuantes. Pas de pourvoi en cassation. Pas de recours en grâce. Pas de sursis. L'exécution immédiate. Adjugé! »

Il frappa sur l'épaule de l'homme et lui dit :

« Tu vois, ça ne traîne pas. A l'unanimité, hein! voilà un verdict satisfaisant, et qui met tout le monde de bonne humeur. Reste à trouver le genre de mort. Ton avis? Un coup de revolver? Entendu. C'est propre et rapide. Capitaine Belval, à vous la capsule. Le carton est à sa place et voici l'arme. »

Patrice n'avait pas bougé. Il contemplait l'immonde individu qui lui avait fait tant de mal. Une haine formidable bouillonnait en lui. Pourtant, il répondit :

« Je ne tuerai pas cet homme.

— Vous avez raison, approuva don Luis. Tout compte fait, vous avez raison, et vos scrupules vous honorent. Non, vous n'avez pas le droit de tuer cet homme, que vous savez être le mari de la femme que vous aimez. Ce n'est pas à vous de supprimer l'obstacle. Et puis ça vous dégoûte de tuer. Moi aussi. Cette bête-là est trop sale. Alors, mon bonhomme, il n'y a plus que toi pour nous aider à sortir de cette situation délicate. »

Don Luis se tut un moment et se pencha sur Essarès. Le misérable avait-il entendu? Vivait-il même encore? On l'eût dit évanoui, privé de conscience.

Don Luis le secoua rudement par l'épaule. Essarès gémit :

« L'or... les sacs d'or...

— Ah! tu penses à cela, vieux gredin? Ça t'intéresse? »

Don Luis éclata de rire.

« Tiens, oui, à propos, on oubliait d'en parler. Et tu y penses, toi, vieux gredin! Ça t'intéresse? Eh bien! mon chéri les sacs d'or sont dans ma poche... autant qu'une poche peut contenir dix-huit cents sacs d'or. »

L'homme protesta.

« La cachette...

— Ta cachette? Mais elle n'existe plus pour moi. Pas besoin de t'en donner la preuve, hein! puisque Coralie est là? Et comme Coralie était enfouie parmi les sacs d'or, tu en tires la conclusion logique...? Par conséquent, tu es bien fichu. La femme que tu voulais est libre et, ce qui est plus terrible, libre auprès de celui qu'elle adore et qu'elle ne quittera plus. Et, d'autre part, ton trésor est découvert. Alors, c'est fini, n'est-ce pas? Nous sommes d'accord? Tiens, voilà le joujou libérateur. »

Il lui présenta le revolver, que l'autre, machinalement, prit et braqua sur Lupin. Mais le bras n'avait pas de force et se rabattit.

« Parfait! fit don Luis. Ta conscience se révolte, et ce n'est pas contre moi que ton bras se tourne. Parfait! Nous nous comprenons, et l'acte que tu veux accomplir rachètera ta mauvaise vie, vieux bandit. Quand tout espoir est dissipé, il n'y a plus que cela qui reste : la mort. C'est le grand refuge. »

Il lui saisit la main et, serrant sur la crosse les doigts affaiblis, il dirigea l'arme vers le visage d'Essarès.

« Allons, un peu de courage. Ce que tu as résolu de faire est très bien. Le capitaine et moi refusant de nous déshonorer en te tuant, tu as décidé d'agir toi-même. Nos compliments émus. Je l'avais toujours dit : « Essarès n'est qu'une « vieille fripouille, mais à l'heure de la « mort, il finira en beauté, comme un « héros, le sourire aux lèvres et la fleur « à la boutonnière. » Il y a bien encore un peu de résistance, mais nous approchons du but. Encore une fois, je te félicite. C'est chic, ta façon d'en sortir. Tu te rends compte que tu es de trop sur la terre, que tu gênerais Patrice et Coralie... Mais oui, un mari c'est toujours une entrave... Il y a la loi, les conve-

nances... Alors, tu préfères te retirer. Brave! Tu es un vrai gentleman! Et comme tu as raison! Plus d'amour et plus d'or! Plus d'or, Essarès! Les belles pièces luisantes que tu convoitais, avec lesquelles tu te serais confectionné une bonne existence douillette, tout cela envolé, disparu... Non, décidément, il vaut mieux disparaître, n'est-ce pas? »

Essarès résistait à peine. Etait-ce une sensation d'impuissance? Ou comprenait-il réellement que don Luis avait raison et que sa vie ne valait plus la peine d'être vécue? L'arme montait jusqu'à son front. Le canon toucha la tempe.

Au contact de l'acier il frissonna et gémit :

« Grâce!

— Mais non, mais non, dit don Luis, il ne faut pas que tu te fasses grâce. Et moi, je ne t'y aiderai pas! Peut-être, si tu n'avais pas tué mon pauvre Ya-Bon, peut-être aurions-nous pu chercher ensemble un autre dénouement. Mais, vraiment, tu ne m'inspires pas plus de pitié que tu n'en as pour toi-même. Tu vas mourir, tu as raison. Je ne t'en empêcherai pas.

« Et puis, ton passeport est prêt, tu as ton billet dans ta poche. Plus moyen de reculer. On t'attend là-bas. Et tu sais, il ne faut pas craindre de t'ennuyer. As-tu vu quelquefois des dessins qui représentent l'Enfer? Chacun a sa tombe recouverte d'une dalle énorme, et cette dalle, chacun la soulève et la soutient de son dos pour échapper aux flammes qui jaillissent au-dessous de lui. Un véritable bain de feu. Tu vois, il y a de la distraction. Or, la tombe est retenue. Les flammes jaillissent. Le bain de monsieur est prêt. »

Doucement et patiemment, il avait réussi à introduire l'index du misérable sous la crosse, de façon à le poser sur la gâchette, Essarès s'abandonnait. Ce n'était plus qu'une loque. La mort était en lui.

« Remarque bien, poursuivait don Luis, que tu es absolument libre. C'est à toi d'appuyer si le cœur t'en dit. Moi, cela ne me regarde pas. A aucun prix je ne voudrais t'influencer. Non, je ne suis pas là pour te suicider, mais pour te conseiller et te donner un coup de main. »

De fait, il avait lâché l'index et ne tenait plus que le bras. Mais il pesait sur Essarès de toute sa volonté et de toute son énergie. Volonté de destruction, volonté d'anéantissement, volonté indomptable à laquelle Essarès ne pouvait se soustraire.

A chaque seconde, la mort entrait un peu plus dans le corps inerte, dissociait les instincts, assombrissait les idées, et apportait un immense besoin de repos et d'inaction.

« Tu vois comme c'est facile. L'ivresse te monte au cerveau. C'est presque de la volupté, n'est-ce pas? Quel débarras! Ne plus vivre! Ne plus souffrir! Ne plus penser à cet or que tu n'as pas et que tu ne peux plus avoir, à cette femme qui est celle d'un autre et qui va lui donner ses lèvres, tout son être charmant... Tu pourrais vivre avec cette idée? Tu pourrais t'imaginer le bonheur infini de ces deux amoureux? Non, n'est-ce pas? Alors... »

Le misérable cédait peu à peu, pris de lâcheté. Il se trouvait en face d'une de ces forces qui vous écrasent, une force de la nature, puissante comme le destin et à laquelle on est contraint d'obéir. Un vertige l'étourdissait. Il descendait dans l'abîme.

« Allons, vas-y... N'oublie pas d'ailleurs que tu es déjà mort une fois... Rappelle-toi... On t'a fait des funérailles en tant qu'Essarès bey, on t'a enterré, mon bonhomme. Par conséquent, tu ne peux reparaître en ce monde que pour appartenir à la justice. Et, bien entendu, je suis là pour la diriger, au besoin, la justice. Alors, c'est la prison, c'est l'échafaud. L'échafaud, mon vieux... Hein? L'aube glaciale... Le couperet... »

C'était fini. Essarès s'enfonçait dans les ténèbres. Les choses tourbillonnaient autour de lui. La volonté de don Luis le pénétrait et l'anéantissait.

Un moment, il se tourna vers Patrice et tenta de l'implorer.

Mais Patrice persistait dans son attitude impassible. Les bras croisés, il regardait sans pitié l'assassin de son père. Le châtiment était mérité. Il n'y avait qu'à laisser faire le destin. Patrice Belval ne s'interposa pas.

« Allons, vas-y... Ce n'est rien, et c'est le grand repos! Comme c'est bon déjà! Oublier!... Ne plus lutter!... Pense à ton or que tu as perdu... Trois cents millions à l'eau... Et Coralie perdue aussi. La mère comme la fille, tu n'auras eu ni l'une ni l'autre. En ce cas, la vie n'est qu'une duperie. Autant s'évader. Allons, un petit effort, un petit geste... »

Ce petit geste, le bandit l'accomplit. Inconsciemment, il pressa sur la détente. Le coup partit. Et il s'effondra en avant, à genoux sur le parquet.

Don Luis avait dû faire un saut de côté pour n'être pas éclaboussé par le sang qui gicla de la tête fracassée. Il prononça :

« Bigre ! du sang de cette fripouille, ça m'aurait porté malheur. Mais, mon Dieu, quelle fripouille ! Je crois décidément que j'ai fait une bonne action de plus dans ma vie, et que ce suicide me donne droit à une place au Paradis. Oh ! je ne suis pas exigeant... un modeste strapontin dans l'ombre. Mais j'y ai droit. Qu'en dis-tu, mon capitaine? »

IX

QUE LA LUMIÈRE SOIT !

Le soir de ce même jour, Patrice faisait les cent pas sur le quai de Passy. Il était près de six heures. De temps à autre, un tramway passait, ou quelque camion. Très peu de promeneurs, Patrice se trouvait à peu près seul.

Il n'avait pas revu don Luis Perenna depuis le matin. Il avait simplement reçu un mot par lequel don Luis le priait de faire transporter Ya-Bon à l'hôtel Essarès et de se rendre ensuite au-dessus du chantier Berthou.

L'heure du rendez-vous approchait, et Patrice se réjouissait de cette entrevue, où toute la vérité allait enfin lui être révélée. Cette vérité, il la devinait en partie, mais que de ténèbres encore ! Que de problèmes insolubles ! Le drame était fini. Le rideau tombait sur la mort du bandit. Tout allait bien. Il n'y avait plus rien à redouter, plus de pièges à craindre. Le formidable ennemi était abattu. Mais avec quelle anxiété intense Patrice Belval attendait le moment où, sur ce drame, la lumière se déverserait à flots !

« Quelques paroles, se disait-il, quelques paroles de cet invraisemblable individu qui s'appelle Lupin, et le mystère sera éclairci. Avec lui, ce sera bref. Dans une heure il doit partir. »

Et Patrice se demandait :

« Partira-t-il avec le secret de l'or? Résoudra-t-il pour moi le problème du triangle? Et cet or, comment le gardera-t-il pour lui? Comment l'emportera-t-il? »

Une automobile arrivait du Trocadéro. Elle ralentit, puis s'arrêta le long du trottoir. Ce devait être don Luis.

Mais à son grand étonnement, Patrice reconnut M. Desmalions, qui ouvrait la portière et qui venait à sa rencontre, la main tendue :

« Eh bien, mon capitaine, comment ça va-t-il? Je suis exact au rendez-vous, hein? Mais dites donc, auriez-vous été blessé de nouveau à la tête?

— Oui... c'est insignifiant, répliqua Patrice. Mais de quel rendez-vous est-il question?

— Comment? Mais de celui que vous m'avez donné?

— Je ne vous ai pas donné de rendez-vous.

— Oh ! oh ! fit M. Desmalions, qu'est-ce que cela signifie? Tenez, voici la note qu'on m'a apportée à la Préfecture. Je vous la lis : « De la part du capitaine « Belval, M. Desmalions est averti que « le problème du triangle est résolu. Les « dix-huit cents sacs sont à sa disposition. On le prie de vouloir bien venir « à six heures, quai de Passy, avec « pleins pouvoirs du gouvernement pour « accepter les conditions de la remise. Il « serait utile d'amener une vingtaine « d'agents solides, dont la moitié serait « postée une centaine de mètres avant la « propriété Essarès, et l'autre une centaine de mètres après. » Voilà. Est-ce clair?

— Très clair, dit Patrice, mais ceci n'est pas de moi.

— De qui est-ce donc?

— D'un homme extraordinaire, qui a déchiffré toutes ces énigmes en se jouant, et qui, certainement, va venir lui-même vous apporter le mot.

— Son nom?

— Je ne peux pas le dire.

— Oh ! oh ! en temps de guerre, c'est un secret difficile à garder.

— Très facile, monsieur, fit une voix derrière M. Desmalions. Il suffit de bien vouloir. »

M. Desmalions et Patrice se retournèrent et virent un monsieur habillé d'un pardessus noir en forme de longue lévite, et le cou encerclé d'un haut col, une manière de clergyman anglais.

« Voici l'ami dont je vous parlais, dit Patrice, qui eut cependant un peu de mal à reconnaître don Luis. Il m'a sauvé deux fois la vie, ainsi qu'à ma fiancée. Je réponds de lui. »

M. Desmalions salua, et, tout de suite, don Luis prononça avec un léger accent :

« Monsieur, votre temps est précieux, le mien également, car je dois quitter Paris ce soir, et demain la France. Mes explications seront donc très courtes, d'autant plus courtes que vous avez suivi jusqu'ici les principales péripéties du drame qui s'est dénoué ce matin, et que le capitaine Belval vous mettra au courant de celles que vous pouvez ignorer encore. D'ailleurs, avec vos qualités professionnelles et votre sens très aigu de ces questions, vous élucideriez facilement les quelques points qui demeurent obscurs. Je ne vous dirai donc que l'essentiel, et tout d'abord ceci : notre pauvre Ya-Bon est mort. Oui, il est mort cette nuit, en luttant vaillamment contre l'ennemi. En outre, vous trouverez trois autres cadavres, celui de Grégoire — de son vrai nom Mme Mosgranem — dans cette péniche; celui du sieur Vacherot, dans un coin quelconque d'un immeuble situé au numéro 18 de la rue Guimard; et, enfin, dans la clinique du docteur Géradec, boulevard de Montmorency, le cadavre du sieur Siméon Diodokis.

— Le vieux Siméon? demanda M. Desmalions, très étonné.

— Le vieux Siméon s'est tué. Le capitaine Belval vous donnera sur cet individu et sur sa véritable personnalité tous les renseignements possibles, et je crois que vous conclurez, comme moi, à la nécessité d'étouffer cette affaire. Mais, je le répète, passons. Tout cela, au point de vue spécial où vous vous placez, ce n'est que broutilles et détails rétrospectifs. Ce qui vous occupe avant tout, et ce pour quoi vous avez bien voulu vous déranger, c'est la question de l'or, n'est-ce pas?

— En effet.

— Parlons-en. Vous avez amené des agents?

— Oui, mais pour quelle raison? La cachette, alors même que vous m'en aurez indiqué l'emplacement, demeurera ce qu'elle est, introuvable pour ceux qui ne la connaissent pas.

— Certes, mais le nombre de ceux qui la connaissent devenant plus grand, le secret ne pourra plus être gardé. En tout cas, — et don Luis scanda cette phrase très nettement, — en tout cas, c'est là une de mes conditions. »

M. Desmalions sourit.

« Vous pouvez vous rendre compte qu'elle était acceptée d'avance. Nos hommes sont à leurs postes. Et l'autre condition.

— Celle-ci est plus grave, monsieur, si grave que, quels que soient les pouvoirs qui vous sont conférés, je doute qu'ils soient suffisants.

— Parlez, nous verrons.

— Voici. »

Et don Luis Perenna, d'un ton flegmatique, comme s'il eût raconté la plus insignifiante des histoires, exposa sèchement son incroyable proposition.

« Monsieur, il y a deux mois, grâce à mes relations en Orient, et par suite des influences dont je dispose dans certains milieux ottomans, j'ai obtenu que la coterie qui dirige actuellement la Turquie acceptât l'idée d'une paix séparée. Il s'agissait tout simplement de quelques centaines de millions à distribuer. L'offre, que je fis transmettre aux Alliés, fut rejetée, non certes pour des raisons financières, mais pour des raisons politiques qu'il ne m'appartient pas de juger. Ce petit échec diplomatique, je ne veux plus le subir. J'ai manqué ma première négociation. Je ne manquerai pas la seconde. C'est pourquoi je prends mes précautions. »

Il fit une pause, que M. Desmalions, absolument déconcerté, n'interrompit pas. Puis il reprit, et sa voix eut un accent un peu plus solennel :

« Il y a en ce moment, avril 1915, vous ne l'ignorez pas, des pourparlers entre les Alliés et la dernière des grandes puissances européennes qui soit restée neutre. Ces pourparlers sont sur le point d'aboutir et aboutiront parce que les destinées de cette puissance l'exigent et que le peuple entier est soulevé d'enthousiasme.

« Au nombre des questions agitées, il

en est une qui fait l'objet d'une certaine divergence de vues, c'est la question d'argent. Cette puissance nous demande un prêt de trois cents millions d'or, tout en laissant entendre d'ailleurs qu'un refus de notre part ne changerait rien à une décision qui est d'ores et déjà arrêtée irrévocablement. Eh bien ! ces trois cents millions d'or, je les ai, j'en suis le maître, et j'en dispose en faveur de nos amis nouveaux. Telle est ma dernière, et en réalité mon unique condition. »

M. Desmalions semblait abasourdi. Qu'est-ce que tout cela signifiait? Quel était ce personnage ahurissant qui paraissait jongler avec les problèmes les plus graves et disposer de solutions personnelles pour la fin du grand conflit mondial?

Il répliqua :

« Mais enfin, monsieur, ce sont là des affaires tout à fait en dehors de nous, et qui doivent être examinées et traitées par d'autres que nous.

— Chacun a le droit d'utiliser son argent à sa guise. »

M. Desmalions eut un geste désolé.

« Voyons, réfléchissez, monsieur, vous avez dit vous-même que cette puissance ne présentait la question que comme secondaire.

— Oui, mais le fait seul de la discuter retardera l'accord de quelques jours.

— Eh bien, on n'en est pas à quelques jours près !

— On n'en est à quelques heures près, monsieur.

— Mais enfin, pourquoi?

— Pour une raison que vous ignorez, monsieur, et que tout le monde ignore ici... sauf moi, et quelques personnes à cinq cents lieues d'ici.

— Laquelle?

— Les Russes n'ont plus de munitions. »

M. Desmalions haussa les épaules, impatienté. Que venait faire cette histoire, ce conte à dormir debout?

« Les Russes n'ont plus de munitions, répéta don Luis. Or, il se livre là-bas une bataille formidable qui, dans quelques heures sans doute, aura son dénouement. Le front russe sera percé, et les armées russes reculeront, reculeront... jusqu'où? Evidemment, cette éventualité... certaine, inévitable, ne peut influer en rien sur les volontés de la grande puissance dont nous parlons. Mais néanmoins, il y a chez elle tout un parti neutraliste acharné, violent. Quelle arme on lui laisse prendre en reculant l'accord ! Dans quel embarras vous mettez ceux qui dirigent et qui préparent la guerre ! Ce serait là une faute impardonnable. Je veux l'éviter à mon pays. C'est pourquoi j'ai posé cette condition. »

M. Desmalions était tout déconfit. Il gesticulait. Il hochait la tête. Il marmottait :

« C'est impossible. Jamais une pareille condition ne sera acceptée. Il faut du temps... des négociations...

— Il faut cinq minutes... six tout au plus.

— Mais, voyons, monsieur, vous parlez là de choses...

— De choses que je connais mieux que personne, d'une situation très claire, d'un danger très réel et qui peut être conjuré en un clin d'œil.

— Mais c'est impossible, monsieur, impossible ! Nous nous heurtons à des difficultés...

— Lesquelles?

— Mais, s'écria M. Desmalions, à des difficultés de toutes sortes, et à mille obstacles insurmontables... »

Quelqu'un lui posa la main sur le bras, quelqu'un qui s'était approché depuis un moment et qui avait écouté le petit discours de don Luis. Ce quelqu'un était descendu de l'automobile qui stationnait plus loin, et, à la grande surprise de Patrice, sa présence n'avait suscité aucune opposition, ni chez M. Desmalions, ni chez don Luiz Perenna.

C'était un homme assez vieux, de figure énergique et tourmentée.

Il dit :

« Mon cher Desmalions, je crois que vous envisagez la question sous un jour qui n'est pas le vrai.

— C'est mon avis, monsieur le Président, fit don Luis.

— Ah ! vous me connaissez, monsieur, dit le nouveau venu.

— M. le ministre Valenglay, n'est-ce pas, monsieur le Président? J'ai eu l'honneur d'être reçu par vous, il y a quelques années, alors que vous étiez président du conseil.

— Oui, en effet !... je croyais bien me souvenir... quoique je ne pourrais préciser (1)....

— Ne cherchez pas, monsieur le Pré-

(1) Voir « 813 » un des volumes précédents des *Aventures extraordinaires d'Arsène Lupin.*

sident. Le passé n'a pas d'intérêt. Ce qui importe, c'est que vous soyez de mon avis.

— Je ne sais pas si je suis de votre avis. Mais j'estime que cela ne signifie rien. Et c'est ce que je vous disais, mon cher Desmalions. Il ne s'agit pas de savoir si vous devez discuter les propositions de monsieur. En l'occurrence, il n'y a pas de marché. Dans un marché, chacun apporte quelque chose. Nous, nous n'apportons absolument rien... tandis que monsieur apporte tout, et il nous déclare : « Voulez-vous trois cents millions d'or? Si oui, voici ce que vous ferez. Si non, bonsoir ». Telle est la situation exacte, n'est-ce pas, Desmalions?

— Oui, monsieur le Président.

— Eh bien, pouvez-vous vous passer de monsieur? Pouvez-vous, sans monsieur, trouver la cachette de l'or? Remarquez qu'il vous fait la partie belle, puisqu'il vous amène sur le terrain même et qu'il vous indique presque l'emplacement. Est-ce suffisant? Espérez-vous découvrir le secret que vous cherchez depuis des semaines, depuis des mois? »

M. Desmalions fut très franc. Il n'eut pas une hésitation.

« Non, monsieur le Président, dit-il nettement, je ne l'espère plus.

— Alors?... »

Et se retournant vers don Luis, Valenglay demanda :

« Et vous, monsieur, c'est votre dernier mot?

— Mon dernier mot!

— Si nous refusons... bonsoir?

— Vous avez dit l'expression juste, monsieur le Président.

— Et si nous acceptons, la remise de l'or sera immédiate?

— Immédiate.

— Nous acceptons. »

Ce fut catégorique. L'ancien président du conseil avait accompagné son affirmation d'un petit geste sec qui en soulignait toute la valeur.

Il reprit, après une légère pause :

« Nous acceptons. Ce soir même la communication sera faite à l'ambassadeur.

— Vous m'en donnez votre parole, monsieur le Président?

— Je vous en donne ma parole.

— En ce cas, nous sommes d'accord.

— Nous sommes d'accord. Parlez. »

Toutes ces phrases avaient été échangées rapidement. Il n'y avait pas cinq minutes que l'ancien président du conseil était entré en scène. Il ne restait plus à don Luis qu'à tenir sa promesse. Plus d'échappatoire possible. Plus de mots. Des faits. Des preuves.

Vraiment, l'instant fut solennel. Les quatre hommes se tenaient les uns près des autres, comme des promeneurs qui se sont rencontrés et qui bavardent un moment. Valenglay, appuyé d'un bras sur le parapet qui domine le contre-quai, tourné vers la Seine, levait et abaissait sa canne au-dessus du tas de sable. Patrice et M. Desmalions se taisaient, le visage un peu crispé.

Don Luis se mit à rire.

« Ne comptez pas trop, monsieur le Président, que je vais faire surgir de l'or à l'aide d'une baguette magique, ou vous montrer une caverne où s'entassait le métal précieux. J'ai toujours pensé que cette expression : « Le Triangle d'or », induisait en erreur en évoquant quelque chose de mystérieux et de fabuleux. Non, selon moi, il s'agissait simplement de l'espace où se trouvait l'or et qui avait la forme d'un triangle. Le triangle d'or, c'est cela : des sacs d'or disposés en triangle, un emplacement ayant la forme d'un triangle. La réalité est donc beaucoup plus simple, et vous serez peut-être déçu, monsieur le Président.

— Je ne le serai pas, fit Valenglay, si vous me mettez en face des dix-huit cents sacs d'or. »

Don Luis insista :

« Je vous prends au mot, monsieur le Président. Votre approbation sera complète.

— Mon approbation sera complète, absolue, totale, si vous me mettez en face des sacs d'or.

— Vous êtes en face des sacs d'or, monsieur le Président.

— Comment, je suis en face!... Que voulez-vous dire?

— Exactement ce que je dis, monsieur le Président. A moins de toucher aux sacs, il est difficile d'en être plus près que vous ne l'êtes. »

Malgré son empire sur lui-même, Valenglay ne dissimulait pas sa surprise.

« Cela ne signifie pas cependant que je marche sur de l'or, et qu'il suffirait de lever les pavés du trottoir ou d'abattre ce parapet?...

— Ce seraient encore là des obstacles à écarter, monsieur le Président. Or, aucun obstacle ne vous sépare du but.

— Aucun obstacle ne me sépare du but?

— Aucun, monsieur le Président, puisque vous n'avez qu'un tout petit geste à faire pour toucher aux sacs.

— Un petit geste! dit Valenglay qui, machinalement, répétait les paroles de don Luis.

— J'appelle un petit geste celui qu'on peut accomplir sans effort, sans bouger presque, par exemple rien qu'en enfonçant sa canne dans une flaque d'eau... ou bien...

— Ou bien?

— Ou bien dans un tas de sable. »

Valenglay resta silencieux et impassible. Tout au plus un léger frisson secoua-t-il ses épaules. Il ne fit pas le geste indiqué. Il n'avait pas besoin de le faire. Il avait compris.

Les autres aussi se turent, stupéfiés par la prodigieuse et si simple vérité qui leur apparaissait soudain avec la violence d'un éclair.

Et, au milieu de ce silence que ne rompait aucune protestation, aucune marque d'incrédulité, don Luis continua de parler tout doucement :

« Si vous aviez le moindre doute, monsieur le Président, — et je vois que vous ne l'avez pas, — vous enfonceriez votre canne... oh! pas beaucoup... cinquante centimètres au plus... et vous sentiriez alors une résistance qui vous arrêterait net. Ce sont les sacs d'or. Il doit y en avoir dix-huit cents.

« Et, comme vous voyez, cela ne fait pas un tas énorme. Un kilo d'or monnayé — excusez ces détails techniques, ils sont nécessaires — un kilo d'or monnayé représente trois mille cent francs. Donc, ainsi que je l'ai calculé approximativement, un sac de cinquante kilos, qui renferme cent cinquante-cinq mille francs par petits rouleaux de mille francs, est un sac de dimensions restreintes.

« Empilés les uns contre les autres, et les uns sur les autres, ces sacs représentent un volume de cinq mètres cubes environ, pas davantage. Si vous donnez à cette masse la forme grossière d'une pyramide triangulaire, vous aurez une base dont chacun des côtés serait de trois mètres à peu près et de trois mètres cinquante en tenant compte de l'espace perdu entre les piles de pièces. Comme hauteur, ce mur. Recouvrez le tout d'une couche de sable, et vous aurez le tas qui est là sous vos yeux... »

Après un nouvel arrêt, don Luis reprit :

« Et qui est là depuis des mois, monsieur le Président... Non seulement sans que ceux qui cherchaient l'or aient pu le découvrir là-dessous, mais sans même que le hasard ait pu en révéler la présence à personne. Pensez donc, un tas de sable! On cherche dans une cave, on se met en quête de tout ce qui peut former une grotte, une caverne, de tout ce qui est trou, excavation, puits, égout, souterrain. Mais un tas de sable! Qui aurait jamais l'idée d'ouvrir une petite fenêtre là-dedans pour voir ce qui s'y passe? Les chiens s'arrêtent au bord, les enfants jouent et font des pâtés, quelque chemineau s'étend et sommeille. La pluie l'amollit, le soleil le durcit, la neige l'habille de blanc, mais cela se produit à la surface, dans la partie qui se voit. A l'intérieur, ce sont les ténèbres inexplorables. Il n'y a pas de cachette au monde qui vaille l'intérieur d'un tas de sable exposé dans un endroit public. Celui qui a imaginé de s'en servir pour y cacher trois cents millions d'or est un rude homme, monsieur le Président. »

Valenglay avait écouté don Luis sans l'interrompre. A la fin des explications, il hocha la tête deux ou trois fois, puis il prononça :

« Un rude homme, en effet. Mais il y a plus fort que lui, monsieur.

— Je ne crois pas.

— Si, il y a celui qui a deviné que le tas de sable abritait les trois cents millions d'or. Celui-là est un maître, devant lequel il faut s'incliner. »

Don Luis salua, flatté du compliment. Valenglay lui tendit la main.

« Je ne vois pas de récompense digne du service que vous avez rendu au pays, monsieur.

— Je ne cherche pas de récompense, fit don Luis.

— Soit, monsieur, mais j'aimerais tout au moins que vous en fussiez remercié par des voix plus autorisées que la mienne.

— Est-ce bien nécessaire, monsieur le Président?

— Indispensable. Avouerai-je aussi que je suis curieux de savoir comment vous êtes arrivé à découvrir ce secret? Passez donc au ministère d'ici une heure.

— Tous mes regrets, monsieur le Président, mais, d'ici un quart d'heure, je serai parti.

— Mais non, mais non, vous ne pouvez pas partir ainsi, affirma Valenglay d'un ton très net.

— Et pourquoi donc, monsieur le Président?

— Dame, parce que nous ne connaissons ni votre nom, ni votre personnalité.

— Cela importe si peu !

— En temps de paix, peut-être. Mais en temps de guerre, c'est une chose inacceptable.

— Bah ! monsieur le Président, on fera bien une exception pour moi.

— Oh ! oh ! une exception...

— Admettons que ce soit la récompense que je demande, me la refuserat-on?

— C'est la seule que l'on soit contraint de vous refuser. Mais d'ailleurs, vous ne la demanderez pas. Un bon citoyen comme vous comprend les exigences auxquelles chacun doit se soumettre.

— Je comprends très bien les exigences dont vous parlez, monsieur le Président. Malheureusement...

— Malheureusement?...

— Je n'ai pas l'habitude de m'y soumettre. »

Il y avait un peu de défi dans l'intonation de don Luis. Valenglay sembla ne pas le remarquer et dit en riant :

« Mauvaise habitude, monsieur, et dont vous voudrez bien vous départir pour une fois. M. Desmalions vous aidera. N'est-ce pas, mon cher Desmalions, entendez-vous avec monsieur à ce propos. Au ministère, dans une heure, hein? Je compte absolument sur vous. Sinon... Au revoir, monsieur, Je vous attends. »

Et après un salut fort aimable, tout en faisant d'allègres moulinets avec sa canne, Valenglay s'éloigna vers l'automobile, conduit par M. Desmalions.

« A la bonne heure, ricana don Luis, voilà un type costaud ! En un tournemain, il a accepté trois cents millions d'or, signé un traité historique, et décrété l'arrestation d'Arsène Lupin.

— Que dites-vous? s'écria Patrice, interloqué. Votre arrestation.

— Ou tout au moins ma comparution, l'examen de mes papiers, tout le diable et son train.

— Mais ce serait abominable !

— C'est légal, mon cher capitaine. Donc inclinons-nous.

— Mais...

— Mon capitaine, croyez bien que quelques petits ennuis de cette sorte ne m'enlèvent rien de la satisfaction entière que j'éprouve à rendre ce grand service à mon pays. Je voulais, pendant cette guerre, faire quelque chose pour la France et profiter largement du temps que je pouvais lui consacrer directement durant mon séjour. C'est fait. Et puis, j'ai une autre récompense... les quatre millions. Car maman Coralie m'inspire assez d'estime pour que je ne la croie pas capable de toucher à cet argent... qui lui appartient en réalité.

— Je me porte garant d'elle.

— Merci, et soyez sûr que le cadeau sera bien employé et que pas une parcelle n'en sera détournée pour d'autre but que la grandeur de mon pays et l'indispensable victoire. Donc, tout est en règle. Maintenant, j'ai encore quelques minutes à vous donner. Profitons-en. Déjà M. Desmalions rassemble ses hommes. Pour leur faciliter la tâche et éviter un scandale, descendons sur le contre-quai, devant le tas de sable. Là, il lui sera plus commode de me mettre la main au collet. »

Ils descendirent, et, tout en marchant, Patrice dit :

« Quelques minutes, je les accepte, mais je veux tout d'abord m'excuser...

— De quoi, mon capitaine? De m'avoir trahi quelque peu, et de m'avoir enfermé dans l'atelier du pavillon? Que voulez-vous ! vous défendiez maman Coralie. De m'avoir cru capable de garder le trésor au jour où je le découvrirais? Que voulez-vous ! était-il possible de supposer qu'un Arsène Lupin dédaignerait trois cents millions d'or?

— Donc, pas d'excuses, dit Patrice en riant. Mais des remerciements.

— De quoi? De vous avoir sauvé la vie et d'avoir sauvé maman Coralie? Ne me remerciez pas. C'est un sport, chez moi, de sauver les gens. »

Patrice prit la main de don Luis et la serra très fortement. Puis il prononça d'un ton enjoué qui cachait son émotion :

« Je ne vous remercierai donc pas. Je ne vous dirai donc pas que vous m'avez débarrassé d'un cauchemar affreux en m'apprenant que je n'étais pas le fils de ce monstre et en me dévoilant sa véritable personnalité. Je ne vous dirai pas non plus que je suis heureux, que la vie s'ouvre devant moi toute rayonnante, et que Coralie est libre de m'aimer. Non, n'en parlons pas. Mais vous avouerai-je

que mon bonheur est encore... comment m'exprimer?... un peu obscur... un peu timide... Il n'y a plus de doute en moi. Mais, malgré tout, je ne comprends pas bien la vérité, et tant que je ne comprendrai pas, la vérité m'inspirera quelque inquiétude. Donc parlez... expliquez-moi.. je veux savoir...

— Elle est si claire cependant, cette vérité! s'écria don Luis. Les vérités les plus complexes sont toujours si simples? Voyons, vous ne comprenez pas? Réfléchissez à la façon dont se pose le problème. Durant seize à dix-huit ans, Siméon Diodokis se conduit envers vous comme un ami parfait, dévoué jusqu'à l'abnégation, bref, comme un père. Il n'a d'autre idée, en dehors de sa vengeance, que votre bonheur et celui de Coralie. Il veut vous réunir tous les deux. Il collectionne vos photographies. Il vous suit dans toute votre existence. Il se met presque en rapport avec vous. Il vous envoie la clef du jardin et prépare une entrevue. Et puis, soudain, changement total! Il devient votre ennemi acharné et ne songe qu'à vous tuer, Coralie et vous! Qu'y a-t-il eu entre ces deux états d'âme? Un fait, et c'est tout, ou plutôt une date, la nuit du 3 au 4 avril, et le drame qui se passa, cette nuit-là et le jour suivant, dans l'hôtel Essarès. Avant cette date, vous êtes le fils de Siméon Diodokis. Après cette date, vous êtes le plus grand ennemi de Siméon Diodokis. Cela vous ouvre les yeux, hein? Moi, toutes mes découvertes proviennent de cette vue générale que j'ai prise dès le début sur l'affaire. »

Patrice hochait la tête, sans répondre. Il comprenait, certes, et pourtant l'énigme gardait une partie de son secret.

« Asseyez-vous là, fit don Luis, sur notre fameux tas de sable, et écoutez-moi. En dix minutes, j'aurai fini. »

Ils se trouvaient dans le chantier Berthou. Le jour commençait à baisser et, de l'autre côté de la Seine, les silhouettes devenaient indécises. Au bord du quai, la péniche se balançait mollement.

Don Luis s'exprima ainsi :

« Le soir où, caché sur le balcon intérieur de la bibliothèque, vous assistiez au drame de l'hôtel Essarès, il y avait, sous vos yeux, deux hommes attachés par les complices, Essarès bey et Siméon Diodokis. Tous deux, à l'heure actuelle, sont morts. L'un était votre père. Parlons de l'autre, d'Essarès bey. Ce soir-là, sa situation était critique. Après avoir drainé l'or de la France pour le compte d'une puissance orientale, évidemment dirigée par l'Allemagne, il tentait d'escamoter le reliquat du milliard récolté. La *Belle-Hélène*, avertie par la pluie d'étincelles, venait de s'amarrer le long du chantier Berthou. Le transbordement devait se faire, la nuit, du tas de sable dans la péniche à moteur. Tout allait bien, lorsque, coup de théâtre imprévu, les complices, avertis par Siméon, firent irruption.

« D'où la scène de chantage, la mort du colonel Fakhi, etc... et le sieur Essarès apprenait, du même coup, que les complices connaissaient sa machination et son projet d'escamoter l'or, et que le colonel Fakhi avait déposé une plainte contre lui entre les mains de la justice. Il était perdu. Que faire? S'enfuir? Mais, en temps de guerre, la fuite est presque impossible. Et puis, s'enfuir, c'est abandonner l'or, et c'est abandonner aussi Coralie, et cela jamais. Alors? Alors, un seul moyen, disparaître. Disparaître, et cependant rester là, sur le lieu du combat près de l'or et près de Coralie. Et la nuit arrive, et, cette nuit, il l'emploie à l'exécution de son plan. Voilà pour Essarès. Passons au second personnage, à Siméon Diodokis. »

Don Luis reprit haleine. Patrice l'écoutait avidement, comme si chaque parole eût apporté sa part de lumière dans l'obscurité étouffante.

« Celui qu'on appelait le vieux Siméon, repartit don Luis, c'est-à-dire votre père, — oui, votre père, car vous n'en doutez pas, n'est-ce pas — celui-là en était, lui aussi, au point critique de son existence. Armand Belval, jadis victime d'Essarès avec la mère de Coralie, Armand Belval, votre père, touchait au but. Il avait dénoncé et livré son ennemi, Essarès, au colonel Fakhi et aux complices. Il avait réussi à vous rapprocher de Coralie. Il vous avait envoyé la clef du pavillon. Encore quelques jours et il pouvait croire que tout se terminerait selon ses vœux.

« Mais, le lendemain matin, à son réveil, certains indices, que j'ignore, lui révélaient la menace d'un danger, et, sans doute, eut-il le pressentiment du projet qu'Essarès était en train d'élaborer. Et lui aussi se posa cette question : Que faire?... Vous avertir, et même vous avertir sans retard, vous téléphoner

aussitôt. Car le temps presse. Le péril se précise. Essarès surveille, traque celui qu'il a choisi une seconde fois comme victime. Peut-être Siméon était-il poursuivi... Peut-être s'était-il enfermé dans la bibliothèque... Aura-t-il la possibilité de vous téléphoner? Serez-vous là?

« Quoi qu'il en soit, il veut à tout prix vous avertir. Il demande donc la communication. Il l'obtient, vous appelle, entend votre voix, et, tandis qu'Essarès s'acharne à la porte, votre père, haletant, s'écrie :

« Est-ce toi, Patrice? Tu as la clef?
« Et la lettre? Non? Mais c'est ef-
« frayant! Alors tu ne sais pas... » Et puis un cri rauque, que vous entendez au bout du fil, et puis des sons incohérents, le bruit d'une discussion. Et puis la voix qui se colle à l'appareil, et qui balbutie, au hasard : « Patrice, le mé-
« daillon d'améthyste... Patrice, j'aurais
« tant voulu!... Patrice, Coralie. » Puis un grand cri... des clameurs qui s'affaiblissent... Puis le silence. C'est tout. Votre père est mort, assassiné. Cette fois, Essarès bey, qui l'avait manqué jadis, dans le pavillon, se vengeait de son ancien rival. »

Don Luis s'arrêta. Sous sa parole véhémente, le drame ressuscitait. Le crime se perpétrait de nouveau devant les yeux du fils.

Patrice, bouleversé, murmura :

« Mon père, mon père...

— C'était votre père, affirma don Luis. Il était sept heures dix-neuf du matin, ainsi que vous l'avez noté. Quelques minutes après, avide de savoir et de comprendre, vous téléphoniez, et c'était Essarès qui vous répondait, le cadavre de votre père à ses pieds.

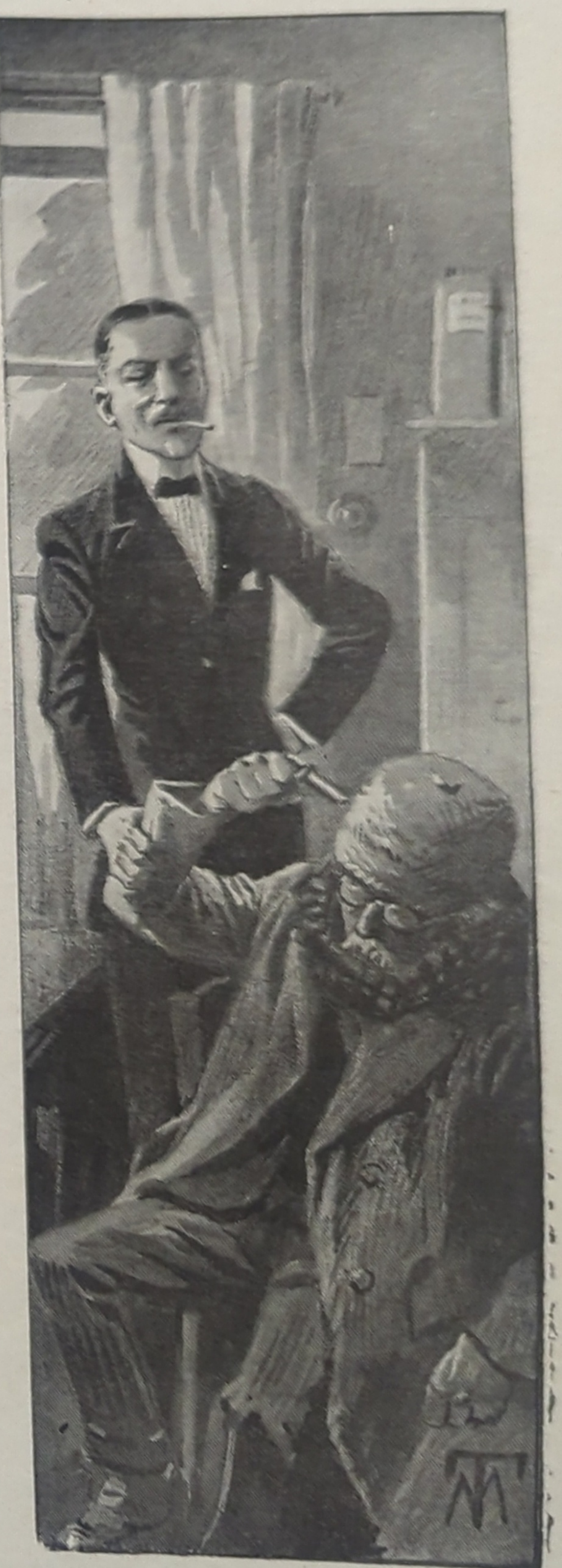
— Ah! le misérable. De sorte que ce cadavre, que nous n'avons pas trouvé, et que nous ne pouvions pas trouver...

— Ce cadavre, Essarès bey l'a maquillé, tout simplement, maquillé, défiguré, transformé, et c'est ainsi, mon capitaine, — toute l'affaire est là, — que le Siméon Diodokis, mort, est devenu Essarès bey, en attendant qu'Essarès bey, transformé en Siméon Diodokis, jouât le personnage de Siméon Diodokis.

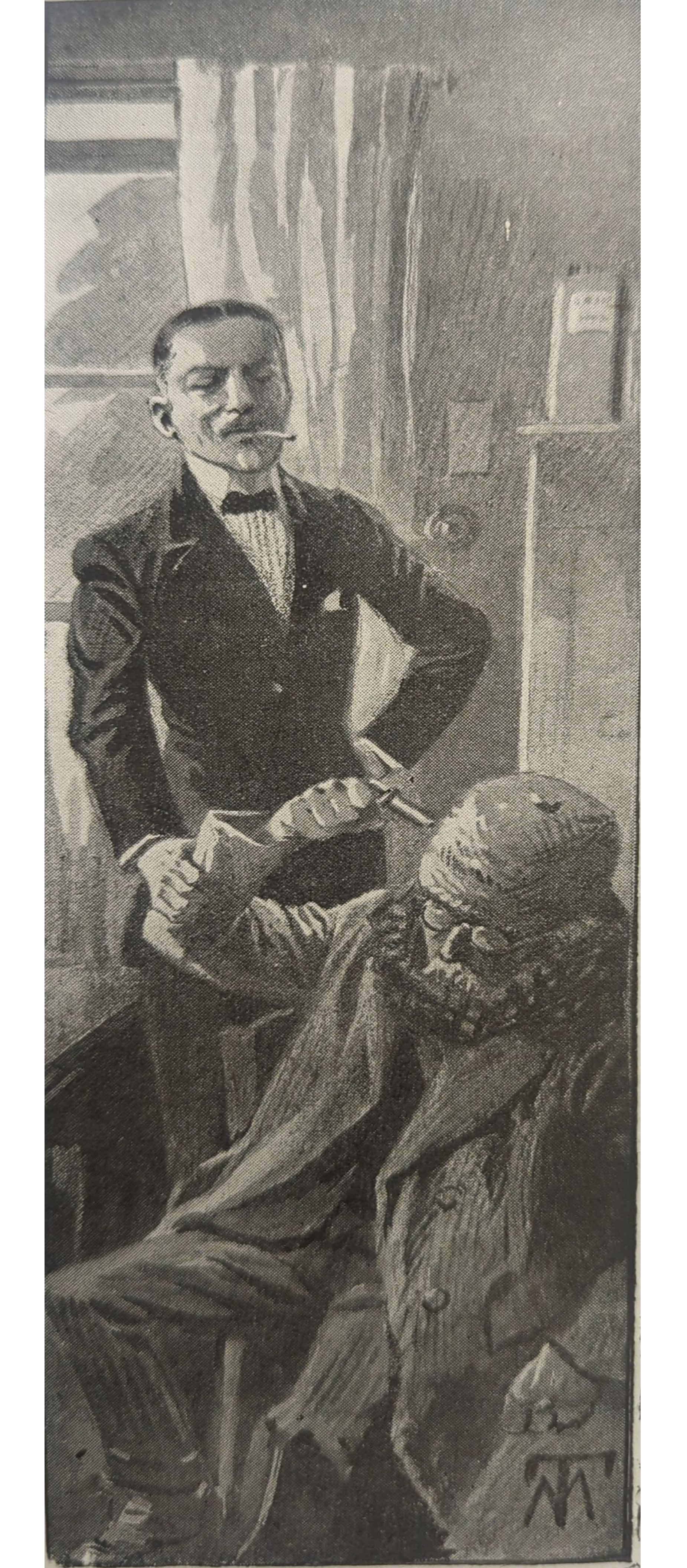
— Oui, murmura Patrice, je vois... Je me rends compte... »

Et don Luis continuait :

« Quelles relations existait-il entre les deux hommes? Je l'ignore. Essarès savait-il auparavant que le vieux Siméon n'était autre que son ancien rival, l'amant de la mère de Coralie, l'homme enfin qui avait échappé à la mort? Sa-



« ALLONS, VAS-Y, CE N'EST RIEN ET C'EST LE GRAND REPOS. (p. 63.)



vait-il que Siméon était votre père, c'est-à-dire Armand Belval? Autant de questions qui ne seront jamais résolues, et qui, d'ailleurs, n'importent point. Mais, ce que je suppose, c'est que ce nouveau crime ne fut pas improvisé. Je crois fermement qu'Essarès, ayant constaté certaines analogies de taille et d'allure, avait tout préparé pour prendre la place de Siméon Diodokis, au cas où les circonstances l'obligeraient à disparaître. Et ce fut facile. Siméon Diodokis portait une perruque et n'avait point de barbe. Au contraire, Essarès était chauve et portait sa barbe. Il se rasa, écrasa à coup de chenet la figure de Siméon, dans cet amas sanglant mêla les poils de sa barbe, habilla le cadavre avec ses propres vêtements, prit pour lui ceux de sa victime, mit la perruque, mit les lunettes et le cache-nez. La transformation était faite. »

Après avoir réfléchi, Patrice objecta :

« Soit, voilà pour ce qui s'est passé à sept heures dix-neuf du matin. Mais il s'est passé autre chose à midi vingt-trois.

— Rien...

— Cependant... cette montre qui marquait midi vingt-trois?

— Rien, vous dis-je. Seulement il fallait dépister les recherches. Il fallait surtout éviter l'inévitable accusation qu'on aurait portée contre le nouveau Siméon.

— Quelle accusation?

— Comment? Mais celle d'avoir tué Essarès bey. On découvre le matin un cadavre. Qui a tué? Les soupçons se seraient dirigés aussitôt sur Siméon. On l'eût interrogé, arrêté. Et sous le masque de Siméon, on trouvait Essarès... Non, il lui fallait la liberté, l'aisance de ses mouvements. Pour cela, il cacha le crime toute la matinée et fit en sorte que personne n'entrât dans la bibliothèque. Par trois fois, il alla frapper à la porte de sa femme, afin qu'elle pût affirmer qu'Essarès bey vivait encore au courant de la matinée.

« Puis, quand elle sortit, il ordonna tout haut à Siméon, c'est-à-dire à lui-même, de la conduire jusqu'à l'ambulance des Champs-Elysées. Et ainsi Mme Essarès crut laisser son mari vivant et être accompagnée du vieux Siméon, tandis qu'elle laissait en réalité, dans une partie vide de la maison, le cadavre du vieux Siméon, et qu'elle était accompagnée par son mari.

« Qu'advint-il? Ce que le bandit avait voulu. Vers une heure de l'après-midi, la justice, prévenue par le colonel Fakhi, arrivait et se trouvait en face d'un cadavre. Le cadavre de qui? Il n'y eut pas à ce sujet l'ombre d'une hésitation. Les femmes de chambre reconnurent leur maître, et quand Mme Essarès se présenta ce fut son mari qu'elle aperçut étendu devant la cheminée où on l'avait torturé la veille au soir. Le vieux Siméon, c'est-à-dire Essarès, confirma cette identité. Vous-même fûtes pris au piège. Le tour était joué. »

Patrice hocha la tête.

« Oui, c'est ainsi que les événements se sont produits, c'est bien là leur enchaînement.

— Le tour était joué, reprit don Luis. Et personne n'y vit que du feu. N'y avait-il pas, en outre, comme preuve, cette lettre écrite de la main même d'Essarès et recueillie sur son bureau? Cette lettre datée du 4 avril, à midi, destinée à sa femme, et où il annonce son départ? Bien plus, le tour était si bien joué que les indices mêmes qui auraient dû trahir la vérité ne firent que renforcer le mensonge. Ainsi votre père portait un tout petit album de photographies dans une poche intérieure de son maillot. Essarès n'y fit pas attention et ne lui enleva pas ce maillot. Eh bien! quand on trouva l'album, on admit tout de suite cette chose invraisemblable : Essarès bey gardait sur lui un album contenant les photographies de sa femme et du capitaine Belval!

« De même, quand on trouva dans la main du mort, c'est-à-dire dans la main de votre père, un médaillon d'améthyste contenant vos deux récentes photographies, et quand on y trouva aussi un papier froissé où il était question du triangle d'or, on admit aussitôt qu'Essarès bey avait dérobé le médaillon et le document, et qu'il les tenait en sa main au moment de mourir. Tellement il était hors de doute que c'était bien Essarès bey qui avait été assassiné, que l'on avait son cadavre sous les yeux, et que l'on ne devait plus s'occuper de cette question! Et, de la sorte, le nouveau Siméon était maître de la situation. Essarès bey est mort, vive Siméon! »

Don Luis éclata de rire. L'aventure lui paraissait vraiment amusante, et il jouissait en artiste de tout ce qu'elle supposait d'invention perverse et de génie malfaisant.

« Et tout de suite, poursuivit-il, Es-

sarès, sous son masque impénétrable, se mit à l'œuvre. Le jour même il écoutait à travers la fenêtre entrebâillée votre conversation avec maman Coralie, et, saisi de rage en vous voyant penché sur elle, il tirait un coup de revolver. Puis, ce nouveau crime n'ayant pas réussi, il s'enfuyait et jouait toute une comédie auprès de la petite porte du jardin, criant à l'assassin, jetant la clef par-dessus le mur afin de donner une fausse piste, et se laissant tomber à moitié mort, comme étranglé par l'ennemi qui, soi-disant, avait tiré le coup de revolver. Comédie qui se terminait par la simulation de la folie.

— Mais dans quel but, cette folie?

— Dans quel but? Pour qu'on le laissât tranquille, pour qu'on ne l'interrogeât pas, pour qu'on ne se défiât pas de lui. Fou, il pouvait se taire et rester à l'écart. Sinon, aux premières paroles, Mme Essarès aurait reconnu sa voix, si parfaitement qu'il en eût dissimulé l'intonation.

« Désormais, il est fou. C'est un être irresponsable. Il va et vient à sa guise : c'est un fou ! Et sa folie est une chose tellement admise qu'il vous conduit pour ainsi dire par la main vers ses anciens complices, et que vous les faites arrêter, sans vous demander un instant si ce fou n'agit pas avec la plus claire vision de ses intérêts. C'est un fou, un pauvre fou, un fou inoffensif, et ne laisse-t-on pas le champ libre à ces êtres disgraciés !

« Dès lors, il n'a plus qu'à lutter contre ses deux derniers adversaires, maman Coralie et vous, mon capitaine. Et cela lui est facile. Je suppose qu'il a eu entre les mains un journal tenu par votre père. En tout cas, il a connaissance chaque jour de celui que vous tenez, vous. Par là, il apprend toute l'histoire des tombes, et il sait que, le 14 avril, maman Coralie et vous, irez tous deux en pèlerinage à cette tombe. Il vous pousse d'ailleurs par ses machinations à vous y rendre. Car son plan est fait. Il prépare contre le fils et contre la fille, contre le Patrice et contre la Coralie d'aujourd'hui, le coup qu'il a préparé jadis contre le père et contre la mère. Ce coup réussit au début. Il eût réussi jusqu'au bout, si, grâce à une idée de notre pauvre Ya-Bon, un nouvel adversaire n'avait surgi en ma personne...

« Mais est-il nécessaire de vous en dire davantage? Le reste, vous le connaissez comme moi, et comme moi vous pouvez juger dans toute sa splendeur l'immonde bandit qui, au cours de ces vingt-quatre heures, laissait étrangler son complice Grégoire, ou plutôt sa maîtresse, Mme Mosgranem, enfouissait maman Coralie sous le tas de sable, assassinait Ya-Bon, m'enfermait — ou du moins croyait m'enfermer — dans le pavillon, vous enterrait dans la tombe creusée par votre père, et supprimait le concierge Vacherot. Et maintenant, mon capitaine, croyez-vous que j'aurais dû l'empêcher de se tuer, le joli monsieur qui, en dernier ressort, essayait de se faire passer pour votre père?

— Vous avez eu raison, dit Patrice. En tout cela vous avez eu raison du commencement jusqu'à la fin. L'affaire m'apparaît maintenant tout entière, dans son ensemble et dans ses détails. Il ne reste plus qu'un point : le triangle d'or. Comment avez-vous découvert la vérité? Qu'est-ce qui vous a conduit jusqu'à ce tas de sable? et qu'est-ce qui vous a permis de délivrer Coralie de la mort la plus affreuse?

— Oh ! répondit don Luis, de ce côté, c'est encore plus simple, et la lumière s'est faite presque à mon insu. En quelques mots, vous allez voir... Mais éloignons-nous d'abord. M. Desmalions et ses hommes deviennent un peu gênants. »

Les agents étaient répartis aux deux entrées du chantier Berthou. M. Desmalions leur donnait ses instructions. Visiblement il leur parlait de don Luis et se préparait à l'aborder.

« Allons sur la péniche, dit don Luis. J'y ai laissé des papiers importants. »

Patrice le suivit.

En face de la cabine où se trouvait le cadavre de Grégoire, était une autre cabine à laquelle on accédait par le même escalier. Une chaise la meublait, et une table.

« Mon capitaine, fit don Luis, qui ouvrit un tiroir et y prit une lettre qu'il cacheta; mon capitaine, voici une lettre que je vous prierai de remettre... Mais non, pas de phrases inutiles. A peine aurais-je le temps de satisfaire votre curiosité. Ces messieurs approchent. Il s'agit pour l'instant du triangle. Parlons-en, et sans retard. »

Il tendait l'oreille avec une attention dont Patrice devait bientôt comprendre la signification réelle.

Et, tout en écoutant ce qui se passait dehors, il reprit :

« Le triangle d'or! Il y a des problèmes que l'on résout un peu au hasard, sans chercher. Ce sont les événements qui nous mènent à la solution, et, parmi ces événements, on choisit inconsciemment, on démêle, on examine celui-ci, on écarte celui-là, et, tout à coup, on aperçoit le but... Donc ce matin, après vous avoir mené vers les tombes et vous avoir enterré sous la dalle, Essarès bey revint à moi. Me croyant enfermé dans l'atelier du pavillon, il eut la gentillesse d'ouvrir le compteur à gaz, puis il s'en alla et vint sur le quai, au-dessus du chantier Berthou. Là, il eut une hésitation, et cette hésitation fut, pour moi qui le suivais, un indice précieux. Certainement il songeait alors à délivrer maman Coralie. Des gens passèrent. Il s'éloigna. Sachant où il se rendait, je retournai à votre secours, j'avertis vos camarades de l'hôtel Essarès, et les priai de s'occuper de vous.

« Ensuite, je revins ici. D'ailleurs, toute la marche de l'affaire m'obligeait à y revenir. Il était à supposer que les sacs d'or n'étaient pas à l'intérieur de la canalisation, et, comme la *Belle-Hélène* ne les avait pas enlevés, ils devaient se trouver en dehors du jardin, en dehors de la canalisation, donc dans ces parages. J'explorai cette péniche, non pas tant pour y chercher les sacs que pour y chercher quelque renseignement imprévu, et pour y chercher aussi, avouons-le, les quatre millions remis à Grégoire. Or, quand je me mets à explorer un endroit où je ne trouve pas ce que je veux, je me rappelle toujours l'étrange conte d'Edgar Poë : *La lettre volée...* Vous vous souvenez, ce document diplomatique qui a été dérobé et dont on sait qu'il est caché dans telle chambre? On fouille cette chambre dans tous les coins. On soulève toutes les lames du parquet. Rien. Mais M. Dupin arrive et, presque aussitôt, se dirige vers un vide-poche suspendu au mur et d'où dépasse un vieux papier. C'est le document.

« Eh bien, instinctivement, j'emploie le même procédé. Je cherche où l'on n'aurait même pas l'idée de chercher, dans les endroits qui ne constituent pas de cachette, parce que ce serait vraiment trop facile à découvrir. C'est ainsi, par exemple, que j'ai eu l'idée de feuilleter quatre vieux Bottins hors d'usage, alignés sur cette tablette. Les quatre millions s'y trouvaient. J'étais renseigné.

— Comment, vous étiez renseigné?

— Oui, sur l'état d'esprit d'Essarès, sur ses lectures, sur ses habitudes, sur la façon dont il concevait une bonne cachette. Nous avions cherché trop loin et trop profondément. Nous avions joué la difficulté. Il fallait jouer la facilité, regarder l'extérieur, la superficie. Deux petits indices encore me servirent. J'avais remarqué que les montants de l'échelle que Ya-Bon avait dû prendre dans ces parages portaient quelques grains de sable. Enfin, je me rappelai ceci : Ya-Bon avait tracé un triangle à la craie sur le trottoir, et ce triangle n'avait que deux côtés, le troisième étant constitué par la base du mur. Pourquoi ce détail? Pourquoi pas une troisième ligne à la craie? Est-ce que l'absence de cette troisième ligne signifiait que la cachette se trouvait au pied d'un mur? Bref, j'allumai une cigarette, je m'établis là-haut, sur le pont de la péniche et je me dis, tout en regardant autour de moi : « Mon petit Lupin, je te donne cinq minutes ». Quand je me dis : « Mon petit Lupin », il m'est impossible de me résister à moi-même. Je n'avais pas fumé le quart de ma cigarette que ça y était.

— Vous saviez?...

— Je savais. Parmi les éléments dont je disposais, lequel a fait jaillir l'étincelle? Je l'ignore. Tous à la fois, sans doute. C'est là une opération psychologique assez complexe, comme une expérience de chimie. L'idée juste se forme tout à coup par des réactions et des combinaisons mystérieuses entre les éléments où elle était en puissance. Et puis, il y avait en moi un principe d'intuition, une surexcitation toute spéciale qui m'obligeait, qui, fatalement, m'obligeait à dédécouvrir la cachette : maman Coralie s'y trouvait.

« J'étais sûr qu'un échec de ma part, qu'une défaillance, qu'une hésitation plus longue, c'était sa perte. Une femme était là, dans un rayon de quelques dizaines de mètres. Il fallait savoir. Je sus. L'étincelle se produisit. La combinaison eut lieu. Et je courus tout droit vers le tas de sable.

« Je vis immédiatement des vestiges de pas, et, presque en haut, la trace d'un piétinement plus marqué. Je fouillai. Au premier contact avec un des sacs, croyez que mon émotion fut vive. Mais je n'avais pas le temps de m'émouvoir. Je dérangeai quelques sacs. Maman Coralie

était là, à peine protégée du sable qui, peu à peu, l'étouffait, s'infiltrait, lui bouchait les yeux, l'asphyxiait. Inutile de vous en dire davantage, n'est-ce pas? Le chantier, comme d'habitude, était désert. Je la sortis de là. Je hélai une auto. Je la conduisis d'abord chez elle. Puis je m'occupai d'Essarès, du concierge Vacherot, et, renseigné sur les projets de notre ennemi, j'allai m'entendre avec le docteur Géradec. Enfin, je vous fis transporter à la clinique du boulevard de Montmorency et je donnai l'ordre également qu'on y conduisît maman Coralie, qu'il est nécessaire de dépayser un peu pour l'instant. Et voilà, mon capitaine. Tout cela en trois heures. Quand l'auto du docteur me ramena à la clinique, Essarès y arrivait en même temps que moi pour s'y faire soigner. Je le tenais. »

Don Luis se tut.

Aucune parole n'était plus nécessaire entre ces deux hommes. L'un avait rendu à l'autre les plus grands services que l'on pût rendre à quelqu'un, et cet autre savait que c'étaient là des services à propos desquels il n'est point de remerciement. Et il savait aussi que l'occasion ne lui serait jamais offerte de prouver sa reconnaissance. Don Luis était en quelque sorte au-dessus de ces preuves-là par le seul fait qu'elles étaient impossibles. Comment rendre service à un homme comme lui, qui disposait de telles ressources, et qui accomplissait des miracles avec la même aisance que l'on accomplit les petits actes de la vie quotidienne?

De nouveau, Patrice lui serra les mains fortement, sans un mot.

Don Luis accepta l'hommage de cette émotion silencieuse et dit :

« Si jamais on parle d'Arsène Lupin devant vous, défendez-le, mon capitaine, il le mérite. »

Et il ajouta en riant :

« C'est drôle, mais, avec l'âge, je tiens à ma réputation. Le diable se fait ermite. »

Il tendit l'oreille et, au bout d'un moment, prononça :

« Mon capitaine, c'est l'heure de la séparation. Présentez mes respects à maman Coralie. Je ne l'aurai, pour ainsi dire, pas connue, maman Coralie, et elle ne me connaîtra pas. Cela vaut mieux, peut-être. Au revoir, mon capitaine. Et si jamais vous avez besoin de moi, dans quelque affaire que ce soit, coquin à démasquer, honnête homme à tirer d'embarras, énigme à déchiffrer, n'hésitez pas à recourir à mes conseils. Je ferai en sorte que vous ayez toujours une adresse où m'écrire. Encore une fois, au revoir.

— Alors, nous nous quittons déjà?

— Oui, j'entends M. Desmalions. Allez au-devant de lui, voulez-vous? Et ayez l'obligeance de l'amener. »

Patrice hésita. Pourquoi don Luis l'envoyait-il au-devant de M. Desmalions? Était-ce pour que lui, Patrice, intervînt en sa faveur?

Cette idée le stimula. Il sortit.

Il se produisit alors une chose que Patrice ne devait jamais comprendre, quelque chose de très rapide et de tout à fait inexplicable. Ce fut comme le coup de théâtre imprévu qui finit brusquement une longue et ténébreuse aventure.

Patrice rencontra sur le pont M. Desmalions qui lui dit :

« Votre ami est là?

— Oui. Mais deux mots d'abord... Vous n'avez pas l'intention?...

— Ne craignez rien. Nous ne lui voulons aucun mal, au contraire. »

Le ton fut si net que l'officier ne trouva aucune objection.

M. Desmalions passa. Patrice le suivit. Ils descendirent l'escalier.

« Tiens, fit Patrice, j'avais laissé la porte de cette cabine ouverte. »

Il poussa. La porte s'ouvrit. Mais don Luis n'était plus dans la cabine.

Une enquête immédiate prouva que personne ne l'avait vu partir, ni les agents qui se tenaient sur le contre-quai, ni ceux qui déjà avaient traversé la passerelle.

Patrice déclara :

« Quand on aura le temps d'examiner cette péniche à fond, on la trouvera fort truquée, je n'en doute pas.

— De sorte que votre ami se serait enfui par quelque trappe, à la nage? demanda M. Desmalions, qui semblait fort vexé.

— Ma foi oui, dit Patrice en riant, ou même par quelque sous-marin.

— Un sous-marin dans la Seine?

— Pourquoi pas? Je ne crois pas qu'il y ait de limite aux ressources et à la volonté de mon ami. »

Mais, ce qui acheva de stupéfier M. Desmalions, ce fut la découverte, sur la table, d'une lettre qui portait son adresse, la lettre que don Luis Perenna y avait déposée au début de son entretien avec Patrice Belval.

« Il savait donc que je viendrais ici? Il avait donc prévu, avant même notre entrevue, que je réclamerais de lui certaines formalités? »

La lettre contenait ces mots :

« Monsieur,

« Excusez mon départ, et croyez que « de mon côté je comprenais fort bien le « motif qui vous amène ici. Ma situa- « tion, en effet, n'est pas régulière, et « vous êtes en droit de me demander des « explications, je vous les donnerai, un « jour ou l'autre, j'en prends l'engage- « ment. Vous verrez alors que, si je sers « la France à ma manière, cette manière, « n'est pas la plus mauvaise, et que mon « pays me devra quelque reconnaissance « pour les services immenses, j'ose dire « le mot, que je lui aurai rendus pendant « cette guerre. Le jour de cette entrevue, « monsieur, je veux que vous me remer- « ciiez. Vous serez à cette époque — « car je connais votre ambition secrète « — préfet de police. Peut-être même « me sera-t-il possible de contribuer per- « sonnellement à une nomination que je « juge méritée. Je m'y emploie dès « maintenant. Agréez, etc... »

M. Desmalions resta silencieux assez longtemps. Puis il prononça :

« Etrange personnage ! S'il avait voulu, nous l'aurions chargé de grandes choses. C'est ce que j'avais mission de lui dire de la part de M. Valenglay.

— Soyez sûr, monsieur, fit Patrice, que les choses qu'il accomplit actuellement sont encore plus grandes. »

Et il ajouta :

« Etrange personnage, en effet ! Et plus étrange encore, plus puissant et plus extraordinaire que vous ne pouvez le supposer. Si chacune des nations alliées avait eu à sa disposition trois ou quatre individus taillés à son modèle, la guerre n'aurait certainement pas duré six mois. »

Et M. Desmalions murmura :

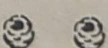
« Je le crois volontiers... Seulement ces individus-là sont généralement des isolés, des réfractaires qui n'en font qu'à leur tête et n'acceptent aucun joug... Tenez, Capitaine, quelque chose comme ce fameux aventurier qui, il y a quelques années, contraignait le kaiser à venir dans sa prison et à le délivrer... et qui, à la suite d'un amour malheureux, s'est précipité du haut des falaises de Capri...

— Qui donc?

— Vous savez bien... Lupin... Arsène Lupin... »



TABLE DES MATIÈRES



Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD, — 3046-10-23.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE, à 3 fr. le volume

ADAM (Paul)........	Visages du Brésil.
AIMERY (Christiane)..	Pas à Pas dans la nuit.
APPLIN...	Le Collier de perles.
BARTHOU (Louis). ...	Lettres à un jeune Français
BASSET (Serge).	Le Premier Amour.
BERNARD (Tristan)....	Auteurs, Acteurs, Spectateurs.
BERTHEROY (Jean)....	Le Frisson sacré.
»	Entre la conscience et le cœur.
»	Vers la Gloire.
»	Les Voix du Forum.
BERTON (P.)........	Souv. de la vie de Théâtre.
BIGOT (Raoul)........	Nounlegos
BOISSIÈRE (Albert) ...	La Vie malheureuse de l'heureux Stevenson.
»	L'Extravagant Teddy de la Croix Rouge-Anglaise
»	Le Neveu de l'Oncle Sam.
BOULENGER (Marcel).	Le Pavé du Roi.
»	Le Marché aux fleurs.
BRINGER (Rodolphe)..	N° 30, série 10.
BRUNO-RUBY	Madame Cotte.
CHEBRAC (H. de)..... (Trad. par Bernard-Derosne)	Petites Princesses.
CLARETIE (Jules)......	L'Obsession.
CLÉMENTEL (E.)......	Un Drame économique.
CORPECHOT (Lucien)..	Souvenirs sur la reine Amélie de Portugal.
CORTHIS (André)	Petites vies dans la tourmente.
COUVREUR (André)...	Une Invasion de Macrobes.
DOMBRES (Georges)...	L'Enigme de la rue Cassini.
DU ROURE (Henry)...	Le Secret de l'Or.
FLAMENT (Albert) ...	Aux Jardins d'Espagne.
FLERS (Robert de)....	Sur les Chemins de la Guerre.
FOLEY (Charles).....	Un Roi de Prusse voleur de géants.
FRANC-NOHAIN	Le Journal de Jaboune.
GALIPAUX (Félix).....	La Tournée Ludovic.
GÉNIAUX (Charles)...	Notre petit Gourbi.
»	Les Fiancés de 1914.
GÉNIAUX (Cl. et Ch.).	Le Cyprès.
GHEUSI (P.-B.)..	Les Pirates de l'Opéra.
»	L'Opéra romanesque.
GINISTY (M.) et QUATRELLES L'EPINE.	Les Six derniers mois d'Empire.
GODFREY (H)...	L'Eau de Jouvence.
GOLSWORTHY.... ...	Les Déments tragiques.
GOUVIEUX (Marc).....	Haut les Ailes.
»	Notes d'un Officier observateur en avion.
GROC (Léon)	L'Autobus évanoui.
HERZOG (R).	Le Chant du Travail.
JOSEPH-RENAUD (J.).	L'Enlizé du Mont Saint-Michel.
KEYSER (Edouard de)	A l'Ombre du Carmel.
»	Le Compagnon de route.
LA FAYETTE (Mme de).	La Princesse de Clèves.
LAPAUZE (Henry)....	Le Roman d'amour de M. Ingres.
LARISSON (Alexandre)	Bouyssol le Marin.
LEMAITRE (Claude).	Le bon Samaritain.
LEMONNIER (Camille).	La Chanson du Carillon.
LESUEUR (Daniel).....	Une Ame de vingt ans.
MAGOG (H.-J.)........	L'Attentat de la rue Royale.
MANDELSTAMM (V)..	L'Empire du Diamant.
»	L'Affaire du Gr. Théatre.
MARNI (Jane)...... .	L'Une et l'Autre.
MASON	La Route interrompue.
MASSENET.	Mes Souvenirs.
MONTEGUT (Maurice).	La Grande Nuit du Pôle.
MOREAU (Emile).....	Le Fils de Mme Sans-Gêne.
»	La Nièce de Bonaparte.
MORTANE (Jacques). .	Les Vols émouvants de la guerre.
MOUNET-SULLY......	Souvenirs d'un Tragédien.
NORTON (Roy)...... .	Les Flottes évanouies.
NOZIÈRE	Les Liaisons Dangereuses
PONS (Paul).	Vingt-cinq ans de lutte.
QUILLER-COUCH	L'Ile au Poison.
RÉMON et LAURENT...	Le Mot qu'il fallait dire.
RICHEPIN (Jean)	L'Aile.
RIVIÈRE (L.)	Poh Dengh.
ROLAND (Marcel)	La Conquête d'Anthar.
SAINT-SAENS.	L'École buissonnière.
SHIEL (M.-P.)....... .	Le Nuage pourpre.
SOMERSET-VAUGHAN.	L'Explorateur.
STORER-CLOUSTON ...	Le Fou en liberté.
TEMPLE-THURSTON ..	La Cité des Mirages.
TÉRAMOND (Guy de).	Maisons de Sciences.
TRACY (Louis).	Roi d'Amérique.
VAUCAIRE (Maurice)...	La Demoiselle du Cinéma.
VAUCAIRE et LUGUET..	Jaune et blanche.
»	Une vraie jeune fille.
VIGNAUD (Jean).....	Notre Maître.
WARD..	Elizabeth à la guerre.
WALKER	La Vengeance du Kaiser.
WETTERLÉ (Abbé). ...	Propos de guerre.
WHITE (F.-M.)..... .	Le Vase du Dragon.
»	Les Quatre doigts.

2728-10-23. — IMPRIMERIE HENRY MAILLET, PARIS.